



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

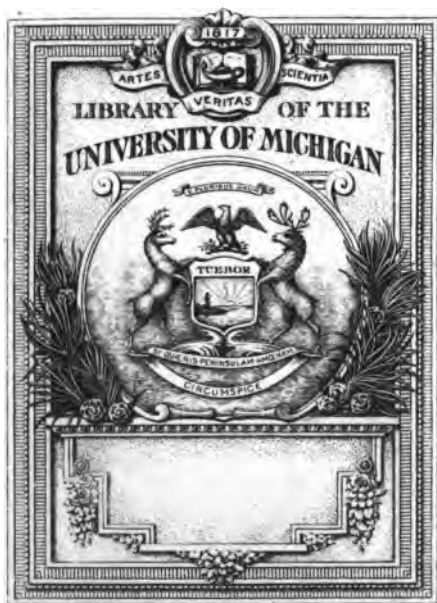
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

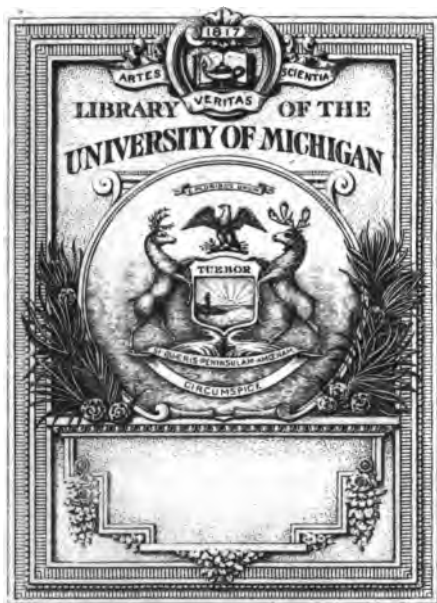
Roche Lambert fils



c. 78

60

Rockelambert file



c. 78

67



LETTRES

D'ELISABETH SOPHIE

DE VALLIERE,

A

LOUISE HORTENCE

DE CANTELEU,

SON AMIE.

On trouve chez le même Libraire
toutes les Œuvres de Madame
Riccoboni.

S Ç A V O I R :

Lettres de Fanni Butler, 1 vol. in-12 broché	1 l. 16 s.
Lettres de Milady Caresby, 1 vol. in-12 br.	1 10
Amelie, Roman imité de l'Anglois, 3 vol. in-12 br.	5 8
Histoire de Miss Jenny, 4 vol. in-12 fig. br.	7 4
Recueil de Pièces détachées, 1 vol. in-12 br.	1 16
Histoire du Marquis de Cressy, 1 vol. in-12 br.	1 10
Letres de Madame de Sancerre, 1 vol. in-12 br.	1 16
Le nouveau Théâtre Anglois, con- tenant <i>P'Enfant Trouvé, la Façon de le fixer ; la Fausse Délicatesse : la Femme Jalouse ; il est Possédé,</i> 2 vol. in-12 br.	4 16
Lettres d'Elisabeth-Sophie de Val- lere, 2 vol. in-12 br.	4 4
16 vol. broch.	30 l.

A V I S.

LES Personnes qui acquereront
la Collection complète en 16 volu-
mes, ne la payeront que 24 livres
brochée, au lieu de 30 liv.

LETTRÉS

D'ELISABETH SOPHIE

DE VALLIERE,

A

LOUISE HORTENCE

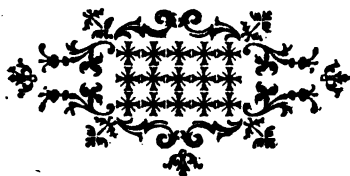
DE CANTELEU,

SON AMIE;

Marie Jeanne

PAR MADAME RICCOBONI.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS.

Chez HUMBLLOT, Libraire, rue
Saint Jacques, à côté de Saint Yves.

M. D. CC. LXXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

848

R494

le

v.1

704638-129



LETTRÉS

D'ELISABETH SOPHIE
DE VALLIERE,
A
LOUISE HORTENCE
DE CANTELEU,
SON AMIE.



LETTRE PREMIÈRE.

Paris, 25 Septembre 1797.

MON silence vous *inquiète*, vous *alarme*, vous *afflige*. — Ah ! je n'en doute pas. Depuis dix jours, j'ai plusieurs fois essayé de vous écrire,

I. Partie.

A

(2)

mais le serrement de mon cœur ;
l'abondance de mes larmes : —ô,
ma chère Hortence, votre amie n'est
plus dans la situation où vous la
laissâtes ; elle n'est plus la nièce d'une
femme respectée, l'héritière désignée
d'une grande fortune ; elle ne tient
à personne ; sans parens , sans appui ,
elle n'est rien , ne possède rien ,
n'espère rien.

Vous a-t-on appris la mort de
madame d'Auterive ? Sçavez-vous
que j'ai perdu ma seule protectrice ?
que je n'ai plus d'asile , de retraite
assurée ? Inconnue à tous , étrangère
par tout , pauvre , abandonnée , j'ai
déjà senti l'extrême humiliation at-
tachée à la misère ; j'ai vu la mienne
exposée à tous les yeux.

Ma tendre , ma sincère amie ,
pourquoi sommes - nous séparées ?
que vais-je devenir ! où porterai-je

(3)

mes pas ? Qui daignera diriger mes démarches , fixer mon esprit incertain ? Livrée à moi-même , obligée de pourvoir à ma subsistance , j'hésite sur les moyens de me procurer les besoins de la vie : ma jeunesse & mon peu d'expérience m'effrayent ; je ne sçai quelle terreur me saisit , me fait redouter un monde où je vais errer sans guide & sans conseil. Seule intéressée à la conservation de mon être isolé , je frémis des dangers. — Je ne puis penser , réfléchir , en vain je m'efforce. — Je ne me sens capable que de pleurer.

Six heures du matin.

Je viens de relire votre lettre. Je vois que vous ignorez ma perte & mon malheur. Vous me parlez de *ma Tante* , hélas ! en avois-je une ? madame d'Auterive , qui éleva mon

A ij

(4)

enfance avec tant de soin , de douceur , de bonté ! madame d'Auterive. — Mon cœur se brise. — Elle n'est plus.

Lundi , quinze de ce mois , elle me fut enlevée , sans qu'aucun mal , aucun accident eût fait prévoir ce funeste événement. Elle jouissoit d'une santé parfaite ; elle étoit paisible , gaie , heureuse ; tout ce qui l'environnoit partageoit son bonheur. — Dieu tout-puissant , pardonnez-moi ! je pleure , je ne murmure pas,

O , ma compagne chérie ! vous , que j'aimai dès mes plus jeunes ans , vous , dont l'éloignement me fit sentir les premiers traits de la douleur , soyez-moi fidelle. Dans l'immensité de cet univers , votre amitié est le seul bien qui reste à la triste , à l'infortunée Sophie,

(5)

Ne mettez plus le nom de Saint-Aulay sur vos lettres , mais celui de Valliere. Adressez-les toujours à la maison de Madame d'Auterive. Pauline aura soin de me les rendre.



II. LETTRE.

Vous m'apprenez, ma chère Hortence, que le plus doux des sentimens peut être mêlé d'amertume. S'il est consolant d'épancher son cœur dans celui d'une amie, il est bien triste de l'affliger par sa confiance. Eh, je vous en prie, ne vous livrez point au regret de n'être *pas libre*, de ne *pouvoir m'offrir un asile ou des secours*. Ne rassemblez plus sous vos yeux, sous les miens, les dangers où mon indépendance & ma pauvreté m'exposent; *ne pleurez plus sur moi*; vos touchantes expressions viennent d'exciter mes cris, mes gémissemens; elles ont augmenté ma douleur & mon effroi.

Vous me demandez l'explication

(7)

de ces mots, *étrangère, inconnue* ? Il m'est trop facile de vous la donner. Je ne suis point fille de cette nièce de Madame d'Auterive qui mourut en Hollande. La Marquise de Germeuil, sœur de cette Dame, n'est point ma tante; j'ai joui, pendant dix-sept ans, de l'état & du nom de Mademoiselle de Saint-Aulay, venue au monde trois jours avant moi, morte le quatrième après ma naissance. Un cahier écrit de la main de Madame d'Auterive, lu en présence de ses parens assemblés, d'un Magistrat, de ses Officiers, a découvert ce secret si surprenant, gardé si long-tems, avec tant d'exactitude, dont personne jamais n'eut le moindre soupçon. Monsieur Smitz, son correspondant d'Amsterdam, & Pauline, sa plus ancienne Femme de chambre, le sçavoient seuls. Cette

Aiv.

Elle l'avoit suivie en Hollande ; elle y fut témoin de l'aventure qui excita la compassion de sa maîtresse.

Je joins à ma lettre une copie de ce cahier. Elle vous instruira, ma chere , du sort bizarre & malheureux de votre amie.

C O P I E d'un Ecrit trouvé après la mort de Madame d'Auterive , dans un des coins de laque de son grand salon.

Dix-huit mois après la mort de Monsieur d'Auterive , en l'année 17** , me voyant une fortune considérable , je quittai le commerce & la banque , soldai mes comptes , & vers le milieu du mois d'Avril , je me déterminai à faire un voyage en Hollande , pour revoir plusieurs de mes correspondans , retirer une par-

tie de mes fonds , & prendre des arrangemens sur la rentrée du reste.

Ces motifs voiloient aux yeux de ma famille une tendre compassion , qu'elle auroit blâmée sans l'affoiblir ; en la lui cachant, j'évitois d'inutiles contestations. Madame de Saint-Aulay , ma nièce, vivoit à Amsterdam. Je l'avois toujours aimée : ses lettres fournies , ses prieres , son infortune me portoient à ne pas imiter la rigueur de mon frere justement irrité de son mariage avec un Protestant , de sa fuite en Hollande , & du bruit répandu qu'elle adoptoit la croyance de son mari.

Deshéritée , abandonnée de tous ses parens , pour comble de disgrâce , elle perdit ce mari , dont la tendresse & les égards la consolient de tant de sacrifices faits à l'amour. Monsieur de Saint - Aulay

mourut la seconde année de son mariage , laissant ma nièce prête à devenir mere , accablée de douleur & dans une situation extrêmement fâcheuse.

Décidée à lui pardonner un faute dont je la croyois trop punie , je consentis à la retirer chez moi , à prendre soin d'elle : je lui annonçai mon départ de Paris , le tems où j'irois la chercher , & mes affaires terminées dans les différentes Villes où elles m'avoient conduites : j'allai , suivant ma promesse , à Amsterdam. En arrêtant à la porte de ma nièce , j'appris , avec une surprise bien douloureuse , qu'elle venoit d'expirer en donnant le jour à une fille délicate , foible , tourmentée de violentes convulsions , qui sembloit à chaque instant prête à suivre sa malheureuse mere.

Eprouvant de la répugnance à passer la nuit dans une maison remplie de deuil & de tristesse, j'envoyai chez Monsieur Smitz mon correspondant & mon ami. Il étoit à la campagne, d'où on l'attendoit le lendemain : ne connoissant ni ses filles, ni leurs maris, je pris le parti d'aller à la principale Auberge ; je menai avec moi l'enfant & sa nourrice. En entrant, je demandai si on pouvoit me servir à souper : il étoit six heures du soir, & je n'avois rien pris de tout le jour. Je fis mettre à table ma Femme de chambre & celle qui allaitoit ma petite nièce ; je les regardois manger & me livrois à de tristes réflexions, lorsque des cris perçans & redoublés me firent tressaillir ; je crus la maison en feu ; sortis précipitamment de ma chambre, & courant au bout d'un cor-

ridor assez long , où plusieurs personnes rassemblées m'attirerent , je vis à terre un homme âgé d'environ vingt ans , pâle , sanglant , les yeux fermés , il ne respiroit point , & le sang ne couloit plus de sa blessure.

A genoux , près de lui , une jeune personne , belle , charmante , soutenoit sa tête , baignoit son visage de pleurs , s'efforçoit de le rappeler à la vie , & perdant l'espérance de le voir se ranimer , s'abandonnoit aux cris , aux gémissemens , à toutes les expressions d'une douleur si violente , qu'abattue enfin par son excès , cette intéressante créature tomba sans mouvement sur le sein déjà froid de celui dont la mort excitoit ses regrets.

On la porta sur un lit ; je la suivis ; je m'empressai de la secourir : j'envoyai promptement cher-

cher ceux dont l'art pouvoient lui procurer du foulagement. On amena un Chirurgien ; les gens de la maison le disoient habile : en examinant la jeune personne évanouie , il parut douter si elle respiroit encore : il lui ouvrit une veine ; elle reprit un peu ses esprits , prononça plusieurs fois , en Anglois , *Ciel , & Ciel !* & retomba dans sa premiere situation. On parvint encore à l'en retirer ; elle revint à elle , porta ses sombres regards sur tous ceux dont elle étoit environnée , se fixa , joignit ses mains tremblantes , les leva vers le Ciel , se jeta dans mes bras & s'écriant , *il est mort , il est mort !* elle ferma les yeux pour toujours.

Sa fin cruelle ne terminoit pas ces tragiques événemens : un enfant , condamné en apparence à ne jamais

voir la lumière , alloit périr dans le sein de sa mere infortunée. Le Chirurgien entreprit de le sauver par une opération dont je me sentis incapable de supporter la vue. J'encourageai son zèle en lui promettant une honnête récompense , & je sortis de la chambre pour lui laisser la liberté de travailler,

J'eus peine à percer la foule qui remplissoit ce triste lieu ; toute la maison & beaucoup de gens du dehors s'y étoient rassemblés. Le dessein du Chirurgien , l'opération qu'il alloit faire , fixoit autour de lui l'hôtesse , ses servantes , tous ceux qui pouvoient en approcher. Comme je retournois à ma chambre , je vis un homme au milieu de l'escalier ; il me demanda , en François , si la Dame évanouie avoit repris l'usage de ses sens , & comment elle

se trouvoit ? Hélas ! lui dis-je , elle est morte ; elle vient d'expirer entre mes bras , Cet homme jetta un grand cri , & répétant , *mon maître , mon pauvre maître !* il descendit précipitamment , & disparut à mes yeux.

J'appellai , je voulois le faire suivre , le faire arrêter , personne ne répondit à ma voix , Je me trouvois sans Laquais , ayant laissé le mien malade chez un de mes correspondans , Si on avoit pu se saisir de cet homme , il eût sans doute donné des éclaircissémens sur une aventure dont peut-être on ne percera jamais l'obscurité ,

Ma promesse persuadant au Chirurgien que je m'intéressois au succès de son opération , il se hâta de m'apporter l'enfant qu'il venoit d'arracher du sein déchiré de sa malheureuse mere. Suivant ses ob-

servations , il en sortoit deux mois avant le tems où la nature devoit l'en retirer. C'étoit une fille. Jamais objet ne pénétra mon cœur d'un sentiment de compassion si vif & si tendre : ses foibles cris exciterent mes larmes : je la pris , & l'élevant vers le Ciel , je le priai avec ferveur de conserver , de bénir cette innocente créature , préservée d'une mort prématurée , privée de ses protecteurs naturels , abandonnée même avant de naître , au soin paternel de sa vigilante Providence.

Pendant que je faisois envelopper cet enfant d'une partie des langes de la petite Saint-Aulay , une extrême confusion regnoit dans la maison. La Justice venoit de s'y transporter , d'en fermer les portes. On interrogeoit les témoins de la mort de ces deux personnes. On
recueillit

(17)

recueillit peu de faits: ils ne donnerent aucune lumière sur le nom & l'état de ces malheureux étrangers. A la forme de leurs vêtemens, à leur langage, ils paroissoient Anglois. Le meurtrier sembloit l'être aussi. Le François qui m'avoit parlé appartenoit vraisemblablement à un homme fort intéressé à la vie de celle dont on l'envoyoit sçavoir l'état. Toutes les dépositions se réduisirent à l'exposé suivant, extrait & traduit par moi-même, d'un procès verbal extrêmement long & fort diffus.

Extrait du procès-verbal Hollandois.

Lundi, 6 de Juin 17**, à l'approche de la nuit, l'étranger, dont le nom & le pays nous sont inconnus, arriva suivi d'un Matelot,

I. Partie.

B

chargé seulement d'un grand sac de nuit. L'Etranger paya libéralement le Porteur , & le congédia en entrant dans la maison.

Il se fit montrer tous les appartemens , en choisit deux , convint du prix , & les arrêta ; il parloit assez bien Hollandois , paroissoit inquiet , impatient , alloit continuellement vers le port , faisoit préparer des mets délicats , y touchoit à peine , se couchoit tard & se levoit avec le jour.

Dimanche 12 , la Dame qui vient d'expirer arriva sur les onze heures du matin , portant elle - même un fort petit paquet lié dans un mouchoir de batiste ; elle demanda l'Etranger , le désigna par sa taille , par la couleur de ses cheveux & celle de ses vêtemens , mais elle ne le nomma point. Elle s'exprimoit diffi-

cilement en Hollandois : comme on lui répondoit , celui qu'elle cherchoit rentra ; il l'aperçut , jettâ un cri de joie , vola au-devant d'elle , la ferra contre son sein , répétant , ma femme , mon amie , ma bien-aimée compagne , que j'ai souffert loin de vous ! &c s'adressant à l'Hôteſſe , il lui dit , c'est ma femme , je l'attendois , je la déſirois , là voilà , je ſuis heureux.

On conduiſit la jeune Dame à l'appartement deſtiné pour elle. La voyant abattue , ſon mari lui confeilla de prendre du repos ; elle y conſentit : il ſortit de la chambre , l'Hôteſſe la deſhabilla , la mit au lit. Deux heures après elle lui porta du thé , le lui ſervit : pendant qu'elle en prenoit , ſon mari rentra : il paroifſoit charmé de la voir ; il la conſtemploit en ſilence ; l'Hôteſſe crai-

gnant de le gêner , se retira.

La jeune Dame se leva tard ; son mari & elle dînerent à cinq heures. Elle ne mangea point ; elle soupiroit ; elle pleuroit ; elle sembloit pénétrée de douleur. Les filles qui les servoient à table entendirent son mari lui parler avec une sorte d'emportement , ensuite d'un ton tendre , caressant , même soumis , & puis se fâcher encore. Elles ne comprennoient pas ses discours , mais elles jugerent qu'il lui reprochoit ses soupirs & ses larmes. La beauté surprenante de cette Etrangère , sa douceur , sa modestie , l'air de noblesse répandu sur toute sa personne & sa profonde tristesse , intéressoit , touchoit en sa faveur ; on ne se lassoit point de la regarder ; on s'occupoit d'elle ; on se disputoit l'avantage de l'approcher & de la servir.

Aujourd'hui, Mercredi quinze ; entre cinq & six heures du soir, son mari descendit : il étoit prêt à sortir ; voyant l'Hôteſſe dans la cour, où elle travailloit avec deux de ſes filles, il lui dit qu'elle pourroit diſpoſer de ſon appartement vers le milieu de la ſemaine ſuivante. Ses coffres & la Femme de chambre de ſa femme devoient arriver inceſſamment ; il s'embarqueroit le Lundi, le Mardi au plus tard : il alloit à la Poſte, ajouta-t-il, dans l'eſpérance d'y trouver une lettre importante ; mais ſ'il ne la recevoit pas, cela ne changeroit rien à ſes arrangemens. Il parloit encore quand un homme vêtu à l'Angloïſe, âgé d'environ vingt-fix ans, d'un aſpect fort noble ſ'eſt préſenté à la porte de la maiſon. En l'appercevant, le mari de la jeune Dame a paru ſurpris & fâché ;

Il a pâli ; s'est avancé vers lui ; a semblé s'opposer à son passage ; tous deux se sont parlé dans une Langue étrangère à ceux qui les écoutoient. Leur entretien a été court : ils sont sortis ensemble ; on les a vu tourner vers le Canal du Prince.

Sans doute la Dame inquiète les observoit de sa fenêtre : à l'instant où ils venoient de disparoître , elle a jeté un grand cri. L'Hôtesse a couru dans sa chambre , l'a trouvée à genoux , pâle , tremblante , les mains élevées ; elle pleuroit , elle gémissoit , elle imploroit toutes les Puissances célestes : agitée , égarée , hors d'elle-même , elle s'est levée , a voulu marcher , descendre , courir sur les traces de ces deux personnes , qui sembloient l'intéresser également ; elle est tombée sans force &c

sans mouvement. L'Hôtesse lui a fait respirer des sels ; à peine repressoit-elle ses esprits , qu'un Garçon servant dans l'Auberge , aidé de plusieurs hommes de la Ville , a rapporté son mari percé d'un coup d'épée , qui vraisemblablement traversoit son cœur , car il étoit déjà sans respiration & sans chaleur.

Ce Garçon revenant de faire une commission dans une rue aboutissante au Canal du Prince, l'aperçut l'épée à la main , le vit tomber : loin de fuir , son adversaire donnoit des marques d'une vive douleur , & courbé sur lui , s'efforçoit de le secourir ; deux hommes vinrent à lui , le saisirent , l'entraînent , le mirent dans une barque ; elle s'éloigna comme un trait. En s'approchant du blessé , ce Garçon le reconnut ; & le croyant seulement évanoui , il

se hâta d'appeller du monde , & de le porter à sa demeure.

On n'apprit rien de plus. Quatorze déposans ne dirent précisément que ce peu de faits. On ne trouva sur ces deux infortunés aucun papier capable de donner le moindre éclaircissement. Une petite quantité de très-beau linge, leurs vêtemens propres, mais simples, comme sont ordinairement des habits de voyage, deux montres d'or d'un travail assez riche, soixante guinées, quarante louis & quelques autres monnoies de France, restèrent entre les mains des Officiers de la République; le mari & la femme furent inhumés à mes frais; je me chargeai d'élever & de représenter, quand on l'exigeroit, l'enfant né sous de si funestes auspices: je consignai le prix, & donnai ma reconnaissance

noissance d'une miniature montée en or , entourée d'un fil de diamans ; je l'avois moi-même ôtée du doigt de la Dame mourante pendant son premier évanouissement , avec un anneau d'or , qui me parut une bague d'alliance. Je ne me souvins de l'un & de l'autre , qu'après l'inventaire de leurs effets. On me permit de garder ces monumens précieux pour la pauvre Orpheline : je la tins sur les fonts avec Monsieur Smitz , arrivé ce soir même de la campagne : je la nommai Elisabeth - Sophie de Valiere , nom d'un Fief qui m'appartient. L'honnête Chirurgien fut témoin de la cérémonie , & se montra fort content de ma libéralité.

La mort de Madame de Saint-Aulay , cette cruelle aventure , me causerent tant de tristesse , qu'abat-tue & malade , je ne pus , pendant

plusieurs jours, me mettre en route. J'acceptai un appartement chez M. Smitz, & laissai Pauline, la Nourrice & les deux Enfans à l'Auberge. La quatrième nuit après la naissance de Sophie, une convulsion violente emporta ma petite-nièce. Sa mort m'inspira le desir d'élever sous son nom l'Orpheline, qu'au fond de mon cœur j'adoptois pour ma fille. J'ordonnai à Pauline de garder un profond silence sur ces événemens; je lui confiai mon dessein, & la raison qui m'engageoit à cacher le secret de cet enfant, à voiler l'incertitude de son état & de la condition de ses parens.

✕ Il est si affligeant de ne pas se connoître, de vivre au milieu d'une société où l'on se voit isolée, d'exciter la pitié, d'entendre continuellement raconter l'histoire de ses mal-

heurs , d'être exposée aux fausses conjectures , aux malignes observations ; de devenir l'objet de la curiosité , d'une vaine compassion , souvent celui d'un injuste dédain : un enfant inconnu est toujours un enfant triste : le moindre propos le blesse , l'humilie ; il se trouve à plaindre même au sein de l'abondance : on a la cruauté de le faire appercevoir qu'il lui manque une protection , dont peut-être il ne sentiroit jamais le besoin , si on ne l'insultoît pas en se glorifiant à ses yeux du plus commun des avantages. Le titre de ma petite-nièce mettoit Sophie à l'abri des mortifications de cette espèce , & je ne nuisois à personne en le lui donnant. Monsieur de Saint Aulay , deshérité comme sa femme , & pour la même cause ne laissoit à sa fille aucune fortune à réclamer.

Une somme d'argent déposée entre les mains de Monsieur Smitz , engagea la Nourrice à m'accompagner à Paris , d'où je la renvoyai le lendemain de mon arrivée , suivant nos conventions. L'innocente créature , dont le Ciel a daigné me confier les jours & la fortune , nourrie chez moi par la sœur de Pauline , profite , jouit d'une santé florissante , commence à me sourire , embellit , & me devient à chaque instant plus chère.

J'ai écrit ces détails , pour avoir toujours sous mes yeux les engagements que j'ai pris ; pour me souvenir sans cesse que cet enfant est un dépôt dont je suis responsable à Dieu & à sa famille , si le hasard ou les recherches de Monsieur Smitz découvroient un jour les parens de ceux à qui elle doit la vie.

(19)

La miniature restée entre mes mains fut reconnue pour le portrait du malheureux jeune homme dont la mort causa celle de la mere de Sophie.

Je certifie la vérité des faits énoncés dans cet écrit , & le signe comme un acte qui peut devenir utile à mon Eleve. Fait à Paris, ce premier Août 17**, par moi Elisabeth Sophie de Mauni, veuve de Louis-Philippe d'Auterive.

*Suite de la lettre qui précède la copie
du Manuscrit.*

Quel récit , ma chere Hortence !
quel terrible destin ! une créature
bien infortunée sans doute , me porta
dans son sein. Ah, Dieu ! arrachée de
ce sein déchiré , née au milieu des
cris du désespoir , ou plutôt de

C iij

haitois ! de vous fixer à Paris , de vous retenir près de moi , de vous épargner la mortification de fuivre à Rouen cette riche , cette avare coufine. — O , ma chere , quelle différence de cette dure tutrice à Madame d'Auterive ! quelle bonté , que de délicatesse dans sa bienfaisance ! cacher une malheureuse Orpheline sous le nom de sa parente , la soustraire à l'humiliante pitié. — Ah ! bien humiliante , en vérité.

Vous ne concevez pas comment Madame d'Auterive *n'a point assuré son sort par un testament ?* Vous l'accusez d'une *impardonnable négligence*. L'extrait d'une partie de ses lettres à Monsieur Smitz vous forcera de lui rendre plus de justice. Vous y verrez toute son affection , ses craintes , ses inquiétudes , sa tendre prévention pour son Eleve ;

vous connoîtrez ses desseins, ses intentions, hélas ! trop foyorables peut-être ? Vous pleurerez avec moi ma mere, mon amie, ma bienfaitrice.

Je me croirois une ingrate, si l'état où sa perte me réduit, effaçoit un instant de mon cœur le souvenir de ses bontés : l'éducation qu'elle m'a donnée, les principes que je lui dois, m'imposent une éternelle reconnoissance ; sa mémoire me sera toujours respectable, toujours chère ! je m'efforcerai de l'honorer par ma conduite : les sages instructions de Madame d'Auterive, ses nobles préceptes sont à jamais gravés au fond de mon ame. Dans l'abaissement, dans la plus extrême indigence, je ne m'en écarterai point : ma fidélité à les observer, est la seule consolation, l'unique douceur que me

promet le triste avenir ouvert devant moi.

Pauline m'apporte en ce moment l'extrait qu'elle a fait des lettres de sa Maîtreile. Il est bien long , il sera rempli sans doute d'inutiles détails ; mais je n'ai pas le tems de le copier. Le hasard lui présente une occasion de vous envoyer très-vîte ce paquet, un peu gros pour la Poste ; cette commodité m'engage à mettre sous la même enveloppe la miniature conservée par Madame d'Auterive. Madame du Marfai l'a donnée à Pauline pour me la rendre. Qu'en la contemplant j'ai senti d'émotion ! il m'a paru ; je me trompe peut-être. —Examinez-là , ma chere , voyez si les traits de ce jeune infortuné ne retraceront point les miens à vos yeux. Hélas ! ce portrait me touche , m'intéresse , je

ne puis le regarder sans répandre des larmes.

La personne qui veut bien se charger de ce paquet , restera plusieurs jours à Rouen : à son départ , vous aurez le soin de le renvoyer chez elle.

Articles concernant Mademoiselle de Valliere , relevés sur une partie des lettres de Madame d'Auterive , à Monsieur Richard Smitz , pendant une correspondance de dix - sept années.

ARTICLE PREMIER.

Je vous remercie, mon ami , des nouvelles recherches que vous avez bien voulu faire en Angleterre. Vos Correspondans des trois Royaumes n'ont , dites-vous , entendu parler d'aucune femme disparue en ce tems ,

d'aucun homme dont on ignore le sort. Cela est surprenant ! ces deux infortunés n'étoient pas assurément des personnes du commun. Votre Filleule se porte bien ; je l'aime beaucoup. Vous avez raison , *cet enfant est à nous* ; mais un nouveau lien nous est-il nécessaire pour conserver des sentimens que le tems , ni l'éloignement n'ont pu détruire ?

A R T. I I.

Vos soins sont toujours inutiles ?
 Tant mieux, mon ami. Je souhaite de tout mon cœur que Sophie me reste. Je sens un grand plaisir à voir croître sous mes yeux cette jeune innocente. Elle est douce , gaie , jolie , caressante. Je vous donnerai souvent de ses nouvelles.

A R T. I I I.

Quoi ! c'est pour conserver le

titre de mon Correspondant , pour me *forcer à vous écrire* , que vous vous *obstinez* à garder mes fonds , à les *faire travailler* ? Vous me croyez donc capable de vous oublier ? Soyez sur qu'en cessant ce commerce d'intérêt , je me souviendrois encore d'un ami. Eh puis , n'ai-je rien à dire au parein de Sophie ? Vraiment , je vous étourdirai bientôt de toutes ses bonnes qualités. Je veux vous inspirer de l'amitié ; même de la tendresse pour cet enfant *qui est à nous*.

A R T. I V.

J'ai reçu les deux caisses ; la commission est bien faite , & je vous en remercie. Une partie de ces riches bagatelles , est un présent destiné à la Comtesse de Germeuil , ma très-hautaine nièce, Cependant nous som-

mes assez mal ensemble. Sophie blesse ses regards ; la sœur de Madame de Saint-Aulay voit avec peine une héritière au même degré que son fils. Madame de Bayeux & Monsieur du Marfai, plus éloignés, aussi avides, en parlent comme d'une *favorite* capable de nuire à leurs prétentions sur ma fortune ; elle fera bien *dédommée*, disent-ils, *de l'exhérédation de sa mère*.

Le croiroit-on ? C'est une famille très - opulente qui s'occupe bassement de mes dispositions futures. Je suis jeune encore, mes parens se préparent une longue inquiétude.

A R T. V.

Je ne puis terminer ma lettre sans vous faire un reproche sur les termes dont vous vous servez pour désigner Sophie. *L'objet de votre*

charité ? Fi , mon ami , si ! l'élèverois-je comme ma parente , si je voulois l'avilir ainsi ? Elle n'est point l'*objet de ma charité* : elle est celui de mes soins , de mon affection , de ma vive tendresse. Aimable petite ! elle entre dans mon cabinet ; si vous voyez avec quelle grace elle s'avance vers moi , vous ne vous pardonneriez pas cette dure expression.

A R T. VI.

Vous m'avez fait peur , en vérité. Cet Anglois cherche sa femme , *enlevée , jeune , belle , enceinte*. Le cœur m'a battu. Heureusement les dates ne se rapportent point. Et puis la mere de Sophie n'étoit assurément pas la femme *d'un espèce de Matelot*. Je ne vis jamais une figure plus noble , plus imposante : sa fille aura

ART. VIII.

Je vous gronderois volontiers, n'avoir pas approfondi ! — Ce noble & riche habitant des Colonies Angloises. — Pourquoi ne seroit-il pas le père de Sophie ? *On ignore son destin ? Il a disparu !* le tems où on le vit à Londres, celui où ce Capitaine Hollandois devoit le passer sur son bord à Curazao avec deux femmes. — Comment ces rapports ne vous ont-ils pas frappés ? Votre Marin vient de remettre à la voile ; *il se propose un voyage de long cours ; il se noyera peut être , nous ne sçaurons rien.*

Malgré le plaisir que je sens à voir dans Sophie l'agrément de ma vie présente , à la regarder comme devant être un jour la consolation de ma vieillesse , je me croirois en-

(43)

juste à son égard , si je négligeois le plus léger indice capable de guider à la découverte de sa famille. Ecrivez, mon ami, écrivez par-tout où cet homme doit relâcher. J'ai des vues , elles sont encore éloignées ; mais elles me font désirer ardemment la certitude de l'état de Sophie.

A R T. I X.

Je n'ai pas été *négligente* , mais chagrine , inquiète , affligée ! Je me suis vue prête à perdre ma chere Sophie par la petite vérole la plus dangereuse. Ah , si le Ciel m'eût retiré ce don précieux de sa bonté ! Je ne connois pas les sentimens maternels , mais je doute qu'ils puissent être plus tendres , ou plus vifs. Votre Filleule est au-dessus de l'idée que vous pouvez vous en former.

D ij

(44)

Elle joint à mille graces attirantes un cœur excellent. Elle est inconsolable , quand elle croit avoir débobligé la moindre personne ; elle a de l'esprit , une humeur égale , de l'intelligence , de l'application. — J'en parle beaucoup , n'est-ce pas ? Avec le tems , mon ami , j'en parlerai davantage ; vous êtes seul dans mon secret , j'ai des desfeins , j'aurai besoin de conseils , votre prudence & votre amitié me guideront.

A R T. X.

Vos questions marquent un intérêt dont je vous sçai gré. Oui , Sophie a des talens naturels. Sa voix est sonore , flexible & légère ; sa main est brillante sur la harpe & sur le clavecin ; elle danse avec des graces surprenantes ; elle aime la lecture , a l'esprit juste & très-

réfléchi. Une de ses qualités, préférable à tous ces avantages, c'est son extrême bonté, c'est l'amitié dont son cœur est capable. Hortence de Canteleu prend ses leçons avec elle : comme cette jeune Demoiselle n'a plus de mere, & loge à ma porte, son pere la laisse tout le jour chez moi. Ces deux petites personnes cherchent à se plaire, à s'obliger, à s'instruire mutuellement : elles ont l'une pour l'autre des attentions tendres, délicates ; Hortence est enchantée d'entendre vanter Mademoiselle de Saint-Aulay ; Sophie s'afflige, quand on ne loue point assez Mademoiselle de Canteleu.

Hélas ! mon ami, une si charmante créature n'est pourtant *rien* aux yeux d'un monde rempli de vains, d'absurdes préjugés ; quelle

mere la choisiroit pour son fils ? Elle est sans parens ; elle est inconnue. — Mon cœur est blessé de cet arrangement de la Providence ; mais qui peut pénétrer ses vues ?

ART. XI.

Vous ne concevez pas mon inquiétude ? Vous n'imaginez point ce qui peut me tourmenter ? Eh , mon Dieu , mon ami , la situation la plus heureuse , en apparence , a souvent un côté déagréable ; il échappe aux regards des spectateurs , mais il fixe les nôtres. Je suis libre , je suis riche , il est vrai ; de ridicules fantaisies , de folles passions ne m'agitent point ; mais je suis sensible , délicate ; mille petits traits me blessent , & l'ingratitude me révolte.

Vous le sçavez , j'ai obligé tous mes parens , aucun d'eux ne m'est attaché.

Je me vois, à quarante six ans, entourée d'avidés neveux, occupés à calculer mes revenus, à compter mes jours ; on diroit que propriétaires de mon bien, ils m'en accordent à regret l'usufruit, & voudroient abrégér le tems de ma jouissance pour accélérer celui de leur possession.

J'ai honte de vous ennuyer par le récit de mes chagrins domestiques, d'entrer dans le détail de ces tracasseries de famille, dont je hais à entretenir. Après tout, comme vous le dites, ma fortune est indépendante, & rien ne peut gêner mes dispositions pour Sophie, que la justice & l'équité.

J'apportai six cent mille livres à Monsieur d'Auterive ; vous n'ignorez pas combien en peu d'années cette somme s'accrut entre les

maïns. Je crois devoir la faire rentrer dans ma famille ; même y joindre le montant des héritages où j'ai partagé avec Madame de Germeuil , Monsieur du Marfai & Madame de Bayeux ; mais les dons de mon mari , le produit de ma communauté , mes épargnes , font des biens acquis ; j'en puis disposer , & je les destine à Sophie.

ART. XII.

Votre proposition est assez folle ; *marions-nous , & reconnoissons Sophie.* S'il ne falloit pas porter atteinte à ma réputation , prendre un Maître , & vivre en Hollande , je pourrois goûter ce projet. Est-ce que depuis seize ans vous conservez encore cette fantaisie de m'épouser ? *Belle , charmante ! eh oui ? En vérité mon ami , le plus joli visage du monde*

monac est devenu un visage tout comme un autre.

Employez sur le bâtiment de votre gendre la somme qu'il vous plaira : le fond , les accroissemens , tout fait partie de la dot de Sophie. En grandissant , elle inspire des égards ; on s'empresse auprès d'elle ; le desir de profiter de *ma foiblesse* , de *ma prévention* , succèdent insensiblement à la jalousie. Monsieur du Marfai *souhaiteroit qu'un de ses fils eût le bonheur d'obtenir la main de sa charmante cousine*. Madame de Bayeux me vante sans cesse la jolie figure & les bonnes qualités du sien : depuis un peu de tems , Madame de Germeuil ménage ma bienveillance ; le jeune Marquis est la plus aimable des créatures : ah , si elle me l'offroit ! — Mais , Sophie seroit-elle heureuse en vivant sous la dépen-

dance d'une femme si vaine , si intéressée ? La hauteur & l'avarice ne détruisent-ils pas tous les liens de la société ?

ART. XIII.

J'ai reçu avec un extrême plaisir le présent que vous faites à votre Filleule. Le goût de ces belles étoffes surpasse encore leur richesse. Sophie vous écrit , & de son style , en vérité ; vous aurez peine à le croire ; mais je vous l'assure. Je viens de la retirer du Couvent où elle a passé six mois avec Mademoiselle de Canteleu. On la trouve encore embellie, Sa taille est haute , fine & gracieuse ; son air noble , modeste , un peu sérieux même ; le son de sa voix intéresse , elle s'exprime naturellement ; rien d'affecté dans son langage ni dans son maintien ; elle sait

être vraie sans s'écarter jamais de cette politesse qu'inspire l'envie d'obliger ; le desir de plaire est en elle un sentiment de bonté. Elle ne sera ni prude, ni coquette ; mais, la pauvre petite ! j'ai bien peur qu'elle ne soit un jour trop sensible.

ART. XIV.

Mon silence, sur Sophie, vous étonne ; depuis quatre mois je ne vous ait rien dit d'elle. Je ne l'avois point avec moi. Elle étoit fort enrhumée quand je partis pour ma Terre ; comptant y faire peu de séjour, je remis la petite au Couvent ; Monsieur de Canteleu, qui m'accompagnoit, y mit aussi sa fille ; Je ne suis à Paris que d'hier.

En vérité, mon ami, je ne mériterais pas aujourd'hui le reproche

d'oublier mon Eleve chérie. Je vais vous parler d'elle , & beaucoup , je vous l'affure ; vous allez dire que je vieillis , que je conte , que je radote ; au risque de vous le laisser croire , je veux vous apprendre un trait du bon cœur de votre Fil-leule.

En partant , je lui laissai vingt-cinq louis pour ses amusemens ; dès le lendemain de son entrée au Couvent , elle fit acheter du taffetas , du satin , de l'or , de l'argent , des soies ; la Maîtresse , la Femme de chambre & Mademoiselle de Cantelcu , s'occupèrent à broder des sacs à ouvrages : pas un moment de récréation ; souvent Sophie se levoit une heure avant les autres. En trois mois ce travail assidu produisit quinze louis , & mit ma chère Eleve en état d'en donner

quarante à une bonne & pauvre femme qui lui vend des fleurs & des rubans , afin qu'elle pût retirer son mari d'une prison où ce malheureux languissoit , dans l'impossibilité d'acquitter cette modique somme.

Malgré son extrême besoin, l'honnête petite Marchande n'a point disposé de l'argent avant mon arrivée. Elle me l'a apporté ce matin , n'osant , dit-elle , ni refuser , ni garder le bienfait *de ma généreuse nièce , sans mon approbation*. Je lui ai donné vingt louis de plus , & cinquante à ma chère Sophie. Elle les aura tous les ans au-dessus de la rente ordinaire : augmenter le revenu d'une personne sensible & libérale , c'est travailler au bien de l'humanité.

Une grande partie de mon pré-

sent s'employe actuellement à composer une jolie corbeille pour une jeune Pensionnaire : ses parens la négligent , veulent la dégoûter du monde , & lui refusent toutes les bagatelles dont ses compagnes se parent ; elle en sent vivement la privation. Sophie la trouve bien malheureuse de n'être pas *aimée de sa famille*. Hélas ! combien elle gémiroit sur son propre sort , elle qui attache tant de bonheur à se croire chérie de la sienne , si elle sçavoit qu'isolée dans la nature , entourée d'ennemis secrets , elle ne tient à personne , n'est *aimée* que de moi.

A R T. X V.

Le sort de Sophie ne doit pas *m'inquiéter* , dites-vous , j'en fais l'arbitre. Rien ne *peut me gêner dans un acte libre où j'ai le droit*

d'exprimer mes volontés, de les rendre sacrées. Mon ami, un testament en faveur de Mademoiselle de Valliere , n'est pas sans difficulté. Songez donc qu'elle est étrangère , inconnue ; il y auroit une foule de précautions à prendre pour assurer mes dispositions ; l'oubli d'une seule formalité offriroit à mes avides parens des moyens de cassation : on lui contesterait mes dons, on la persécuteroit , peut-être ne jouiroit-elle jamais de rien.

Il seroit plus sûr de la marier ; bien des partis se présentent ; mais c'est Mademoiselle de Saint-Aulay , c'est ma petite-nièce que l'on me demande. Je puis dénaturer une partie de mon bien , vendre cette grande & magnifique Terre de Normandie où je ne vais jamais , en placer l'argent sur la tête de Sophie.

Nous verrons, j'ai plus d'un projet ; je vous les communiquerai tous ; vous m'aidez à me décider.

ART. XVI.

Vous ne vous trompez pas , mon ami , Germeuil est le seul de mes parens que j'aimerois à voir le mari de Sophie ; & croyez - moi , son nom , ni ses titres , ne m'engagent point à le préférer. Je fais grand cas de la noblesse ; mais je prise davantage des qualités , dont malheureusement elle n'est pas toujours accompagnée , & ces qualités , mon neveu les possède toutes.

On ne peut-être à dix-neuf ans , mieux fait , plus poli , plus sage , plus instruit que le Marquis de Germeuil : point vain , point fastueux , maître indulgent , tendre ami , parent attentif ; il a de la

bonté , de la douceur , un naturel sensible , beaucoup d'esprit & de solidité ; très-vif , point étourdi ; il a de la gayeté , & sa physionomie noble , ouverte , inspire de la confiance.

En examinant le caractère de Sophie & le sien , on croiroit ces aimables enfans destinés à se plaire , à se rendre mutuellement heureux : mais les préjugés , mais cette mere si haute , si ambitieuse. — Proposer une fille *inconnue* à Madame la Comtesse de Germeuil , à une Dame qui pense aux plus grands partis , qui voudroit Mademoiselle de Sauve !

A tout hasard , j'ai mis ma Terre en vente. Cette démarche va faire un caquet terrible dans la famille. Ma nièce me parlera peut-être : cette Terre est fort à sa bienfaisance ,

contiguë à celle de son fils, elle augmenteroit la valeur & l'agrément de ses Domaines : si elle l'a veut à mes conditions, je suis prête à la lui donner.

A R T. XVII.

Le portrait de votre Filleule vous a donc *enchanté* ? C'est un présent qu'elle vous devoit. Non, il n'est point flaté. La *fraîcheur de l'Aurore*, l'air de la *plus jeune des Graces*, des yeux où brillent tous les *feux de l'amour* ? Comment, mon vieil ami, vous connoissez ce doux langage ? Je ne vous aurois pas soupçonné d'écrire dans ce style poétique. Une figure si attrayante n'est pas ce qui attachera le plus l'heureux mari destiné à passer ses jours avec une si charmante créature. Puisse-t-elle deve-

nir la compagne de Germeuil , lui
seul la mérite.

Je suis en marché pour ma Terre ;
ma nièce est de plus mauvaise hu-
meur que jamais ; elle me boude ;
brusque Sophie ; elle questionne
mes valets ; elle me parlera , je l'es-
père , & je le desire.

ART. XVIII. ET DERNIER.

Félicitez - moi , mon ami , tout
succède au gré de mes vœux. J'al-
lois conclure le marché de ma Terre
à sept cens mille livres , quand
Madame de Germeuil est venue
m'en demander la préférence. Je ne
lui ai point caché que j'en desti-
nois le prix à marier Sophie ; elle
a rougi , mais cachant son dépit ,
elle a fort applaudi *ma générosité*
pour Mademoiselle de Saint-Aulay ;
& mettant beaucoup d'art dans une

affaire où la bonne foi pouvoit suffire , comme tutrice de son fils , devant songer à ses avantages , elle souhaitoit Mademoiselle de Sauve ; riche héritière , alliée aux plus grandes Maisons. Mais comme sa mere , occupée du soin de son bonheur , Sophie élevée par moi , remplie de mes principes , seroit la femme qu'elle lui choisiroit , si elle ne craignoit le reproche d'avoir préféré l'élévation de sa nièce aux intérêts de son fils.

Sa finesse m'a rendue réservée ; je n'ai point offert Sophie , au contraire , j'ai approuvé le mariage de mon neveu avec Mademoiselle de Sauve. Madame de Germeuil s'est impatientée ; elle m'a demandé sa nièce , la Terre & l'assurance de ne point exclure Germeuil de son partage dans le reste de ma succession.

J'ai renfermé ma joie ; j'ai pris

un mois pour me consulter ; à présent , mon ami , que ferai-je : voilà des conditions raisonnables , mais elles regardent Mademoiselle de Saint-Aulay. Je tremble , en songeant à la confiance indispensable. — Madame de Germeuil est intéressée , fort intéressée ; si je nomme son fils légataire universel , elle acceptera Sophie de Valliere. — Peut-être que non ; elle a tant d'orgueil ! lui révéler mon secret dans cette incertitude , ce seroit une imprudence. Voyez , mon ami , pensez , réfléchissez , communiquez-moi vos idées , j'attendrai votre réponse , elle déterminera la mienne.

De Pauline à Mademoiselle de Canteleu.

Monsieur Smitz ne vit point la

lettre d'où j'ai extrait ce dernier article. Malade depuis longtems, il étoit mort quand elle arriva en Hollande. On la renvoya cachetée à Madame avec un paquet de toutes celles qu'il avoit reçues depuis le voyage de Madame à Amsterdam : il en donna l'ordre exprès à ses enfans, peu d'heures avant que d'expirer. Ma respectable Maîtresse mourut douze jours après la réception de ce paquet, ferré par moi-même dans l'endroit où elle renfermoit les papiers concernant Mademoiselle de Valliere.


Je supplie Mademoiselle de Canteleu de vouloir bien garder un grand secret sur cette communication ; peut-être me feroit-on un crime d'avoir sçu prendre & replacer ces lettres dans le livre de correspondance avec Monsieur

(63)

**Smitz , où elles sont sous les sceaux:
Les cordons mal noués m'en ont
donné la facilité.**



IV. LETTRE.

 UELS tristes détails me demandez-vous , ma chere ? L'extrait des lettres de Madame d'Auterive a du vous apprendre combien j'étois enviée , haïe de ses parens. Leur conduite à mon égard est une suite naturelle de l'intérêt & de la jalousie qui m'attiroient leur secrete inimitié. Puis-je , sans renouveler ma douleur , me retracer un jour si malheureux pour moi ? Je voudrois éloigner à jamais de mon esprit tout ce qui me rappelle ma premiere situation , le prompt renversement de ma fortune , la perte de mon seul appui , celle de toutes mes espérances.

O ma

O ma sœur, mon amie ! j'ai besoin de force, de courage, pour jeter les yeux sur mon état présent, pour m'accoutumer à regarder l'avenir avec moins de trouble & d'effroi. Malgré mes réflexions, mon cœur se révolte encore contre tous les partis dont la nécessité m'impose le choix. J'ai peine à me soumettre, à me décider, je m'afflige, je ne me détermine point.

On me propose d'entrer chez une Dame, qui vient d'entreprendre de se broder un meuble complet : elle désire d'être aidée dans ce long ouvrage, & fait chercher de jeunes personnes un peu au-dessus de ce qu'on appelle ordinairement des ouvrières. Pauline croit cette place assez convenable. Rien ne m'en éloigne que ma profonde tristesse. Suis-je en état de me pré-

seuler à cette Dame, moi dont les yeux sont toujours baignés de larmes? Et comment n'en répandrois-je pas? En supposant ma situation moins fâcheuse, ne regretteroie-je pas Madame d'Auterive? Ne gémirois-je pas de cette cruelle, de cette subite séparation? Son héritage m'eût-il consolée de sa perte? Ceux qui jouissent de sa fortune l'ont déjà bannie de leur souvenir. — Ah, sa mémoire vivra toujours dans le cœur de la malheureuse Orpheline qu'elle aimoit.

Hortence, qu'une heure, qu'un instant a changé ma position! avec quelle rapidité tant de personnes ont changé comme elle! quel formidable lien unit cette société dont je faisois partie, dont je suis rejetée, avec quelle promptitude ceux qui me recherchoient, me caressaient,

me flatoient , se sont éloignés de moi !

Dès que le funeste événement fut annoncé aux parens de Madame d'Auterive, ils accoururent chez elle, & s'assemblerent dans le grand salon : On y attendit les personnes dont la présence étoit nécessaire à l'ouverture du testament : on croyoit en trouver un , & l'on imaginoit qu'il feroit en ma faveur.

Tout le monde arrivé , à l'exception du Marquis de Germeuil, encore en Provence avec le Régiment qu'il commande , Madame de Bayeux vint me chercher. On m'avoit demandé plusieurs fois : j'étois dans ma chambre , à genoux , la tête appuyée sur Pauline ; nous pleurions amèrement toutes deux. Elle regretoit sa douce , sa généreuse Maitresse ; elle s'affligeoit avec

moi, & pour moi; me répétant;
*ah, Mademoiselle, quelle perte! ah,
 mon Dieu! quelle perte vous faites.*

J'insistai vainement pour ne pas descendre; Madame de Bayeux m'assura que je ne pouvois m'en dispenser: Je la suivis dans le salon, tout le monde se leva, vint à ma rencontre; Madame de Germeuil m'embrassa plusieurs fois, ses cousines me caressèrent extrêmement. Je ne pouvois parler, je me soutenois à peine: Monsieur du Marfai dit tout haut: *voilà sans doute la légataire universelle. Cela est apparent,* répondit Madame de Bayeux, *je le crois & je le souhaite,* ajouta Madame de Germeuil. On s'affit, on commença la recherche & l'examen des papiers.

On ne trouva point de testament. Cependant on s'obstinoit à penser

que Madame d'Auterive en avoit fait un. Ces beaux coins qui paroient le salon , restoient seuls à visiter : en en ouvrit trois. Le dernier fermoit par un secret ; on s'appretoit à le forcer , quand Madame de Germeuil , fâchée de voir briser un morceau de laque si rare , fit appeller Pauline , & lui demanda si elle ne connoissoit pas la façon de l'ouvrir ? Cette fille parut interdite , s'embarassa , hésita longtems à répondre , & se voyant pressée , elle insista sur la permission de parler un instant à Madame de Germeuil ; on la lui accorda.

Pauline s'exprima fort bas , les mains jointes , l'air suppliant. *Supprimer des papiers , moi ? s'écria Madame de Germeuil , m'en réserver la connoissance ? Comment regardent-ils Sophie , comment la concernent-ils*

seule ? Les papiers de ma tante nous intéressent tous. En parlant , elle la ramenoit vers le coin ; elle lui ordonna de l'ouvrir. Pauline obéit en pleurant. On trouva le cahier écrit de la main de Madame d'Auterive , une copie des actes qui en constatoient la vérité , le paquet de ses lettres à Monsieur Smitz , encore cacheté comme elle l'avoit reçu peu de jours auparavant , & sa dernière lettre renvoyée de Hollande sous une double enveloppe.

La prière de Pauline à Madame de Germeuil , venoit d'exciter une extrême curiosité sur ces papiers qui ne concernoient *seule*. On se hâta de lire le petit cahier de Madame d'Auterive. On ne concevoit pas trop comment ce récit , en apparence si étranger aux héritiers , pouvoit me regarder plus que les

autres : à l'endroit où Madame d'Auteville dit ; *ma petite nièce fut emportée par une convulsion*, un cri de surprise s'éleva, tous les yeux se fixerent sur moi. *Mademoiselle de Saint-Aulay morte ! eh qui donc tient ici sa place ?* se demanderent tous les héritiers ; on acheva , mon sort fut dévoilé.

Avant cette lecture , peu attentive à ce qui se passoit autour de moi ; mes larmes couloient seulement , parce que Madame d'Auteville n'étoit plus. Je ne m'occupois ni de ses dispositions , ni de la part que j'aurois à son héritage. Les noms de *fille inconnue* , de *nièce supposée* , en me découvrant mon cruel destin , me rappellent douloureusement à moi-même.

Jugez , ma chère , de mon étonnement , de ma consternation ! me

trouver étrangère au milieu de cette assemblée, où je me croyois environnée de mes plus proches parens, de mes plus sincères amis : hélas ! j'ignorois combien la tendresse de Madame d'Auterive excitoit contre moi de haine & d'envie. Ah, quel moment, quel affreux moment ! entendre de dédaigneuses expressions, être l'objet des plus choquantes réflexions, voir Madame de Germeuil s'efforcer durement de me faire rougir, quand mon malheur devoit l'engager à me plaindre, à me consoler ; mon cœur se ferra, je tombai sans connoissance aux pieds de Madame du Marfai.

Attirées par les cris de Pauline, les femmes de Madame d'Auterive accoururent ; elles me portèrent à mon appartement, s'empres-
me

me secourut. En ouvrant les yeux, je me vis entourée; elles baï-
gnoient mes mains de leurs larmes :
une découverte qui devoit me cha-
griner seule, redoubloit l'affliction de
ces pauvres filles; elles sembloient
faire une seconde perte en apprenant
que je n'étois ni la nièce, ni l'hé-
ritière de leur bonne, de leur res-
pectable Maîtresse.

Pauline, établie gardienne, fut
rappelée dans le salon; elle y vit
toute la famille dans une grande
agitation; on venoit d'ouvrir le
paquet des lettres de Madame d'Au-
terive à Monsieur Smitz, pour cher-
cher des éclaircissements sur les fonds
actuellement en Hollande. Par-
lestrah qui est encore entre vos
mains, vous pouvez imaginer l'indig-
nation de la Comtesse de Germeuil,
en trouvant dans ces lettres une

peinture trop fidelle de son caractère, & l'exposition d'un projet qu'elle avoit si soigneusement caché.

Il s'éleva contre elle un murmure général : on lui reprocha ses vues intéressées, son insatiable avidité, le mariage qu'elle proposoit à sa tante pour s'assurer l'entière réversion de sa fortune. Ceux qui, conduits par de pareils motifs, employoient secrètement & sans succès les mêmes moyens, osèrent traiter ses démarches d'intrigues basses & révoltantes. Madame de Germueil se défendit avec hauteur ; nia formellement le dessein de m'unir à son fils, l'aveur des folles idées de sa tante naissoient de son extrême, de sa ridicule prévanction en sa faveur & peut-être de quelques propos jetés au hasard, niais

Paissance lui rendroit son sort actuel
 plus difficile à supporter, pourroit
 lui faire oublier ses principes & peut-
 être la conduire à des sacrifices
 afin de braver la fâcheuse réputation
 dont il étoit en l'imprudence de l'ascon-
 stumer. Il n'y auroit rien de si libéral
 que par cette dure façon d'envisager
 l'avenir à mon égard, Madames de
 Germont déclarât d'assez de dessein
 de me abandonner à mon malheur.
 Dispensez-moi de vous répéter ses
 conjectures sur ma naissance, sur la
 condition, même sur les motifs de
 mes infortunes. parents n'exige-
 rent point le détail des propositions faites
 pour mon avantage par Madame de
 Bayeux & par elle. Si ces Dames
 eussent voulu établir la fille du plus
 grossier Artisan, du plus vil Do-
 mestique de la maison, rien ne se
 feroit offert à leur pensée de plus

pénibles ou de plus humiliant.
 Croyez-le, ma chère, cette famille
 s'est bassement vengée sur Sophie,
 pauvre, inconnue, des felices ca-
 resses prodiguées si long-temps à So-
 phie de Saint-Aulay, dans l'espoir
 de partager avec elle même riche
 succession.

On se sépara. Tout le monde
 sortit sans daigner me voir, ou s'in-
 former de ma situation présente ;
 on m'abandonna au soin des Valets ;
 on me confondit même avec eux :
 j'entendis Madame du Marfay parler
 à Pauline sur l'escalier, lui dire,
*Sophie peut rester ici en attendant
 qu'on ait pris des arrangemens pour
 les femmes de ma tante & pour elle.*

Mais il est bien tard ; mes yeux fati-
 gués, appesantis, m'avertissent qu'il est
 tems de chercher du repos. Est-ce que
 j'espère en trouver ? Depuis la mort

Paissance lui rendroit son sort actuel
 plus difficile à supporter , pourroit
 lui faire oublier ses principes & peut-
 être la conduire à les sacrifier au
 désir de braver la fâcheuse déstina-
 tion qu'il lui avoit en l'imprudenc de l'accom-
 plir. Mais elle n'avoit rien de tel à se
 proposer. Par cette dure façon d'envisager
 l'avenir à son égard, Madame de
 Germeuil déclaroit assez le dessein
 de l'abandonner à son malheur.
 Dispensez-moi de vous répéter les
 conjectures sur ma naissance, sur la
 condition même sur les mœurs de
 mes infortunés parents : n'exigez
 point le détail des propositions faites
 pour mon mariage par Madame de
 Bayeux & par elle. Si ces Dames
 eussent voulu établir la fille du plus
 grossier Artisan, du plus vil Do-
 mestique de la maison, rien ne se
 feroit offert à leur pensée de plus

pénibles ou de plus humiliant.
 Croyez-le, ma chère, cette famille
 s'est basilement vengée sur Sophie,
 pauvre, inconnue, des felmes ca-
 resses prodiguées si longtems à So-
 phie de Saint-Aulay, dans l'espoir
 de partager avec elle même riche
 succession.

On se sépara. Tout le monde
 sortit sans daigner me voir, ou s'in-
 former de ma situation présente ;
 on m'abandonna au soin des Valets ;
 on me confondit même avec eux :
 j'entendis Madame du Marfay parler
 à Pauline sur l'escalier, lui dire,
*Sophie peut rester ici en attendant
 qu'on ait pris des arrangemens pour
 les femmes de ma tante & pour elle.*

Mais il est bien tard ; mes yeux fati-
 gués, appesantis, m'avertissent qu'il est
 tems de chercher du repos. Est-ce que
 j'espère en trouver ? Depuis la mort

de Madame d'Aulterive, je n'ai point
goûté la douceur d'un sommeil paisi-
ble ; à l'accumulation de mes souffrances
me procure un léger assoupissement,
des songes embarrasés, effrayans,
m'agitent, m'éveillent, & me ren-
dent bientôt à la douleur, au re-
gret, à la dévorante inquiétude.

Dix heures du matin.

Pauline m'apporte en ce moment
votre lettre. J'ai lu avec étonnement
la copie de celle que Madame de
Germeuil venoit d'écrire à votre
cousine. Cette longue apologie me
surprend, en vérité. Pourquoi Ma-
dame de Germeuil se justifie-t-elle
quand personne ne l'accuse ? En dé-
fendant sa conduite, en exposant
les motifs qui peuvent l'excuser, ne

semble-t-elle pas avouer qu'il est possible de la désapprouver.

Je me suis donc soustraite à l'autorité de mes protecteurs ? Une orgueilleuse ingratitude m'a persuadé de me retirer sans attendre la délibération des héritiers de Madame d'Auterive ? Une fierté déplacée m'a fait négliger, même dédaigner, les bontés d'une famille opulente, disposée à m'obliger !

Eh, bon Dieu, quels bas détours, quelle fausse imputation ! mais il faut bien préparer une réponse à ceux dont les demandes curieuses importunent ; il faut leur dire comment cette opulente famille a cru devoir traiter l'Élève chérie de leur parente, il faut la montrer indigne de l'intérêt que les amis, les connoissances de Madame d'Auterive pourroient prendre au sort d'une fille malheureuse, &c Madame

de Gennevil écrit à votre cousine dans cette seule intention.

Si l'habitude d'inspirer des égards, de me voir l'objet des tendres attentions de tout ce qui m'environnoit, m'a rendue trop sensible à l'abandon, au mépris de tant de personnes dont je me croyois aimée, si la révolte involontaire de mon cœur contre des propos insultans, mérite le nom d'*orgueilleuse ingratitude*, Madame de Gennevil m'accuse avec justice : si ne pas mendier des secours, c'est dédaigner une famille bien disposée en ma faveur ? si ma retraite d'une maison, où l'on me permettoit de rester, est une action hardie, offensante pour mes protecteurs ? Je mourrai devant ma chère Hortence d'avoir suivi le mouvement d'une fierté déplacée. Mais en me la sup-

posant, cette fierté, où Madame de Germeuil prend-elle la certitude qu'elle soit en moi un sentiment déplacé ? Pardon, mon aimable, ma consolante amie ! je m'aperçois que trop occupée de la lettre de Madame de Germeuil, j'oublie de vous remercier des assurances de votre généreuse amitié. Qu'il m'est doux de vous trouver la même, quand le reste de l'Univers est si changé pour moi !

Il me reste à vous instruire du lieu de ma retraite. Me voyant seule dans une maison où je n'avois aucun droit de demeurer, j'envoyai chercher Madame Beaumont, cette Marchande de rubans que nous obligeâmes toutes deux par un léger service, pendant notre dernier séjour au Couvent. Avec quelle cha-

leur cette bonne, cette reconnoissante créature saisit l'occasion de m'être utile ? Elle est simple, honnête, raisonnable, & fort laborieuse. Veuve depuis six mois, un petit héritage l'a mise en état d'étendre son commerce, en y joignant les modes. J'habite chez elle deux pièces assez jolies, très-proprement meublées ; elles tiennent à son magasin. J'ai pris avec elle des arrangemens convenables à ma fortune actuelle. Je puis me soutenir un peu de tems dans cette position ; elle n'a rien de fâcheux ; & si je me plains, c'est d'être servie avec trop de délicatesse & d'empressement.

Adieu, ma chère Hortence, ne cherchez point à me justifier dans l'esprit de votre cousine. Laissez

Madame de Germeuil s'applaudit de sa conduite & blâmer la mienne. Je respecterai toujours en elle la nièce de Madame d'Auterive, & la mere du Marquis de Germeuil. La reconnoissance & l'amitié m'imposeront un éternel silence sur son caractère : ah , je me plains moins de son abandon que de sa haine ! laissez-la me traiter d'*orgueilleuse* , d'*ingrate* , & ne découvrez point des intrigues secretees , que ma confiance & la nécessité de vous expliquer les raisons de mes démarches, m'ont engagée à mettre sous vos yeux. Peut-être me reprocherai-je un jour l'aigreur & l'amertume dont je n'ai pu me défendre, en vous faisant ce long récit : la douleur rend souvent injuste. Après tout, ma chere, quel droit ai-je aux

égards , à l'affection , aux soins
des héritiers de Madame d'Aute-
rive ? Eh , qui dans la nature est
obligé de s'intéresser à moi !



V. LETTRE.

NON, ma chère, je ne suis pas *consolé*, mais je suis *soudé*, & je commence à regarder autour de moi avec moins de terreur. Je me connois sensible; je ne me crois point faible. Un changement si grand, si prompt, si imprévu, a livré mon ame à l'abattement; la consternation, & l'épouvante ont accablé mon esprit. Pendant ces premiers momens, mes yeux ouverts sur mes pertes, se sont fermés sur mes ressources; l'état où j'avois toujours vécu me paroïssoit le seul état où je pouvois vivre; je frémissois à la pensée d'en descendre.

Eh ! pourquoi n'en descendrois-je pas ? Quel droit ai-je à la richesse, au faste, à l'éclat, à de brillantes espérances ? Quelle marque me distingue de cette foule de malheureux, assujettis au travail, condamnés à la servitude ? Un tel orgueil m'égaroit ; mêloit ses vaines chimères à mes sombres réflexions : quand on n'est rien, ma chère, à quoi peut-on prétendre ? Comment une fille inconnue oseroit-elle se mettre au rang de ce petit nombre d'humains chéris de la fortune, destinés par elle à l'aisance, à l'oisiveté, à jouir paisiblement au sein de la mollesse, de l'industrielle activité du pauvre.

Je détournerai mes regards de cette classe qui n'est pas la mienne ; j'entrerai courageusement dans celle où je suis rejetée. — Ne vous at-

tendrissez pas, mon aimable Hor-
 tence, une humble condition n'avi-
 lira point le cœur de votre amie.
 J'ai reçu de Madame d'Auterive des
 principes & des connoissances capa-
 bles de m'aider à soutenir cette rude
 épreuve. J'appais à distinguer l'hon-
 neur de tout ce que le vulgaire ap-
 pelle de ce nom ; je ne ferai pas
 dépendre le mien de la place que
 j'occuperai dans le monde, mais du
 sentiment intérieur de mon ame.
 Tant que je conserverai ma propre
 estime, tant qu'un reproche ne s'é-
 levera point du fond de mon cœur,
 tant qu'Hortence me nommera sa
 compagne, sa sœur, je ne rougirai
 point d'être inconnue, d'être aban-
 donnée, d'être pauvre.

Oui, j'ai reçu plusieurs lettres
 du Marquis de Germeuil. Avez-vous
 pu le croire *insensible à mon mal-*

VI. LETTRE.

EST-ce là, ma chère, cette embarrassante question ? Vous avez hésité, vous avez craint de la faire ! Eh quoi, vous employez des expressions si ménagées, si délicates, pour me demander si je consentirais à vivre avec vous, à partager votre appartement dans cette Abbaye où nous avons passé des momens si paisibles, où nous nous trouvions si heureuses ensemble ?

En vous supposant riche, indépendante, d'où s'élève ce doute ? La compagnie de votre enfance, accoutumée à lire dans votre âme, rougiroit-elle d'accepter un asyle auprès de vous ? Auroit-elle de la

répugnance à vous devoir la tranquillité, son bonheur. Quand je souhaitois des richesses, pour vous les donner, pour vous retenir à Paris, pour vous fixer près de moi, vous offensois-je, Hortence. O ma chère ! ne croyez-vous une *fiercé déplacée* ?

Je refuserois des secours que la vanité, qu'une insultante compassion engageroit à m'offrir ; mais je mépriserois mon orgueil, si retournant de m'imposer la tendre sentinelle de la reconnaissance, je privois obstinément mon amie de la douceur de m'obliger. Log non ! Monsieur de Germont est arrivé. Je l'ai attendu. J'attendois sa venue avec une sorte d'impatience ; j'espérois trouver de la consolation dans l'entretien d'un parent de Madame d'Auvergne, d'un parent aimé

d'elle à je me trompois ; sa présence, ses larmes ont ranimé toutes mes douleurs. Qu'il est sensible, ma chère ! combien son cœur est touché de notre commune perte ! ses idées de bonheur viennent de s'éloigner, dit-il, la mort de sa tante a détruit son espoir le plus flatteur. Son espoir ! & qu'attendoit-il donc de Madame d'Anteriva ?

Je me sens trop abattue pour écrire davantage. Mes chagrins ont pris sur mon tempérament ; ma santé s'altère ; je ne puis dormir ; aucune espèce d'aliment ne flatte mon goût ; je me prête en vain aux soins assidueux de Pauline & de Madame Beaumont ; mais la nature ne me demande rien, & le moindre effort la révolte : il ne faut pas s'en étonner, ma vie est si triste, si sédentaire, je m'occupe avec tant

d'affiduité ; mon imagination est si vive, elle erre sur de si sombres objets. — Mais, quelle noire mélancolie me porte à entrer dans ces inutiles détails, est-ce que je veux vous affliger ? Adieu, ma chère Hortense.



VII. LETTRE.

RASSUREZ vous, ma chère amie, je suis mieux. La fièvre m'a quittée. Après un mois passé sans vous écrire, je puis vous donner moi-même des preuves de ma foible, de ma douloureuse existence. Je suis convalescente, on le dit; moi, je me trouve presque anéantie, & ma langueur me paroît insupportable. Quand il me sera possible de m'appliquer une heure entière, je remercierai ma chère Hortence de son inquiétude, de ses offres, de sa tendresse, d'une bonté de cœur qui lui faisoit sacrifier, à mes besoins supposés, le seul bien actuellement en sa possession. Adieu,

(95)

ma chere, mon aimable compagne!
~~ceffez de craindre~~, mes jours ne
sont plus en danger.



VIII. LETTRE.

QUI, ma chere, ma convalescence se soutient; je commence à me ranimer; mes couleurs renaissent; je ne tombe plus dans ces longs anéantissemens qui faisoient craindre pour ma vie; mais ma langueur ne se dissipe point; elle est devenue habituelle, c'est l'effet d'une tristesse profonde; le tems peut la diminuer; il me paroît impossible qu'il l'efface jamais.

Eh! comment garderois-je le silence sur la preuve touchante que vous m'avez donnée de votre amitié? Pourquoi seriez-vous blessée des expressions de ma reconnoissance? J'ai été plus attendrie que surprise.

surprise en voyant votre écrin entre les mains de Pauline. Une personne sûre vous le remettra mardi au soir. J'aurois accepté vos secours , si l'épuisement de mes fonds m'avoit réduite à de fâcheuses extrémités. M'envoyer vos pierreries, pour les *engager* , pour les *vendre* ! O , ma chere Hortence , le souvenir d'une bonté si noble , d'une amitié si vraie , ne sortira point de mon cœur ; je ne vous en parlerai pas ; vous me le défendez , mais il restera gravé dans ma mémoire.

Un bienfait inattendu est devenu pour moi la plus utile ressource. Après plusieurs délibérations , où Monsieur de Germeuil a présidé , les héritiers de Madame d'Auterive se sont accordés sur un point longtemps contesté. Ils ont chargé Pauline de me rendre mon linge , mes den-

telles & mes habits. L'estimation de mon écriu, celle de mes bijoux & de mes meubles a redoublé leur animosité contre moi. On dit que Madame de Germeuil ne peut entendre prononcer mon nom. Hélas ! je ne sçauois penser sans douleur. — O , ma chere , il est bien affligeant d'être haïe !

Deux pièces d'étoffe des Indes , trop riches pour être à présent à mon usage , ont acquitté la dépense occasionnée par ma maladie. Je croyois devoir à plusieurs personnes , mais Monsieur de Germeuil , en obligeant Pauline de recevoir une somme assez considérable , étoit mon seul créancier. J'ai remplacé ce que cette fille en'avoit employé , je l'ai rendue. — Mon Dieu , ma chere , Madame de Germeuil auroit-elle raison ? Ai-je de la fierté , de

d'orgueil ? Sensible à la généreuse attention du Marquis, pénétrée de reconnoissance , je n'ai pu le remercier sans rougir , sans répandre des larmes.

Il semble que mon infortune ait redoublé son amitié. Sa première visite me causa beaucoup d'émotion & de trouble. Nous pleurâmes amèrement avant de pouvoir nous parler. A son aspect , j'oubliai la distance que , depuis notre séparation , le sort avoit mis entre nous. Son air plus réservé , ses expressions moins familières me la rappellerent bien douloureusement : mais ses soins pendant ma longue maladie , son inquiétude , ses assiduités , tant d'ardeur à m'obliger , m'assurent que je lui suis toujours chère. Il vient plusieurs fois le jour partager l'ennui de ma solitude , & livré

lui-même à une sorte de rêverie , qui ne lui étoit pas ordinaire , il fait mille efforts pour me distraire de la mienne.

Il ne m'est pas possible d'écrire plus long-tems. Ma tête est encore bien foible. Adieu , ma chiere Hortence , recevez mes sincères remerciemens , & sçachez-moi gré de ne pas m'étendre sur les sentimens dont un procédé si noble & si tendre remplit mon cœur.



IX. L E T T R E.

CESSEZ de vous occuper de ces *idées inquiétantes* , ma chere amie ; je puis me soutenir plusieurs mois dans ma position actuelle. J'ai besoin de tems pour reprendre mes forces , ranimer mon ame abattue , & recouvrer ce calme , au moins apparent , si nécessaire à ceux qui doivent vivre sous les yeux des autres , & dépendre de leur bienveillance. Comment me présenter , en ce moment , à la Dame dont on espère me procurer la protection ? Un air sombre se confond aisément avec l'humeur ; il éloigne la confiance ; il prévient défavantageusement : ceux que notre tristesse n'in-

téresse pas , nous pardonnent rarement l'ennui qu'elle leur inspire.

Pourquoi , ma chere , pourquoi vous *affliger* de me voir *disposée à prendre ce parti* ? Je ne m'y fixerois pas s'il étoit en mon pouvoir de choisir un état moins gênant. *Je puis rester chez Madame Beaumont* ? il est vrai , je le puis ; mais je ne sçais si je le dois : de nouvelles circonstances font naître de nouvelles réflexions.

En formant mon premier plan , je m'étois assurée , par le calcul de plusieurs jours , qu'un travail assiduourniroit à ma dépense *nécessaire*. Un mois éconlé pendant ma maladie , une longue foiblesse , m'apprennent combien l'interruption forcée de ce travail me deviendrait onéreuse. La perte accidentelle du tems , des frais extraordinaires , me

réduiroient aux plus fâcheuses extrémités. Cependant j'aimerois à conserver ma liberté, mon indépendance, à éviter le triste assujettissement où soumet toute espèce de protection. Mais la raison, la décence me permettent-elles de vivre seule ?

Je suis bien jeune, ma chere Hortence ; bien peu accoutumée à me conduire par mes propres lumières : si elles m'égaroient ? Une femme honnête, mais sans connoissance du monde, une fille attachée, complaisante, habituée à se prêter à tous mes desirs : voilà mes guides ; les croyez-vous sûrs ? Depuis un peu de tems, je m'apperçois, que sans avoir aucun reproche à se faire, il est possible de craindre ceux des autres.

Mon âge & ma position exigent

de ma part une extrême attention sur mes démarches ; si l'on m'accusoit , qui prendroit ma défense ? Je redoute le monde , ses malignes observations. — N'admirez - vous pas , ma chère , combien une imagination attristée étend nos idées , les porte loin de la réalité , même de la probabilité : eh , quel est - il ce monde dont je me forme un censeur ? Qui dans l'Univers daigne m'examiner , abaisser ses regards sur moi ? Hélas ! ma vie obscure , pénible , ignorée , n'intéresse que vous.

X L'effet ordinaire d'une noire mélancolie est d'élever en nous une crainte vague , de nous livrer au soupçon , à l'inquiétude. Le croiriez-vous ? Monsieur de Germeuil me trouble , m'embarrasse ; je ne puis me dire pourquoi ? Ses senti-

mens pour moi sont les mêmes que j'aimois à lui inspirer ; les miens n'ont pas changé , & pourtant cette amitié , autrefois si douce , si naturelle , sentie avec tant de plaisir , cesse d'être un mouvement aussi paisible ; elle est toujours flatteuse , toujours vive ; elle n'est plus tranquille. En vérité , cette amitié est devenue le sujet de mes plus sérieuses pensées.

Ne parlez point à votre cousine , *ne hazardez point cet essai. La toucher en ma faveur ?* Oh , non je vous en prie. Si elle craint de *perdre les avances qu'elle vous fait* , n'est-ce pas une imprudence de lui proposer de les rendre plus considérables ? Je *voudrois* , sans doute , *vivre avec vous* , mais non pas chez elle. Je vous en conjure , Hortence , renoncez à ce projet. Vous le dirai-je ? Je n'estime

point assez le caractère de cette Dame pour consentir à lui rien devoir. Eh , mon Dieu , s'il me paroïssoit honnête de contracter des obligations , je serois sans inquiétude sur l'avenir. Monsieur de Germeuil ne s'empresse que trop. — Quand je refuse ses secours , accepterois-je ceux que vous voulez mendier pour moi ; ce seroit l'offenser , & je suis bien éloignée d'en avoir le dessein. Adieu , ma chere , renoncez à votre projet , je vous le répète , je vous en supplie.



X. LETTRE.

LA mort de votre Rapporteur me chagrine autant qu'elle vous afflige ; dans la circonstance où vous vous trouvez , c'est un cruel événement : la probité de ce digne Magistrat vous donnoit l'espérance d'une prompte décision. Il faudra bien du tems pour qu'un autre s'instruise , & cette longue attente est un supplice véritable. Mais , ma chere , puis-je lire sans répandre des larmes , que mon intérêt vous fait sentir doublement cette perte ? Elle *contrarie* , elle *éloigne la réussite du projet favori de votre cœur* ; vous ne *pensez* , vous n'*aspirez qu'à cette retraite où nous serions ensemble !* fille aimable & gé-

néreuse ! oubliez pendant un peu de tems ce projet , il vous occupe trop. Mon sort ne changera point ; consolez ce cœur ardent & tendre par la certitude de retrouver toujours l'occasion de m'obliger ; calmez votre ame inquiète , ne me laissez pas songer avec douleur que ma situation *aigrit toutes vos peines.*

Madame de Moncenai est encore à la campagne. On l'a prévenue ; à son retour présentée chez elle comme une parente de Madame Beaumont , si je suis acceptée , je ne pourrai me défendre d'y entrer. Pourquoi cette *place* & la *servitude* se peignent-elles ensemble à votre idée ? Elle exigera peut être de la complaisance ; mais quel état dans la vie nous en dispense ?

La Marquise de Moncenai est ri-

che , jeune , heureuse ! elle sera sans doute gaie , douce , humaine : obligée seulement à l'aider dans son travail , pourquoi mon sort ne feroit-il pas paisible auprès d'elle ? Ne me découragez point , ma chere amie , n'augmentez pas la secrete répugnance , le dégoût. — Ah ! je ne tiens que trop peut-être à cette liberté que je vais sacrifier.

Pauline m'apporte en ce moment votre lettre. Je l'ai ouverte avec empressement & lue avec chagrin. Vous venez d'*éprouver* combien *il est dur d'essuyer un refus*. Si moins *ardente* dans vos souhaits obligeans , vous eussiez attendu ma réponse , elle vous eut épargné cette *mortification*. Je ne voudrois pas que Mamame de Germeuil fût instruite de votre démarche ; son fils pourroit l'apprendre , me soupçonner de vous

avoir fait agir : assurément son cœur seroit blessé d'un procédé si étrange. Dois-je laisser penser à cet ami si touché du renversement de ma fortune , si occupé des moyens d'adoucir ma situation , qu'assez fiere pour rejeter les bienfaits , j'ai bassement recherché les secours de votre cousine. Mais , n'en parlons plus. Me plaindre de votre imprudence , moi , ma chere ? Je me croirois une ingrate si jamais je me plaignois de vous.



XI. LETTRE.

VOUS ne concevez pas mon inquiétude sur les assiduités du Marquis de Germauil elles vous paroissent la suite naturelle d'une intimité formée dès nos plus jeunes ans , entretenue par une conformité remarquable dans nos goûts & dans nos sentimens. En admettant ces rapports , dont je serois flattée , l'inégalité de nos fortunes ne s'opposeroit-elle point encore à notre liaison ?

Ma chere Hortence , vous me voyez toujours chez Madame d'Auterive , vivant sous ses yeux , imposante par mes dehors , par sa tendresse , par les égards de tous

ceux qui cherchoient à me plaire. Voyez-moi donc dans un logement resserré, triste, seule, simplement vêtue ; occupée, non plus comme autrefois, à parcourir les touches d'un clavecin, ou les cordes d'une harpe, à dessiner un paysage, ou à faire un extrait de mes lectures ; mais à travailler avec activité pour retirer un médiocre salaire de mon ouvrage ; souvent pressée par l'heure, forcée de me hâter, de m'incommoder, de passer une partie de la nuit à finir une parure impatientement attendue.

O, ma chère, ce n'est pas Mademoiselle de Saint-Aulay, ce n'est pas la petite-nièce de Madame d'Auterive qui reçoit les visites, les fréquentes visites du Marquis de Germeuil ; c'est Sophie de Vallière, c'est une Apprentie de Madame Beaumont ;

Beaumont, dont la moitié des jours se passent dans l'entretien d'un homme titré, jeune, riche, bien fait, aimable, & cet homme ne tient à elle par aucun lien, que celui de l'habitude, & peut-être de la compassion.

Le sang ne nous unit point, sa mere me hait; étrangère aux yeux de toute sa famille, me convient-il de le recevoir ? Lui-même semble craindre de laisser appercevoir l'intérêt qu'il prend encore à moi. Il vient seul, à pied, ou dans une voiture qui ne lui appartient pas. Pourquoi se cacheroit-il ? d'où vient affecteroit-il cet air de mystère, s'il n'imaginoit pas qu'il est possible de blâmer sa conduite ou la mienne ? Si Madame de Germeuil, instruite des assiduités du Marquis, s'en irritoit, si elle osoit penser. — N'a-

t-elle pas dit que *je pourrois oublier mes principes* ; les sacrifier. — Le Ciel détourne de moi cet inhumain présage.

Je dois parler au Marquis de Germeuil ; ne le pensez-vous pas , ma chère ? Je dois lui communiquer mes réflexions , mes doutes , mes craintes. Trouvera-t-il étrange que le soin de ma réputation m'occupe ? négligerois-je le seul bien qu'il dépend de moi d'acquérir & de conserver ? Oui , je lui parlerai , je le prierai de me visiter moins souvent : je lui ouvrirai mon cœur ; la confiance , l'amitié ne blesseront point le sien. — Ah , je ne suis point changée pour Monsieur de Germeuil ! dans un autre état , dans des circonstances plus heureuses , je n'éloignerois pas de moi le complaisant , l'aimable compagnon des plai-

firs de mon enfance ; il m'est bien cher , il me le fera toujours ! mais une des peines attachées à ma condition présente , est de n'avoir pas le choix des consolations , d'être forcée d'ajouter une privation volontaire à toutes celles où la pauvreté me condamne.

Adieu , ma chere Hortence , aimez toujours une infortunée , dont l'unique plaisir est de penser qu'elle ne peut jamais vous devenir indifférente.



XII. LETTRE.

VOUS venez de retrouver *un ami zélé dans le Parlement de Rouen* ; je vous en félicite de tout mon cœur, ma chère, *votre espoir renaît ?* Puissiez-vous être heureuse, parfaitement heureuse ! c'est le vœu le plus ardent de votre amie.

Je suis vraiment fâchée de vous voir si opposée à mon plan de conduite. Je voudrois vous satisfaire, ne point aller chez Madame de Moncenai, attendre ici l'intéressante décision de votre procès ; mais, je vous l'ai déjà dit, je ne crois pas le devoir ; tout m'engage à suivre le dessein que vous me pressez d'abandonner.

Ne vous révoltez pas contre moi ; ne m'accusez point d'obstination , ne me nommez plus votre *inflexible amie* ; si vous connoissiez l'étonnante situation de mon ame , vous ne m'exhorteriez point à conserver cette indépendance dont vous m'annoncez *que je pleurerai la perte*.

J'ignore si l'infortune & l'épuisement de mes forces , pendant ma maladie , ont altéré mon tempérament , détruit l'égalité de mon humeur , changé mon caractère ; mais je ne fais plus la même. Agitée , indécise , je ne puis fixer ma volonté. Vous le sçavez ; j'étois déterminée à prier Monsieur de Germeuil de supprimer ses visites , ou du moins de les rendre plus rares. Je croyois pouvoir lui confier ingénument la cause de mon inquiétude : eh bien , ma chère , toutes

les fois que je me suis préparée à lui faire cette prière , à lui en découvrir les motifs, un embarras inexprimable, une confusion intérieure, un trouble incompréhensible ont lié ma langue , arrêté ma voix ; mes levres n'ont pu s'ouvrir pour prononcer , *ne venez plus* : j'ai craint de lui paroître bizarre , injuste , ingrate ; j'ai craint de l'offenser , de lui déplaire , de l'affliger ! en le regardant , je n'ai plus trouvé de force aux raisons que j'allois lui donner d'une prière incivile & désobligeante. J'ai rêvé , j'ai soupiré ; mes yeux se sont remplis de larmes, & je suis restée dans un stupide silence.

Vous dirai - je tout ? Je ne sçai quelle contrariété de sentiment s'oppose encore à cette espèce d'explication , dont je ne prévoyois pas la difficulté ; je voudrois cesser de re-

cevoir Monsieur de Germeuil, il me semble décent de le *vouloir* ; mais si je m'examine , si je suis sincère avec moi-même, ce que je *veux* , je ne le *desire* pas. Non , *ma chère* , je ne souhaite point l'éloignement de Monsieur de Germeuil. Si le refroidissement de son amitié , si l'ennui de ma solitude , si ma tristesse habituelle l'engageoient à rendre ses visites moins fréquentes , j'en ressentirois un chagrin véritable. Sa présence suspend , adoucit mes peines ; elle dissipe ma langueur , elle donne du mouvement à mon ame ; qu'il parle ou qu'il se taise , ma sombre mélancolie diminue quand il est près de moi ; elle renaît , elle redouble quand il me quitte. Après m'être dit , répété tout le jour , *je ne dois plus , je ne veux plus le voir* , j'attends avec impatience l'heure où je le verrai ; s'il la laisse passer , cha-

que instant qui la suit me paroît d'une longueur insupportable ; s'il la devance , je lui en sçais gré , son empressement m'oblige , & si j'osois je lui en marquerois de la reconnaissance.

Depuis que je respire , mon amitié pour le Marquis de Germeuil a toujours été très-tendre. Elle m'occupoit ; elle ne me troubloit point : au contraire , elle ajoutoit à mon bonheur : vous vous en souvenez , Hortence ? La vue du Marquis de Germeuil nous invitoit au plaisir ; le tems n'est pas encore éloigné , où toutes deux nous pouffions un cri de joie quand on l'annonçoit chez sa tante ; d'où vient donc qu'à présent. — Ah , je la conserverai cette amitié , même en m'ôtant la liberté de la cultiver. Je renonce au projet de parler à Monsieur de Germeuil ,

meuil , d'exposer mes craintes à ses yeux. Je n'exigerai rien de lui ; je ne bannirai point de chez moi le neveu de Madame d'Auterive ; je n'aurai point un dur procédé pour un ami digne de mes égards ; jamais , jamais je ne lui dirai *ne venez plus*. Eh ! pourquoi voulois-je le lui dire ? Ne vais-je pas chez Madame de Moncenai ? J'y serai *malheureuse* , vous me l'assurez ; qu'importe , ma chère ; je puis supporter la douleur , l'abaissement , l'humiliation , mais je ne puis chagriner Monsieur de Germeuil. Je ne lui donnerai pas un juste sujet de se plaindre de moi ; il ne m'accusera point de caprice ; il ne me soupçonnera pas d'une légèreté d'idée , ou d'une inconstance de sentiment dont mon esprit & mon cœur sont également incapables.

Pardonnez-moi , ma chère , si je

I. Partie.

L

ne suis pas un conseil que la plus
généreuse amitié vous dicte. Je puis
entrer chez Madame de Moncenai ,
sans déranger ce plan *formé pour notre*
commun bonheur. Dès que vous serez
en possession de votre héritage , je
vous rendrai la maîtresse de mon
sort. Vous exigez ma *parole d'hon-*
neur ! Eh bien , ma charmante amie ,
je vous la donne. Je promets , je
jure à ma chère Hortence , de me
soumettre à toutes les loix que la
noblesse de son cœur voudra m'im-
poser.



XIII. LETTRE.

BON Dieu ! que vous me causez d'émotion , de surprise ! quoi , comment , d'où vient , pourquoi pensez-vous , ma chère ? — Je ne vous dirai point *si vos idées sont justes* ; je connois peu l'effet d'un sentiment qu'on m'apprit à redouter ; j'ignore si mon cœur est *susceptible* de cette passion dont vous le *croyez atteint* , je ne souhaite pas l'*inspirer* ; je n' imagine pas la *ressentir* : mais vous m'alarmez en m'assurant *que souvent elle se cache sous les apparences d'une innocente amitié.*

Eh ! depuis quand vous êtes vous fait une étude de cette passion dangereuse ? Qui vous enseigna l'art de

discerner une tendresse *involontaire*,
un penchant *irrésistible* de cette
affection naturelle & paisible, dont
les parens & les amis se plaisent
à sentir les douces impressions ?
Je ne me souviens point de vous
avoir jamais entendu distinguer ces
deux espèces d'attachement.

Permettez moi de ne pas répon-
dre à vos embarrassantes questions.
Vous *laissez connoître tous les mouve-
mens de mon ame* ? Ah, je ne cher-
che point à vous les cacher ! mais si
ces mouvemens m'étonnent, s'ils
varient à chaque instant, si leur
principe est un secret pour moi-
même, de quoi puis-je vous inf-
truire ?

Il m'est impossible de suivre vos
conseils. Non, ma chere, non, je
ne veux point *sonder* mon cœur ;
je ne veux point *pénétrer* dans celui

de Monsieur de Germeuil: où me conduiroit l'inutile découverte de ses *sentimens*, des *miens*? Le tems n'est plus où je pouvois *concevoir des espérances*, où de *riants projets* amusoient mes loirs. Une personne heureuse ne doit pas craindre de laisser errer son imagination; d'agréables objets se peignent sous ses yeux; aucun nuage n'obscurcit le fond brillant du tableau qu'elle dessine, mais la tristesse étend un sombre voile sur toutes nos idées: peut-être trouverois-je un nouveau sujet d'affliction dans l'imprudente recherche que j'oserois faire: me convient-il de m'égarer un seul instant, de m'arrêter à ces vaines, à ces ambitieuses illusions?

Avez-vous pu, ma chere Hortence? — Quel nom vous donnez au Marquis de Germeuil, mon

amant , lui ! je regretterai mon amant ?

Ah ! c'est bien assez de regretter un
tendre , un fidèle ami.

Tout nous éloigne , tout nous
sépare , bien-tôt nous ne nous ver-
rons plus. Il va suivre sa mere à
Granson ; quand il reviendra , je
serai chez Madame de Moncenai ;
j'aurai sacrifié l'unique agrément
de ma vie à la décence , au devoir ;
il le faut. — Cette certitude ne peut-
elle me consoler , soulager l'oppres-
sion de mon cœur ? — Quelquefois
je voudrois prévenir Monsieur de
Germeuil , l'avertir qu'il ne me re-
trouvera point ici. Mais en lui
avouant une partie des raisons qui
me déterminent à quitter ma de-
meure ; forcée de me taire sur la
principale , il faudra donc m'appe-
santir sur les autres ? Entrer dans le
détail humiliant de ma situation ,

exposer ma misère , ou du moins la retracer à ses yeux ! que répondrai-je à ses justes reproches ? Il a tout tenté pour me faire accepter ses offres , pour m'assurer un sort indépendant. — Ah ! ce n'est point , comme il le pense , une *fiercé cruelle* qui me porte à rejeter ses dons. J'aimerois à devoir mon repos à Monsieur de Germewil ; j'aimerois à le nommer l'auteur de ma félicité ; mais les obligations que mon sexe m'impose , me permettent-elles de la tenir de sa main ?

Je voudrois pouvoir oublier ce que vous m'avez écrit. Vous venez d'élever d'inquiétantes réflexions dans mon esprit. Je relis malgré moi cette étrange lettre. — Hortence , ah ! gardez - vous de *m'éclairer davantage*. Laissez-moi penser , laissez-moi croire , qu'il n'est point de sen-

(128)

timent plus *vif*, plus *tendre*, plus
capable de remplir un cœur que l'ar-
dente amitié dont je me plairai tou-
jours à vous renouveler les sincères
assurances. Adieu.



XIV. LETTRE.

JE reçois à l'instant votre obligeante lettre. La disposition actuelle de mon ame ne me permet pas de répondre à tant d'articles intéressans. Celui qui concerne Madame de Moncenai & la Comtesse de Ter-ville sa mere , me cause un extrême regret, Quelle bonté , ma chere , de vous être procuré ces informations. Hélas ! vos avis arrivent trop tard : présentée ce matin , acceptée , engagée , dans dix jours votre triste amie ne sera plus libre.

Aucune expression ne vous feroit comprendre combien j'ai senti de répugnance à me laisser conduire chez Madame de Moncenai. Je me croyois plus soumise , plus résignée.

Que de cruelles réflexions se sont rapidement succédées , quelles mortifiantes idées m'ont contrainte à tenir les yeux baissés pendant les questions de la Marquise à Madame Beaumont. Entendre proposer les humiliantes conditions de mon assujettissement , parler de salaire. — Hortence , il est donc vrai ? — Allons , étouffons ce reste de fierté. — O , ma chère , être mêlée , confondue avec des filles de bas Artisans , élevées à tirer avantage de l'emploi de leur tems , devenir leur compagne , n'espérer de me distinguer d'elles que par l'habileté de ma main ou mon exactitude au travail. — Ne partagez pas cet injuste chagrin , que la trace de mes larmes , trop visibles sur ce papier , n'excitent point vos pleurs ; aidez - moi à réprimer ces mouvemens , condamnables sans

doute : eh ! qui suis-je ? D'où s'élève en moi cet orgueil que tous mes efforts n'ont point encore surmonté ? Je rougis d'être vaine , d'être déraisonnable. Si l'incertitude de mon état étoit connu , la moindre de ces jeunes filles , dont je me sens blessée de paroître l'égale , dédaigneroit peut-être ce titre de compagne que je crains de lui donner.

Combien la perte d'une douce , d'une consolante habitude va me coûter de regrets ! quoi ! Monsieur de Germeuil. — Mais il part ; il s'éloigne ; il me quitte ; je ne le verrai peut-être jamais ! mon cœur est oppressé. Je voudrois. — Mais , quel souhait m'est-il permis de former ? Adieu , ma chère , je ne puis m'expliquer davantage. Plus je vous ouvrerois ce cœur déchiré , plus j'affligerois le vôtre.

XV. LETTRE.

JE me hâte de vous écrire, de mettre sous vos yeux l'embarassante situation de mon ame, de vous demander d'utiles conseils; mais je ne sçais si l'agitation de mes sens, le trouble inconcevable de mon esprit, me permettront de vous apprendre la cause des combats dont j'éprouve la violence.

O, ma chere, quelle brillante perspective vient de s'ouvrir devant moi! que de flatteuses assurances! quelles séduisantes offres! vous ne vous trompiez pas, le Marquis de Germeuil. — Mais je suis forcée de m'arrêter; j'ai peine à respirer, ma main tremble. — Je ne puis me calmer.

O, ma pénétrante amie, vous me l'aviez bien dit. — Je veux soumettre ma conduite à vos lumières : guidez-moi dans la plus importante affaire de ma vie ; décidez de mon sort , de celui de Monsieur de Germeuil. Son bonheur dépend, dit-il, de ma réponse. — Je crains. — J'hésite. — Non , je n'ose prononcer sur le destin de cet homme *aimable*, de cet ami sensible. Mais , ce titre lui convient-il encore ? Non , je n'ose me rendre l'arbitre de sa félicité.

Depuis deux heures , je ne me connois plus. Il en étoit six , je n'espérois point voir le Marquis , je le croyois parti. Il m'avoit quittée la veille avec tant de peine ! ses yeux humides de pleurs , ses soupirs étouffés , le son de sa voix si changé ; tout me portoit à me dire j'ai reçu ses adieux , jamais , jamais je ne le

reverrai. Triste , abattue , incapable de m'appliquer à rien , je me livrois à d'affligeantes réflexions ; ma porte s'est ouverte , le cœur m'a battu ; j'ai tourné la tête , j'ai apperçu le Marquis. Sa présence ma causé de la surprise , de la joie ; je me suis levée précipitamment ; j'ai couru au-devant de ses pas : est-ce vous , est-ce bien vous ? me suis-je écriée !

Une douce satisfaction s'est répandue sur le visage de Monsieur de Germeuil. Que cet accueil me flatte ! qu'il me touche ! a-t-il répété plusieurs fois. Ah ! ma charmante cousine , combien j'ai souhaité retrouver dans vos yeux une légère trace de leur première vivacité ! mais avez-vous pu penser que j'étois parti ! Qui , moi ? je m'éloignerois de ma plus chère amie sans prendre congé d'elle , sans m'assurer des

dispositions où je la laisse ?

Concevez - vous l'étrange bisar-
rerie de mon esprit , Hortence ? Si
je vous avoue qu'un discours si
simple , si naturel ma jettée dans la
plus grande confusion ; je suis restée
interdite , je n'ai pu parler.

Monsieur de Germeuil s'est assis
près de moi , m'a contemplée long-
tems d'un air occupé ; il a pris une
de mes mains , l'a pressée tendre-
ment , & d'un ton bas , mais animé ,
je pars , ma cousine , je vous quitte
demain. — Il s'est arrêté , oui , je
pars , a-t-il repris ; emporterai-je la
douleur de vous laisser seule , sans
appui , sans secours ? Il s'est encore
arrêté , a soupiré : autrefois je me
croyois un ami préféré , a - t - il
ajouté , me priveriez-vous toujours
des droits attachés à ce titre ? Vos
refus obstinés. — Ah , vous ne

sçavez pas combien vous m'affligez !
 Il s'est levé , s'est avancé vers la
 fenêtre , est revenu près de moi : je
 fçais tous vos projets , m'a-t-il dit ,
 Pauline me les a confiés ; si vous
 ne voulez pas percer mon cœur
 de mille traits douloureux , vous y
 renoncerez , vous m'accorderez
 plus d'estime , vous consentirez à
 des arrangemens , que cette fille
 honnête , attachée à vous , à vos
 véritables intérêts , approuve , &
 doit vous communiquer. J'ai voulu
 l'interrompre ; laissez-moi m'expri-
 mer une fois sans contrainte , s'est-il
 vivement écrié ; depuis longtems je
 m'impose un rigoureux silence ; j'ai
 respecté vos pleurs ; j'ai partagé vos
 regrets ; j'ai gémi sans me plaindre de
 cette fierté , noble , mais cruelle , qui
 vous a fait rejeter mes offres , préfé-
 rer de tristes ressources , un travail
 pénible

pénible aux secours d'un ami , d'un parent ; oui , d'un tendre parent ! je crois tenir encore à vous par les liens du sang ; je veux resserrer ces liens si chers , par de plus doux , par de plus forts. O , mon aimable cousine ! apprenez mes secrets sentimens , connoissez mes vœux , mes desseins , mes desirs , mon amour..... Sophie , ne rougissez pas , qu'aucune crainte , aucune inquiétude ne trouble cette ame délicate , que je me reprocherois d'allarmer ; ne doutez pas un instant de mes intentions , de la pureté de ma tendresse : Madame d'Auterive vous destinoit à moi ; elle vouloit nous unir : ah ! ses volontés me sont chères , me sont sacrées ; je mets tout mon bonheur à m'y conformer ; j'en atteste sa mémoire , je le jure à l'héritière de ses vertus,

I. Partie.

M

Hortence, quel mouvement rapide , senti pour la première fois , a porté jusqu'au fond de mon cœur une joie vive , un plaisir flatteur , un sentiment délicieux ! le souvenir de toutes mes peines s'est anéanti ; l'idée de mon abaissement , de ma misère , s'est tout-à-coup effacée ; il m'a semblé qu'on venoit de me replacer dans un état heureux : excitée par je ne sais quel transport , j'ai saisi les deux mains de Monsieur de Germeuil , je les ai serrées entre les miennes ; mes lèvres se sont ouvertes pour l'assurer de ma reconnaissance , de mon amitié , de l'estime , de la vénération oui , ma chère , en ce moment il m'inspiroit de la vénération : mais en levant les yeux sur lui , une secrète honte me retenue , je n'ai pu supporter le feu de ses regards ; forcée à détour-

ner les miens , muette , confuse , j'ai soupiré ; une palpitation violente m'a fait craindre de tomber sans connoissance entre ses bras.

Vous vous taisez , mon aimable Sophie , a repris Monsieur de Germeuil , vous baissez les yeux , vous ne voulez pas me laisser lire dans votre cœur ? Eh bien , je n'insisterai point sur un consentement formel , il coûteroit trop à la délicatesse de ma modeste amie ; mais permettez-moi d'interpréter en ma faveur cet embarras , cette douce confusion ; ne détruisez pas l'espérance qu'elle me donne ; laissez-moi me flatter , je partirai content ; j'attendrai à Granfon des preuves de vos bontés , de votre condescendance. Ma sincérité vous est connue ; je ne vous ferai point d'inutiles protestations , de vains sermens ; le langage de la

séduction m'est étranger. Je vous aime , je vous adore ; je vous aime toujours. Si quelques qualités me distinguent du commun des hommes ; si je n'ai pas les vices , trop justement reprochés à la jeunesse ; si j'ai fui ces vils amusemens , dont l'attrait est si puissant sur elle , je dois l'exactitude de mes mœurs à l'ardeur de vous plaire , au desir de vous mériter , à l'espoir de vous obtenir : oui , depuis que je respire , Sophie est la femme élue par mon cœur ; ah , si le sien partage ma tendresse , si en travaillant à mon bonheur je puis me promettre d'affurer le sien , je ne vois rien dans l'Univers capable de m'arrêter dans mes projets , de s'opposer à des nœuds que je brûle de former.

Rien , me suis-je écriée : Eh quoi , Madame de Germeuil consentiroit-

elle à donner le nom de votre épouse à une malheureuse étrangère , à l'objet de ses dédains , de sa haine , de son mépris ? Oubliez-vous , Monsieur , votre naissance , l'incertitude de mon état ? Connoit-on la femme que vous osez choisir pour votre compagne ? Tant de préjugés à vaincre , tant d'obstacles à surmonter. — J'ai tout prévu , tout considéré , a-t-il vivement interrompu , ne vous abaissez point à vos propres yeux par l'idée d'une inégalité qui n'existe point entre nous : mes avantages sont bien foibles , comparés aux dons que vous tenez de la Nature. Si mes prières , si les plus fortes instances ne déterminent point ma mere à préférer mon bonheur aux vues ambitieuses qui lui font rechercher l'alliance de Mademoiselle de Sauve , je sacrifierai sans

regret l'espérance de sa fortune ; je subirai la punition d'une faute volontaire ; ma mere me privera de ses biens , la possession du seul que je prise me dédommagera de cette perte. Dans six mois , maître d'un héritage assez considérable , libre de contracter des engagements où l'autorité ne pourra porter atteinte , je viendrai mettre à vos pieds mon cœur & ma fortune. Heureux & mille fois heureux , si ma chere Sophie daigne partager mes desirs , combler tous mes vœux par le don de cette main sur laquelle je jure de ne jamais recevoir celle d'une autre. J'ai voulu retirer ma main ; j'ai voulu parler : pas une seule objection , m'a-t-il dit , du ton le plus passionné , si elle ne s'élève de votre indifférence , d'un éloignement invincible pour moi. Sophie , ma

chere Sophie ! me haïssez vous ? J'ai gardé le silence , pouvois-je répondre à cette question ?

Il me regardoit d'un air attendri ; il tenoit mes mains ; il les baisoit , je les ai senti mouillées de ses larmes , je n'ai pu retenir les miennes. Je vous quitte , je pars , répétoit-il , ô ma Sophie ! — Je vous laisse à vos réflexions , a-t-il continué , rappelez vos premieres bontés. Avec quelle impatience je vais attendre une ligne de votre main. Pauline vous parlera. Prêtez à cette fille une obligeante attention ; elle vous entretiendra de moi , de mes desseins , des arrangemens nécessaires à votre tranquillité , à mon repos. Adieu , adieu ma charmante cousine. En prononçant cet adieu , il s'est levé brusquement , & cachant son vi-

sage , il est sorti précipitamment de ma chambre.

Je suis restée long-tems à la place où il venoit de me laisser , les yeux fixés sur la porte , sans mouvement & presque sans respiration. Un extrême attendrissement a suivi cette espèce de suspension de toutes mes idées , des larmes que je sentoís de la douceur à répandre m'ont enfin rappellées à moi-même : je me suis répété toutes les expressions de Monsieur de Germeuil , de flatteuses illusions , de riantes images se sont mêlées au sentiment de ma reconnoissance. *Comblers tes vœux de Monsieur de Germeuil ? Je comble-rais tes vœux , moi ? il me seroit possible de lui donner le seul bien qu'il , prise ? Je le rendrois heureux !* — Ah ! répondez - moi vite , ma
chère

chere Hortence , répondez - moi dans la sincérité de votre cœur : que feriez-vous ? Ah , je sçai bien ce que je voudrois , mais je ne sçai ce que je dois vouloir.

XVI



XVI. LETTRE.

QUE ma solitude est devenue triste , ma chere amie , quel morne silence regne autour de moi , que les heures me paroissent longues ! hélas ! pourquoi souhaiterois - je qu'elles s'écoulassent avec plus de rapidité ? Elles passeront toutes sans m'apporter ni plaisir , ni consolation.

J'ai reçu ce matin un billet fort tendre de Monsieur de Germeuil : il me dit adieu ; il me prie , il me

Partie I.

N

presse , il me conjure de permettre à Pauline de remplir les ordres qu'il lui a donnés. Avec quelle bonté il daigne entrer dans les moindres détails ; jugez-en par ces articles :

« Le grand air & l'exercice me
 « ~~paroissant absolument nécessaires~~
 » pour dissiper l'extrême langueur
 » de Mademoiselle de Valliere, vous
 » l'engagerez à se retirer dans la
 » maison que j'ai louée à son nom,
 » Vous connoissez le concierge ; il
 » a reçu mes ordres , & vous sçavez
 » mes intentions ».

« Vous presserez Mademoiselle
 » de Valliere de reprendre ses pre-
 » miers amusemens. Elle trouvera
 » dans le pavillon qui donne sur la
 » riviere , ses crayons , ses desseins ,
 » ses pastels , son clavecin , sa harpe ,
 » ses livres de musique & ses deux
 » bibliothèques. Je les ai fait acheter

» à l'inventaire de ma tante , afin de
 » les lui rendre quand elle pourroit
 » les placer chez elle.

» Votre nièce reprendra son ser-
 » vice auprès d'elle. En attendant
 » mon retour , le concierge & sa
 » femme suppléront au reste.

» Si Mademoiselle de Valliere
 » vous laisse voir de la répugnance
 » à se laisser guider par mes avis , si
 » son cœur se refuse aux vœux ar-
 » dents du mien , si elle ne peut
 » approuver un projet formé pour
 » notre commun bonheur , si son
 » indifférence lui fait séparer ses
 » intérêts des miens , si elle ne
 » veut point habiter des lieux où
 » tout lui retraceroit mes soins &
 » ma tendresse , obtenez au moins
 » qu'elle ne me prive pas de l'uni-
 » que consolation capable d'adoucir
 » ce refus. Ce seroit une cruauté

» dont je ne puis soupçonner une
 » ame aussi noble , aussi généreuse
 » que la sienne.

» Madame d'Auterive vouloit as-
 » surer à Mademoiselle de Valliere
 » une partie de sa fortune , vous me
 » l'avez prouvé. Ce qui doit me
 » revenir un jour du partage de sa
 » succession , est à mes yeux un bien
 » que l'équité ne me permettra ja-
 » mais de m'approprier. Je le rece-
 » vrai comme un dépôt ; il ne pas-
 » sera entre mes mains , que pour
 » retourner à sa premiere destina-
 » tion.

» Je supplie Mademoiselle de
 » Valliere de vouloir bien accepter
 » le porte-feuille que je joins à ma
 » lettre ; je la conjure de le garder
 » comme une légère avance sur un
 » fonds qui lui appartient. Je n'ai
 » osé le lui présenter moi-même,

» Vous sçavez de quelle amertume
 » ses refus obstinés & continuels
 » ont pénétré mon cœur. Quand
 » mes sentimens, quand mes inten-
 » tions lui sont connus, la moindre
 » marque de sa défiance en devien-
 » droit une du plus outrageant mé-
 » pris, elle me réduiroit au dé-
 » sespoir.

» Employez tout votre zèle à me
 » servir dans une occasion où le
 » succès de vos soins vous donnera
 » les plus grands droits à ma recon-
 » noissance. Rappelez à Mademoi-
 » selle de Valliere que j'attends une
 » lettre d'elle, que je l'attends avec
 » une vive impatience. Pressez-la
 » de m'accorder cette faveur, pas-
 » sionnément désirée, &c. &c. »

Lui écrire, ma chere ! eh bon
 Dieu, que lui dirai-je ? *Si son cœur*

se refuse aux vœux ardens du mien.

—Peut-il penser, peut-il croire ?

—Que ne suis-je née dans le plus haut rang, que n'ai-je en ma possession tous les trésors de la terre ! cette main qu'il daigne demander, qu'il daigne desirer. —Généreux Germeuil ! ignore à jamais qu'une fille pauvre , inconnue , s'égare dans ces vains souhaits ; non , elle n'est point destinée à *te rendre heureux* : perds le souvenir de l'infortunée que tu honores d'un sentiment si tendre. En l'abaissant , le sort lui ravit tout espoir d'être à toi.

Mais je ne sçaurois écrire , j'ai besoin de me livrer aux mouvemens de mon ame, de laisser couler mes larmes , de m'abandonner à toute ma tristesse ; à chaque instant elle redouble ; elle devient plus amère : plaignez-moi , je suis vraiment mal-

heureuse , mille fois plus malheureuse que je ne croyois l'être.



XVII. LETTRE.

LOIN de remplir mon attente , votre lettre m'étonne , minquiète , me chagrine. J'espérois que la conformité de nos principes vous inspireroit des conseils capables de m'affermir dans une résolution déjà prise ; d'où vient , ma chere , d'où vient ne pensons - nous pas de même ? *L'amitié vous dicte ces avis.* Ah , je le crois. Mais ce sentiment peut vous prévenir , peut vous tromper , & je suis sûre que ma raison ne m'égare point.

Avez-vous mûrement examiné la position de Monsieur de Germeuil

Niv

& la mienne ? Vous m'envisagez seule , mon intérêt ferme vos yeux sur le sien , vous levez aisément toutes les *difficultés* dont vous craignez que je ne me fasse d'*insurmontables obstacles*.

Je n'oppose rien à l'éloge du Marquis. Je rends justice à son caractère ; la noblesse de son cœur m'est connue , son naturel sensible, sa bonté , sa candeur me portèrent à le chérir dès que ma raison m'apprit à distinguer ses qualités aimables. Je ne forme aucun doute *sur la sincérité de son attachement , sur la pureté de ses intentions* : mais l'amitié , mais la reconnoissance , mais le devoir , mais l'honneur me permettent-ils de *recevoir sa main* ? Je le rendrais heureux. Vous le croyez ? La même idée m'a séduite un instant ; mais , *contenter ses desirs*,

combler ses vœux , ce seroit le livrer à l'éternel regret d'en avoir formé de si contraires à son bonheur.

Eh quoi ! ma chere Hortence , payerai - je une affection si grande par une criminelle complaisance ? Consentirai-je à ruiner les espérances de Monsieur de Germeuil ? Qui , moi ? J'accepterois le sacrifice de la plus considérable partie de sa fortune ? Je l'exposerois à la colère , aux fureurs , à la vengeance de cette mere irritée , je le priverois de l'estime de ses amis , de la bienveillance de ses parens ? Je l'attacherois au sort d'une infortunée , je porterois dans sa maison le malheur qui me suit ? Le Marquis de Germeuil manqueroit à ses devoirs , commettrait une faute volontaire , en subiroit la punition ! — Ah , qu'il conserve tant d'avantages réunis pour la féli-

été durable de sa vie , qu'il soit aimé , chéri , révééré ! que jamais la triste Sophie ne porte atteinte à sa gloire , ne l'éloigne des dignités que son rang & sa fortune lui promettent. Il *m'oubliera* , dites vous ? Eh bien , ma ch. re , je pleurerai peut-être en secret , mais je pourrai me dire , dans la douce satisfaction d'un cœur exempt de remords , cet homme aimable , cet ami généreux , a reçu de moi le prix mérité de son noble désintéressement.

On ne doit pas s'immoler à de vaines considérations. Je crois les miennes justes. Je dirai plus ; le refus des offres de Monsieur de Germeuil me paroît un devoir indispensable. *Il n'est pas raisonnable de renoncer aux faveurs de la fortune.* Je conviens de cette vérité : d'autres circonstances me rendroient plus docile à vos

avis , m'éloigneroient moins de contracter de si grandes obligations.

Si Monsieur de Germeuil étoit parvenu à ce tems de la vie où l'expérience , l'étude du monde , celle de soi-même , ont décidé la façon de penser ; si maître de ses actions , ses principes affermis , connus , pouvoient conduire à regarder son choix comme réfléchi , comme une préférence accordée à ces qualités estimables , qui aux yeux d'un monde éclairé , l'emporteront toujours sur la fortune , sur la naissance , sur des avantages de convention ; je ne balancerois pas un instant ; j'accepterois l'honneur qu'il daigne me faire ; toute ma vie seroit consacrée à lui prouver ma reconnoissance , à justifier sa bonté pour moi par ma conduite , par mes égards , par une continuelle attention à lui plaire , à l'obliger.

Mais le Marquis est jeune : si je consentois à cette inégale union , jugez tous deux sur l'imprudence ordinaire de notre âge , nous ferions condamnés sans examen. Loin d'anoblir l'objet de son amour , Monsieur de Germeuil l'exposeroit à la plus rigide , peut-être à la plus cruelle censure : il paroîtroit un homme indiscret , on m'accuseroit d'un vil intérêt , on le croiroit foible , on le croiroit séduit : eh ! pourquoi ne le penseroit-on pas ? Dans une occasion où deux personnes enfreignent de concert les loix de la Société , celle qui tire le plus d'avantage de la faute commune , doit naturellement encourir la plus grande partie du blâme : voudriez-vous que votre amie fût soupçonnée de feinte , d'artifice : voudriez-vous que Madame de Germeuil lui

reprochât , eût raison de lui reprocher *une orgueilleuse ingratitude ?*

C'est après de longues réflexions , de pénibles combats , que j'ai pris la ferme résolution de n'être point à M. de Germeuil , de détruire toutes les espérances dont il s'est flatté. Je le dois , j'y suis déterminée , mais j'hésite à lui écrire. Comment lui dire , *oubliez celle que les liens de la reconnoissance attachent pour jamais à vous ?* Je commence , j'efface ; dès les premières lignes je m'attendris , mes larmes me contraignent à m'arrêter ; plus calme , je reprends la plume , aucune expression ne me satisfait. Est-il possible que je sois forcée de l'affliger , lui ? cet aimable Germeuil ! *point d'objection* , me disoit-il , *si elle ne s'élève de votre éloignement pour moi.* — Ah ! que va-t-il penser ? — Adieu , ma chère

(158)

Hortence. Puissiez-vous n'éprouver
jamais les peines que je sens.

A une heure du matin.

Avant de fermer ma lettre , j'y
joins une copie de celle que je
viens d'écrire à Monsieur de Ger-
meuil. Je ne sçais pourtant si je
pourrai me résoudre à l'envoyer :
elle lui paroîtra désobligeante ; elle
lui paroîtra dure , peut-être ! il se
plaindra de moi, comment supporter
la pensée ? — Mais il le faut. La cer-
titude de remplir mon devoir ne
peut-elle diminuer la douleur où je
m'abandonne ?

*Sophie de Valliere , à Monsieur de
Germeuil.*

« Il est triste pour moi , Mon-

» fleur, de n'avoir pas le choix des
 » preuves que j'aimerois à vous
 » donner des sentimens d'un cœur
 » pénétré de votre généreuse amitié.
 » L'honneur que vous daigniez faire
 » à une infortunée , toujours pré-
 » sent à sa mémoire , deviendra le
 » sujet de ses plus consolantes pen-
 » sées , l'engagera à veiller sur ses
 » démarches , à mériter que vous
 » ne rougissiez jamais dans le secret
 » de vous-même du désir que vous
 » lui avez montré de la nommer
 » votre compagne »,

En un tems plus heureux , le
 neveu de Madame d'Auterive eût
 reçu de moi tous les titres capables
 de le flatter , de remplir ses souhaits ;
 mais , dans l'abaissement où je me
 vois , profiter de vos bontés , ce
 seroit en abuser , vous trahir , justi-
 fier la haine de vos parens , & m'ex-

poser à l'indignation de tous ceux qui vous chérissent. En me plaçant dans une humble condition , le fort trace devant moi le sentier où je dois marcher , je ne puis le quitter sans m'égarer. Il vous convient, Monsieur , de suivre une autre route.

Ne prendre jamais d'engagemens , vivre seule , ignorée ; conserver le souvenir de vos favorables intentions , former des vœux pour votre bonheur , voilà , Monsieur , les seules marques d'estime , d'attachement , de reconnoissance qu'il m'est permis de vous donner.

Forcée à vous prier de ne plus chercher à me voir , contrainte à desirer d'être oubliée de vous , oserai-je vous assurer d'une sincère , d'une constante , d'une éternelle amitié ? Ah ! ne vous offensez pas ,

ne condamnez point une fille déjà trop malheureuse ; croyez-le , Monsieur , sans le changement de sa fortune , vous ne lui auriez jamais reproché celui de son cœur.



XVIII. LETTRE.

ME déplaît , me révolter , vous , ma chère Hortence ? Ah , ne le craignez pas. Vos représentations ne me *blesent point* , mais l'espèce de reproche dont elles sont suivies me touche sensiblement. Plusieurs expressions de votre lettre me livreroient à l'amertume du regret , si je n'étois sûre de m'être conduite par des principes qui ne peuvent jamais en inspirer.

Je n'ai pas cru *mes lumieres supé-*

L. Partie.

O

ricues aux vôtres ; je ne me suis pas cru mieux instruite de mes devoirs que Monsieur de Germeul ; je n'ai pas prétendu lui tracer les siens ; mais me flattant d'être moins préoccupée , j'ai pensé pouvoir juger plus sagement de sa position , de la mienne , de l'avenir qu'une démarche si inconsiderée nous préparoit à tous deux.

Vous m'apprenez que les loix du pays où ses Terres sont situées , lui assurent , à vingt-un ans , la libre jouissance de cette partie de sa fortune ; mais l'affranchissent-elles du respect qu'il se doit à lui-même ? Lui permettent-elles de former des liens où l'autorité ne puisse porter atteinte ? Le mettent-elles à couvert de la juste colère de Madame de Germeul ? Maîtresse de le déshériter , pensez-vous qu'elle ne le punit

pas dans toute l'étendue de ses droits ?

On pardonne, dites-vous, toutes les fautes que l'amour fait commettre. Malgré mon peu d'expérience, j'oserai vous assurer de la fausseté de cette maxime, au moins à l'égard des femmes. Si *l'extrême violence de cette passion* est l'excuse d'un sexe porté par son éducation, par sa hardiesse naturelle, à ne pas contraindre ses desirs, à sacrifier beaucoup au plaisir de les satisfaire, la retenue & la modération, partage ordinaire du nôtre, ne lui donnent point de droit à la même indulgence : c'est un combat inégal, ma chère, où l'on impose au plus timide, au plus foible, la nécessité de remporter la victoire ?

Je ne puis répondre à votre question. Je n'ai point ouvert le

O ij

porte-feuille de Monsieur de Germeuil , il est encore entre les mains de Pauline : elle attend ses ordres pour le faire repasser dans les siennes , & s'est chargée de ma réponse sur cet article.

Vous me reprochez *une trop grande négligence sur mes intérêts*. Depuis la mort de ma chère , de ma respectable Protectrice , ma plus sérieuse occupation a été de consulter mes *véritables intérêts*. Maîtresse de ma conduite , seule arbitre de mes volontés , malgré mon infortune , je n'ai pas renoncé à m'attirer quelques égards , à me distinguer , si je le puis , dans cet état d'abandon & de pauvreté. Une idée fantastique , rejetée par ma raison , mais adoptée par mon cœur , me persuade de ne point me regarder comme une fille isolée , dont les

démarches sont indifférentes à tous les yeux ; mais comme une jeune personne éloignée pour un tems de sa famille , que ses parens éprouvent au sein de l'indigence. Guidée par cette pensée , je me tiendrai prête à rendre un compte exact de toutes mes actions , & dans chaque circonstance de ma vie , avant de suivre les inspirations de mon cœur , je me demanderai , *que répondrois-je si l'on m'interrogoit sur les motifs qui m'ont déterminée ?*

Je m'en rapporte à vos propres réflexions , ma chere , sur ce *refus désobligeant de rien devoir à mes plus tendres amis*. Puis-je décemment accepter les bienfaits de Monsieur de Germeuil ? vivre sous la protection d'un homme de son âge ? tenir de lui mon aisance ? habiter une maison de campagne , spacieuse & riante ,

où tout me retracerait ses soins & sa
 tendresse ? Comment éviterois-je sa
 présence ? De quel droit lui ferme-
 rois - je l'entrée de cette maison ?
 Ne seroit-ce pas une imprudence
 extrême de joindre le sentiment
 d'une juste reconnoissance , à cette
 amitié déjà si vive , si forte , que
 vous - même avez nommée *dange-
 reuse* ? Il va me croire *insensible* ; il
 cessera de *m'aimer* , de *s'occuper de
 moi*. Eh ! qui vous donne cette affli-
 geante certitude ? Est-ce en préfé-
 rant ses avantages à mon bonheur
 que j'ai mérité son indifférence ?
 — Quoi ! cette amitié , née avec
 nous , s'éteindroit dans son cœur ?
 Oh , non , elle y vivra comme elle
 animera toujours le mien ; il ne
 m'oubliera point. — Vous vous êtes
 vraiment appesantie , ma chère , sur
 cet oubli que vous m'annoncez ,

Où , ma lettre est partie. A l'avenir , adressez les vôtres à l'Hôtel de Ter-ville , Madame de Moncenai loge chez sa mere.



XIX. LETTRE.

VOUS ménagez bien peu le cœur dont vous croyez *connoître les mouvemens secrets*. Plus éclairée sur mon *penchant* , je cesserai de *m'applaudir du sacrifice que j'ai fait* ; il sera pour moi la source d'une *éternelle amertume* ; je me reprocherai *tous les jours de ma vie* d'avoir détruit *mes propres espérances* , & porté la douleur dans le sein d'un homme *généreux*.

La douleur ! que cette expression blesse cruellement mon ame ! Eh ,

d'où vient, ma chere Hortence ;
 d'où vient me dire ? — Pourquoi
 vous efforcer ? — Ne me persuadez
 point. — Ah , ne présentez jamais
 à mon idée l'image de Monsieur de
 Germeuil *affligé , vivement affligé !*
 répétez-moi plutôt , il vous *oubliera* ,
 vous ne *l'occuperez plus* , je préfère ,
 sans hésiter , la mortifiante certitude
 d'être bannie de son souvenir à la
 déolante pensée de *porter la douleur*
dans son sein.

Ecartons à l'avenir un sujet dont
 nous sommes si différemment affectés ;
 je ne puis songer à Monsieur
 de Germeuil , à ses desseins , à mon
 malheur , sans me sentir oppressée ,
 sans répandre des larmes , & je n'ai
 plus la liberté d'accorder à mon
 cœur ce foible soulagement.

Je suis depuis cinq jours à l'Hôtel
 de Terville. Appellée le matin au-
 près

près de la jeune Marquise , travaillant à ses côtés , souvent sur le même métier , je retiens mes soupirs & cache ma profonde tristesse. Après le dîner , je vais dans une grande galerie pour y diriger l'ouvrage de plusieurs jeunes filles peu habiles à mêler leurs nuances. Les Femmes de Madame de Moncenai s'y occupent à devider des soies , à partager des bobines de lame , à distribuer des pailletes d'or à celles qui les emploient. Une joie bruyante règne en ce lieu. Les unes chantent , les autres rient ; les momens où je suis contrainte d'y rester me semblent bien longs & bien désagréables.

Vous espérez que Madame de Moncenai *me distinguera par des égards* ; perdez cette idée : sa froideur & son indifférence la rendent

est si sensible, si délicate ; n'avez-vous pas craint, ma chere, de me chagriner par cette question ? Ne ressemble-t-elle point à un reproche ? Autrefois vous ne m'accusiez point d'obstination. Fait-on un choix quand la nécessité impose ce choix, quand elle n'ouvre qu'une route devant nous ?

Si près & si loin de mon premier état, comment serois-je contente ? Tout ce qui s'offre à mes regards, me représente la maison de Madame d'Auterive : je passe le jour dans un superbe appartement ; l'éclat & la richesse brillent encore autour de moi, mes yeux se fixent sur les mêmes objets, mais ils ne font plus sur moi la même impression : l'indifférence qu'ils me laissent, m'apprend à connoître combien il est différent d'en avoir la jouissance ou la propriété.

Les plaisirs , dites vous , vont *re-*
gner à Granfon , on y donnera des
fêtes : Madame de Sauve est du
 voyage ; votre cousine *prévoit une*
alliance prochaine entre les deux Mai-
sons. Eh bien , ma chere , eh bien ,
 pourquoi le seul projet de cette al-
 liance *révolte-t-il tous vos sens* ? Pour-
 quoi vous cause-t-il un *chagrin véri-*
table ? Mademoiselle de Sauve est
 noble ; elle est riche : si le Ciel la
 destine à faire le bonheur de Mon-
 sieur de Germeuil , elle aura mes
 plus tendres vœux. Oui , dans le
 secret de mon cœur , j'aimerai , je
 chérirai la femme qui le rendra
 heureux.

Non , en vérité , il ne m'a point
 écrit. Sa conduite à cet égard ne
 vous paroît-elle pas singulière , bi-
 sarre même ? Mes refus ont pu l'ir-
 riter , je l'avoue ; mais quand je

l'aurois fâché , devoit-il se dispenser de m'écrire ? L'amitié s'éteint-elle en un instant ? n'en reste-t-il aucune trace ? La mienne fera plus constante : sûre de mériter l'estime de Monsieur de Germeuil , j'espérois l'obtenir ; je me flattois de la conserver , d'en recevoir des marques , peu fréquentes , mais tendres , mais consolantes ; elles auroient adouci toutes les peines de ma vie ! sa négligence , sa froideur , son oubli même , ne détruiront pas mes premiers sentimens. Je me souviendrai toujours que le neveu de Madame d'Auterive ne m'a point abandonnée dans mon malheur , qu'il a voulu changer ma fortune , me rendre heureuse ! la reconnoissance gravera au fond de mon cœur ses intentions , *passagères* , il est vrai , mais honorables , dignes de la can-

deur & de la générosité de son ame.

Je vous l'ai déjà dit : je travaillerois en vain à me faire une amie de Madame de Moncenai. Je ne la crois susceptible ni d'attachement, ni de haine. On ne peut guère être plus jolie & moins aimable que cette Dame. Le soin de sa personne est son unique affaire ; elle est si occupée d'elle-même , si peu capable de s'intéresser aux autres , si ennuyeuse par le récit répété des petits événemens qui la concernent , si inquiète de la moindre altération de sa santé ; elle en parle tant , elle en rend un compte si minutieux , ses détails sont si longs , si révoltans , que son entretien lasse jusques à ses Femmes : froide , insipide , ses traits beaux & réguliers , n'offrent jamais la trace de la plus légère émotion ;

elle fera aujourd'hui ce qu'elle étoit hier, & demain la trouvera dans une égale disposition : au milieu du grand cercle où elle vit, elle ne distingue personne, l'usage du monde & l'habitude la guident en tout, & je doute si elle a jamais fait une seule réflexion sur des devoirs, qu'elle remplit pourtant avec beaucoup d'exactitude.

L'absence de son mari, actuellement en Provence, pour y recueillir une succession considérable, soumet sa conduite à l'autorité de Madame la Comtesse de Terville. Heureusement il est assez égal à la jeune Marquise de suivre ses volontés, ou de céder à des impulsions étrangères.

Adieu, ma chère Hortence, puissiez-vous éprouver dans la suite de vos affaires, le même bonheur que

XXI. LETTRE.

C'EST un amusement pour notre inquiétude de former des souhaits, dites vous, de rassembler toutes nos idées sur un seul objet, de trouver dans nos heures de retraite le sujet d'une occupation vive, d'une douce, même d'une mélancolique rêverie. Eh bon Dieu, ma chère, depuis un peu de tems vous vous faites des amusemens d'une espèce bien extraordinaire. Mais je ne veux point chercher à pénétrer vos secrets. Quand vous le voudrez, je comprendrai ce langage énigmatique, & le voile dont vous couvrez vos sentimens, disparaîtra.

Si c'est un amusement de former

des souhaits, ce n'est pas toujours un avantage de les voir s'accomplir. L'instant où nos desirs sont remplis, détruit souvent une attente flatteuse, nous enlève une consolante espérance, & nous livre à la douleur que le doute & l'incertitude éloignoient encore de notre ame.

Je l'avouerai, j'ai passionnement souhaité une lettre de Monsieur de Germeuil: j'avouerai plus, je me suis cru des droits à la reconnoissance d'un ami dont j'ai rejeté les vœux par un sentiment plus tendre que généreux. Le soin de son bonheur m'a seule intéressée. Sa fortune, ses devoirs, la crainte de lui ôter le plus léger de ses avantages, ont été les objets de mes plus sérieuses considérations. Je me suis déterminée par elles, & si j'ai ras-

semblé sous vos yeux , sous les miens , les inconvéniens qui pouvoient me concerner moi-même , exciter mon effroi sur l'avenir , me faire prévoir de fâcheuses suites de ma condescendance , c'étoit en m'efforçant de fermer mon cœur au regret , de perdre l'idée d'une félicité dont chaque instant retraçoit à ma pensée l'image trop attrayante.

J'ai reçu cette réponse attendue avec tant d'émotion & d'impatience ; je voudrois ; oui , je voudrois la désirer encore ; l'espérer encore , ou plutôt je voudrois n'avoir jamais revu Monsieur de Germeuil , n'avoir jamais admis ses visites , ne lui avoir jamais écrit.

Eh ! pourquoi ne suis-je pas libre au moins , dans ma pénible situation ? Pourquoi ne m'est-il pas permis de penser , d'agir , sans être ex-

posée à des plaintes peu ménagées, à des reproches injustes ? Qui soumet ma conduite à Monsieur de Germeuil ? Quel droit a-t-il de la blâmer ? Mon entrée chez Madame de Moncenai le *révolte* ; il se sent *blessé* de cette démarche ; il ose m'accuser d'*obstination*, de *désiance*, & presque d'ingratitude. Que je suis irritée contre lui ! Ah ! faut-il apprendre à Monsieur de Germeuil combien on doit s'observer en parlant à une personne malheureuse, dont la tristesse, dont l'humiliation dispose le cœur à trouver de l'amertume dans toutes les expressions où la douceur & l'amitié ne reçoivent pas ?

J'étends sur toi, dit-il, le mépris que m'inspirent les parens de Madame d'Auterive. Se peut-il qu'il le pense ? Je dédaigne ses soins, je le confonds

*avec ceux qui méritent ma haine ; mes sentimens paroissent tendres , mes résolutions sont cruelles. La promesse touchante d'une éternelle amitié , peut-elle s'accorder avec le desir d'être oubliée , avec la priere de ne plus me voir , avec l'inhumain refus dont *Pauline* vient de l'instruire ? Il me demande quels vœux j'oserai former pour lui , quand je me plais à détruire toutes ses espérances de bonheur , à le rendre le plus infortuné de tous les hommes.*

Ah ! ce reproche est-il supportable ? *Hortence* , est-ce là de l'amour ? Est-ce là ce sentiment dont vous croyez mon cœur trop susceptible ? Il est consolant pour moi d'apprendre à distinguer ses effets , pour m'assurer qu'une passion si peu éclairée , si déraisonnable , ne s'est point introduite dans mon

(182)

ame. Eh quoi , cet amour ferme
les yeux de Monsieur de Germeul
sur ses propres intérêts ; elle lui
cache la force & la sincérité d'une
affection capable de tout sacrifier,
— Je suis fâchée , je suis mortifiée ;
si je vous disois tout , vous parta-
geriez ma colère. Je le connoissois
vif , mais je ne le soupçonnois point
de cette espèce d'emportement.
— Lui , penser que je le méprise ,
que je le hais. — Ah , l'ingrat ! je
ne veux plus songer à lui. Je ne lui
écrirai point , non , jamais je ne lui
écrirai.

Adieu , ma chère , mon esprit
n'est pas assez tranquille pour en-
trer dans les détails que vous me
demandez. Je ne suis point heureuse
ici ; mais en quel lieu pourrois-je
l'être ?



XXII. LETTRE.

A. H, dans quel tems je me plaignois de Monsieur de Germeuil ! hélas , ces expressions si vives , dont je me sentoís blessée , étoient l'effet d'un dangereux délire , à l'instant où il m'écrivoit il se mouroit, Hortence ! je frémis à la seule idée. — Ah , mon Dieu , le perdre , le voir disparoître pour jamais. — Eh quoi , il ne resteroit de la plus parfaite des créatures , qu'un triste , un désolant souvenir. Mais il est mieux , il est bien , il vivra , le Ciel daigne le rendre aux vœux de tant de cœurs intéressés à sa conservation.

Chagrin en partant , incommodé pendant la route , il est arrivé brûlant à Granfon. Bientôt cette terrible

maladie, dont le nom même vous fait pâlir , s'est déclarée , accompagnée de tous les symptômes qui en découvrent la malignité & l'annoncent mortelle. Les cris de la douleur ont réenti dans ce château où l'on préparoit tant d'amusement. Tous ces foibles amis , que l'espoir du plaisir rassemble , se sont promptement dispersés. La Comtesse restée seule , a vaincu sa propre horreur pour ce mal contagieux : prosternée près du lit de l'intéressant malade , les yeux baignés de larmes , les mains élevées , implorant le secours céleste. —Tendre mere ! ses alarmes , son amour , ses soins , ses pleurs raniment en moi le sentiment de ma première amitié ; ah , j'aime encore Madame de Germeuil ! puisse la joie qui vient de naître au fond de son cœur n'en être jamais bannie par de semblables craintes ! Un

(185)

Un des Gens de la Comtesse , revenu hier à Paris , avec un des Médecins appelé au secours de Monsieur de Germeuil , a fait à Pauline le détail de cet événement. Un mal si destructeur n'a point laissé de traces de son passage sur les traits du Marquis, mais sa foiblesse & sa rougeur le retiendront long-tems à la campagne.

Je ne puis penser , sans un triste saisissement , au danger qui menaçoit les jours du Marquis de Germeuil. Eh quoi , ma chere , on m'auroit dit , *il est mort*. Celui qui partagea les plaisirs de mon heureuse enfance , l'homme généreux , dont mon abaissement n'a point rebuté la constante amitié , n'existeroit plus qu'au fond d'un cœur déchiré. — Hélas ! on souffre impatiemment les peines que l'on

L. Partie,

Q

-sent , on pleure , on gémit , on
 -croit son mal insupportable , on
 -n'en imagine point de plus grand ;
 & pourtant il est trop vrai qu'une
 -douleur extrême , peut être suivie
 d'une douleur plus extrême encore.
 Pardonnez-moi , ma chère , si
 -paraissant uniquement occupée de
 moi , de mes intérêts , je semble
 négliger de vous parler des vôtres.
 Ils m'en sont pas moins présens à
 -ma pensée , & vous n'en doutez
 -pas assurément. *On vous tourmente ;*
 eh , qui donc ? Je vois avec peine
 : combien les sollicitations vous *fati-*
 -guent , vous *deviennent fâcheuses à*
 , *continuer*. Ne vous livrez point à
 : cet espèce de découragement : la
 -patience est une vertu peu bril-
 : lante , mais je m'apperçois tous les
 -jours qu'elle est peut-être la seule
 : vraiment utile à celui qui la pos-

siède. Comment vous conseillerois-je sur les desseins de votre parenté ? Un homme capable de vous choisir sans attendre la décision de votre procès, mérite au moins l'estime de ma chère amie. Son désintéressement annonce un cœur noble; cependant ses soins semblent vous importuner. Est-ce la recherche de Monsieur d'Arclai qui vous *tourmente* ? Pourquoi vous chagrinerait-elle ? Vous êtes libre; personne n'a le droit de vous contraindre.

Votre cousine est devenue moins *sévère*; elle vous traite avec plus de *distinction*. Eh bien; ma chère, profitez de ce changement agréable : sans examiner le motif de ses soins *presque obligeans*, jouissez de sa bonne humeur, & tâchez de l'entretenir par votre complaisance. Adieu, ma bonne amie.

XXIII. LETTRE.

VOUS avez sujet de vous plaindre de mon silence ; mais il ne doit pas vous *fâcher*, ma chère. Il est vrai, j'ai laissé passer deux Courriers sans vous écrire. Foible, malade, chagrine, ne voulant pas interrompre mon travail, l'accablement du jour m'a rendue ménagère des heures de la nuit, m'a fait rejeter toute occupation capable d'éloigner le sommeil de mes yeux appesantis. Ma santé se rétablit, mais mon cœur est troublé, & mon esprit se livre à de nouvelles inquiétudes.

J'ai reçu deux lettres de Monsieur de Germeuil ; elles m'ont sen-

siblement touchée. Il me demande pardon d'avoir osé m'écrire dans un moment où il n'étoit point à lui-même, il ne peut se rappeler des expressions échappées à sa plume pendant l'ardeur de sa fièvre ; je ne lui réponds point ! auroit-il eu le malheur de m'offenser ? Il tremble à la seule idée d'être coupable. Il l'est s'il m'a déplu ; il est trop puni par ce long, par cet effrayant silence ! ni dépit, ni colère, mais de doux, de pénétrants reproches ; des plaintes si tendres, des prières si soumises, si ardentes, une volonté si déterminée à persister dans ses desseins, tant de chaleur à combattre, à détruire mes frivoles objections. La fortune, les dignités, la grandeur n'ont point d'attraits pour lui : que je perde tout, que Sophie soit à moi, & cet Univers ne m'offre rien qui me paraisse digne d'exciter mes regrets.

Hortence , comment me défendre contre une passion si vive ? Il ne veut pas *me croire indifférente sur le bonheur de l'homme que j'assure d'une éternelle amitié* ; il réclame tous les titres dont je l'aurois honoré pendant la vie de Madame d'Austerive.

Dans quel embarras me jettent mes propres expressions ! que lui dire ? Il m'agite , il m'afflige. Je ne sçai quel mouvement m'aidoit à supporter son injustice ; je me trouve bien foible contre ses prières. — Eh ! d'où vient m'aime-t-il ? par quelle fatalité la joie , le bonheur de Monsieur de Germeuil dépendent ils d'une fille infortunée ? Hélas ! je n'ose regarder son amour comme un bien ; il rendroit une autre si heureuse ! quelle femme ne s'applaudiroit pas de régner sur ce

cœur si tendre, si délicat. — Mon Dieu , que ferai-je ? Dites - moi donc , ma chère , que feriez-vous ?

A l'incertitude , au trouble , à l'embarras , se joint la crainte de me voir bien-tôt dans la nécessité de chercher un autre asyle. Madame de Terville , arrivée depuis douze jours , m'a déjà prouvé qu'on vous avoit fait un portrait trop fidèle de son caractère. Sa figure est désagréable , son air commun ; elle parle haut , a le ton impérieux , l'esprit bourgeois , le naturel soupçonneux & l'humeur fort aigre. C'est avec une sorte de surprise assez désobligeante , beaucoup de questions inutiles & dures , qu'elle m'a permis de continuer à me retirer dans ma chambre aux heures des repas. J'ai eu la mortification de l'entendre quereller Madame de

(192)

Moncenai, blâmer sa *ridicule condescendance*, répéter dix fois, *ne pas manger à l'office, la nièce de Madame Beaumont ! à propos, de quoi, je vous prie ?*

Cependant ma jeunesse, & peut-être d'autres considérations, ne devroient pas rendre cette *condescendance* si étrange aux yeux d'une Dame, qui s'applaudit sans cesse de la régularité de ses mœurs, & donne son exemple pour règle à toute sa maison.

Dès quelle entre chez Madame de Moncenai, j'ai le malheur de fixer son attention ; elle me déconcerte par ses regards ; elle m'humilie par ses propos ; je n'ai, dit-elle, *ni l'air, ni le langage d'une fille accoutumée à vivre du travail de ses mains, celles dont je suis environnée paroissent plutôt mes Femmes que mes Compagnes.*

Compagnes. Par cette observation ; vous la croiriez portée à penser avantageusement de moi : au contraire , elle en pense mal. Elle joint à beaucoup de défiance une opinion peu favorable de son sexe : sa propre expérience lui en découvrit autrefois , dit-on la foiblesse & la fragilité. Je ne veux pas me le persuader. J'espérois être l'objet de son indifférence , & suis fâchée de me voir celui de sa curiosité. Elle a donné l'ordre positif d'épier toutes mes actions. Cecile , une jeune personne attachée à elle , a bien voulu m'avertir de l'emploi dont *Madame l'honneur* , dit-elle ; je l'ai assurée qu'elle pouvoit le remplir sans me désobliger.

Adieu , ma chère Hortence , vous êtes ma seule , mon unique consolation. Qu'il m'est doux d'avoir en

vous une tendre , une compatissante amie ! de penser que peut-être un jour nous serons réunies. Cette espérance me soutient , me ranime dans mes plus tristes momens ; elle me fait entrevoir un heureux avenir , si pourtant il est possible qu'un cœur si violemment agité puisse jamais recouvrer cette paix , ce calme d'où naît le bonheur.

XXIV, LETTRE.

COMMENT vous occupez-vous , ma chère Hortence , à rassembler les expressions éparées dans mes lettres , à les examiner , à leur donner une interprétation naturelle , peut-être , mais fâcheuse , mais affligeante pour votre amie ? Eh , pourquoi

(195)

vouloir vous assurer, pourquoi vouloir me persuader, me convaincre, que trompée par la volontaire illusion de mon esprit, je vous déguise & me dissimule les véritables dispositions de mon ame?

Moi, ma chère, vous déguiser l'espèce de mes sensations! s'il est un secret dans mon cœur, je ne le connois pas. Eh, qui m'engageroit à vous le taire, ce secret? D'où vient m'accusez-vous aujourd'hui d'une réserve dont jamais vous ne me soupçonnâtes?

Mon amitié pour le Marquis de Germeuil est exprimée dans mes lettres avec tous les traits qui caractérisent l'amour le plus tendre & le plus désintéressé: j'aime, vous en êtes sûre; j'aime beaucoup, j'aime avec passion. Avec passion! permettez-moi de ne pas le croire. J'aime sans doute

R ij

(196)

Monsieur de Germeuil ; je l'aime tendrement : sa personne me plaît , son esprit m'attache , ses qualités me touchent , son amitié me flatte , ses sentimens , ses desseins m'anoblissent à mes propres yeux ; rien ne me paroîtroit pénible pour conserver son estime ; elle m'est plus chere que mon existence. — Vous allez me répéter , *votre amitié est de l'amour.* Eh bien , ma chere , j'oserai combattre cette opinion , l'attaquer par les mêmes raisons dont vous vous servez pour l'appuyer.

Si l'amour nous entraîne avec violence , s'il maîtrise notre ame , si nous ne pouvons opposer une longue résistance à ses desirs impétueux ; s'il détruit les plus sages résolutions , s'il se rit des plus grands obstacles , s'il sçait applanir toutes les difficultés , si la réflexion , les principes , le des

voir n'élèvent devant lui qu'une faible barrière ; s'il la franchit dans sa course rapide ; je le dis avec assurance, je l'affirme avec vérité, mon amitié n'est pas de l'amour, ne ressemble point à l'amour.

Jamais , Hortence , jamais ma raison subjuguée par ce penchant fatal ne me laissera sans défense : je ne renoncerai jamais aux loix que l'honneur & la reconnoissance m'imposent, Non, je ne porterai point le trouble & la division dans des cœurs que des liens naturels & sacrés doivent unir : l'enfant malheureux , adopté par Madame d'Auterive, n'allumera point le flambeau de la discorde dans le sein de sa famille. Je respecterai la nièce de ma généreuse protectrice ! ses héritiers m'ont abandonnée , m'ont rejetée , ils ne me mépriseront pas.

(198)

Oubliée d'eux & du monde entier ;
je ne rappellerai point le souvenir
de ma triste existence par une démarche
inconsidérée , hardie , capable
de perdre celui qui me presse
de la faire. L'élève d'une femme
respectable conservera du moins le
précieux héritage qu'on ne peut lui
ravir : un attachement inviolable à
ses devoirs & la consolante certitude
de se dire dans tous les tems ,
mon malheur est l'effet du hazard ,
il n'est point celui de ma propre
imprudence.

Madame de Terville paroît déterminée à me chagriner , à me mortifier.
On vient de me faire de sa part
une proposition très-ridicule , dans
des termes fort révoltans. Ah , combien
Monsieur de Germeuil seroit humilié ,
s'il connoissoit les dispositions
de cette Dame sur la per-

(199)

sonne qu'il croit digne du nom de sa compagne. Adieu, ma chère, bien-tôt je vous écrirai plus souvent. Tout m'annonce que je ne resterai pas long-tems ici.

XXV. LETTRE.

IL est deux heures du matin. J'essayerois en vain de me livrer au sommeil, il n'habite point encore ce bruyant Hôtel ; tout y est dans un grand mouvement, & je ne sçai si l'on y goûte jamais un paisible repos.

Je quitte demain cette maison ; & je m'en éloigne sans regret. J'entre avec peine dans le détail de cette désagréable querelle ; mais il faut bien vous apprendre pourquoi

Riv.

Madame de Terville me renvoie ,
ou pour mieux dire , me chasse hon-
teusement de chez sa fille. Le croi-
riez-vous , ma chere ? elle veut me
marier ! cette femme hautaine , exi-
geante , prétend que ses volontés
ou ses moindres fantaisies , soient
des loix pour tous ceux dont elle
est environnée ; & ne pas s'y sou-
mettre , c'est à ses yeux un crime
impardonnable.

Dès les premiers jours de mon
entrée ici , l'Intendant de Madame
de Terville , homme assez âgé , pa-
rut fort empressé à m'obliger. Il fit
ajouter une pièce à mon petit ap-
partement , on l'orna par son ordre ;
ses domestiques venoient me servir ,
je les récompensois de leur zèle
sans en imaginer le principe ; cet
homme passoit une partie de l'après
midi dans la galerie , s'amusoit à

regarder travailler , souvent il me parloit, son âge & ses attentions m'engageoient à lui répondre avec politesse.

Un peu avant l'arrivée de la Comtesse , une des Femmes de Madame de Moncenai vint me trouver dans ma chambre. Après beaucoup de discours où je ne comprenois rien , mais qui sembloient annoncer une découverte très-intéressante , cette femme m'apprit que Monsieur Ballin étoit fort *riché* , fort *honnête* , *maître de son bien* , *libre dans ses volontés* , & se trouvoit *disposé à faire ma fortune* , à m'assurer toute la sienne si je *consentois à l'épouser*.

Vous jugez combien cette proposition qu'elle croyoit si *avantageuse* , dut me mortifier & me déplaire ; mon air chagrin , mon refus positif la surprirent ; elle insista , &

Peus bien de la peine à lui persuader que la recherche de Monsieur Balin seroit inutile.

Loin de se rebuter , cet homme s'obstina ; il me fit parler par toute la maison : les Femmes de Madame de Moncenai se mirent à le plaisanter ; au retour de Madame de Terville , les siennes ne l'épargnèrent pas : le dépit & la passion aigriront l'esprit de ce pauvre vieillard ; tout le monde se ressentit de sa mauvaise humeur ; on en rit d'abord , on s'en plaint ensuite : Madame de Terville apprit la cause des brusqueries de son Intendant , elle se mit dans une colère épouvantable contre lui , le fit appeller , le traita d'insensé , vouloit le renvoyer : il avoua son extravagante passion , se jetta au pieds de sa Maîtresse , remit sous ses yeux ses longs , ses fidèles

services , la supplia de me donner à lui comme la récompense de son attachement à ses intérêts.

Par une fuite du caprice inconcevable de cette Dame , loin de s'irriter de la confidence de ce vieux domestique , elle le trouva *tout-à-fait intéressant* , lui promit de terminer cette affaire au gré de ses desirs ; défendit à ses Femmes de railler Monsieur Ballin , s'écria cent fois , *le pauvre homme !* & tout de suite elle m'envoya dire qu'elle souhaitoit mon mariage avec lui , & m'ordonnoit d'y penser sérieusement.

Je venois de recevoir ce singulier message quand je vous écrivis la dernière fois ; j'espérois que Madame de Terville ne seroit pas assez injuste pour se croire en droit de disposer de moi ; je me trompois : elle me fit dire hier au soir d'aller

lui parler. J'entrai dans sa chambre pendant qu'on la deshabilloit. Je ne vous répéterai ni ses expressions, ni mes réponses ; ma *désobéissance* excitant son indignation, elle s'est emportée contre moi sans réserve ; j'oserais même dire sans décence. Ma figure, mon air, la délicatesse de mes traits ont été le sujet de ses aigres railleries : elle s'est recréée sur la bifarrerie de la Nature, de *petites personnes telles que moi avoir tant d'inutiles agrémens !* elle m'a durement demandé *qui j'étois, d'où je sortois, qui m'inspiroit l'orgueil de lui résister ?* de quoi je m'avisais de tourner la tête à un homme à elle, dont la recherche m'honorait ; elle ne prétendait pas qu'il devint fou, je pouvois choisir de l'épouser ou de sortir promptement de l'Hôtel.

Je pleurois amèrement ; je me

taisois ; *mon audace* lui a paru *insoutenable* ; elle m'a congédiée , en me défendant de me présenter jamais devant elle. Comme je sortois de sa chambre , quelqu'un a parlé ; c'étoit en ma faveur sans doute ; car j'ai entendu la Comtesse répondre : *eh mon Dieu , le monde est plein de ces espèces d'avanturieres , de ces orgueilleuses mendiantees , qui , à l'aide d'un visage passable & d'une histoire rangée , intéresseroient si l'on n'y prenoit garde ; que m'importe son air , son éducation , sa modestie , son esprit : qu'elle obéisse , ou qu'elle sorte.*

Demain je retournerai chez la bonne Madame Beaumont ; je reprendrai mes premières occupations ; je ferai sans assujettissement ; personne ne me disputera le droit incontestable de suivre ma propre volonté.

fermé mes coffres , & je descendois dans le dessein de les faire emporter , quand Cécile , cette jeune favorite de Madame de Terville , chargée par elle de m'observer , est venue à ma rencontre , & m'arrêtant au passage , vous vous rendez bien tard auprès de Madame de Moncenai , Mademoiselle , m'a-t-elle dit , elle est à son métier depuis un quart d'heure , & sera surprise de vous voir si peu diligente.

Après ce qui s'est passé hier en votre présence , lui ai-je répondu , je ne dois pas être attendue dans le cabinet de Madame de Moncenai. Madame sa mere m'a ordonné de me retirer , & c'est le seul de ses ordres que je suis disposée à suivre. Vous ignorez donc , a-t-elle repris , que ses ordres ne sont rien ici sans les miens ? Vous resterez , je le prétends ,

prétends , je le veux. Il faut perdre cet air chagrin & demeurer.

J'ai peu goûté cet espèce de badinage ; elle s'en est apperçue , a faisi ma main , & m'entraînant doucement , m'a forcée de rentrer dans ma chambre. Voyant mes yeux se remplir de larmes , eh si , qu'elle enfance , m'a-t-elle dit d'un ton caressant ; quoi ! parce qu'une femme est ridicule , fantasque , ou méchante , vous pleurez ? c'est une grande folie. Faites comme moi , vous vivrez facilement avec Madame de Terville. En lui montrant une parfaite tranquillité dans les momens où elle s'efforce de me désoler , je la prive du plaisir de me tourmenter : elle m'aime , me hait , me caresse , ou me querelle vingt fois en un jour : je contemple , sans m'émouvoir , l'extrême variété de

son humeur, je m'en amuse. Elle s'emporte , se calme , crie , s'apaise ; moi , toujours paisible , toujours égale , je conserve l'avantage que me donne sur elle une supériorité d'esprit dont je m'applaudis : sans la reconnoître , elle est forcée de s'y soumettre. Maîtresse de moi-même , je le suis de changer ses idées , je la guide à mon gré ; elle dit ce qu'il lui plaît , fait ce que je veux , & tout s'arrange.

Je vous félicite , Mademoiselle , lui ai - je dit , d'avoir trouvé un moyen de vivre contente auprès de Madame de Terville ; mon caractère ne se plieroit pas aisément. — Il faut le changer , ce caractère , a-t-elle vivement interrompu ; vous avez l'ame élevée , le cœur sensible ; triste avantage ! Dans tous les états de la vie , ces deux qualités

nuisent au bonheur ; vous êtes déplacée, il est facile de le voir ; peut-être le suis-je aussi , mais un heureux naturel me porte à envisager gayement ce qui vous feroit réfléchir avec tristesse. Il est sage de chercher à diminuer le poids de ses peines , d'adopter de nouvelles idées dans une nouvelle situation ; si on ne peut éviter de souffrir, il est au moins pour tous les maux de la vie de consolantes compensations. Par exemple , ce n'est pas un fort agréable d'être l'*humble amie* de Madame de Terville ; de devoir tout , non pas à ses bontés , mais au besoin qu'elle a de moi ; c'en seroit un bien plus fâcheux de lui ressembler , d'avoir son âge , ses traits , son humeur. En l'écoutant , en la regardant , je me trouve heureuse d'être Cécile. Mais je ne veux

Sij

pas vous retenir plus long-tems ; a-t-elle continué , descendez , Madame de Moncenai le desire , Madame de Terville l'ordonne , moi , je vous en prie. Tout est gai , tout est riant ici , Monsieur le Marquis de Terville arrivé cette nuit , comble de joie le cœur de Madame sa mere ; je vous reverrai ce soir , nous causerons : vous avez besoin de mes leçons. Je veux vous enseigner l'art qui rend heureux les riches & les grands , c'est celui de s'aimer , de se priser beaucoup , de dédaigner le reste de la Nature , & de regarder les autres comme créés seulement pour nous servir ou nous amuser.

Je résistois à ses prières , à ses caresses ; elle levoit toutes les difficultés que j'opposois à ses desirs ; elle me rassuroit sur mes craintes.

Vous n'entendrez plus parler de l'Intendant, m'a-t-elle dit. Hier à son coucher, Madame la Comtesse étoit décidée à le protéger; je me suis avisée d'approuver l'union qu'elle méditoit, insensiblement j'ai plaisanté, un mot assez heureux l'a fait éclater de rire, sa compassion s'est évanouie, l'amoureux Ballin s'est peint à son idée comme *un viel extravagant, follement entêté, bien impertinent de vouloir épouser une jeune & jolie enfant qui pouvoit trouver beaucoup mieux : la pauvre Sophie ! elle avoit bien raison de le refuser* ; à l'instant, elle a chargé sa première Femme de chambre d'aller lui défendre de sa part de songer à vous, de vous parler, de vous regarder, d'entrer dans la galerie quand vous y ferez ; & moi j'ai reçu l'ordre de vous dire de rester.

Un moyen inmanquable de bannir l'intérêt, est de jeter du ridicule sur l'objet qui l'inspire : pour le malheur de l'humanité, on l'emploie trop souvent dans des occasions où s'en servir est une véritable barbarie.

J'ai cédé, ma chere, je me suis laissée conduire par Cécile. La Marquise m'a reçue d'un air obligeant ; j'aurois été fâchée de vous perdre, m'a-t-elle dit, mais je me doutois bien que Cécile appaiseroit ma mere. Cet accueil ma touchée, j'ai répondu par une profonde inclination ; je ne pouvois parler. Madame de Terville ma vue l'après dîné. Elle n'a pas paru se souvenir de sa colère. A son aspect, mon cœur s'est révolté ; je sens qu'il m'est impossible d'oublier sa hauteur & son injustice.

Je voulois vous parler de Monsieur de Germeuil, mais il est tard, j'ai besoin de chercher du repos, & cette lettre est déjà bien longue. Adieu, ma chere Hortence.

XXVI. LETTRE.

JE me reproche de vous avoir causé du chagrin en vous répétant les durs propos de Madame de Ter-ville : tant que j'habiterai cette maison, le souvenir d'une scène si mortifiante ne s'effacera pas de ma mémoire. Je ne puis lever les yeux sur cette Dame, ni même entendre le son de sa voix, sans ressentir une désagréable émotion. Mais, ma chere, où me retirer ? Emportée par un premier mouvement, je

voulois retourner chez Madame Beaumont, j'oubliois pourquoi je m'étois éloignée de sa maison. Rien n'est changé ; les raisons qui m'ont contrainte d'en sortir subsistent encore. Monsieur de Germeuil m'annonce son prochain retour à Paris ; il n'a point renoncé à ses desseins, son obstination & ma propre foiblesse m'effrayent, me font craindre de le voir, de l'entendre.

En lisant ses lettres, on diroit qu'il n'ouvre point les miennes ; il m'écrit, il ne me répond pas. Je le croyois moins vif, moins attaché à ses propres idées. Pour arracher de son cœur une inutile passion, faudra-t-il donc faire un nouveau sacrifice ? me priver de la seule douceur de ma vie, paroître insensible, ingrate, terminer par mon silence un commerce qui m'est
cher,

cher, faudra-t-il rompre absolument? Ah, ce seroit une cruelle nécessité! Eh quoi, voiler à ses yeux tous mes sentimens, lui cacher même les mouvemens d'une tendre, d'une innocente amitié!

Après m'être épuisée en représentations sur les intérêts de Monsieur de Germeuil, sur l'impossibilité de les allier jamais avec ses desirs, quand je le crois persuadé de la justesse, de la force de mes objections, quand je pense qu'il va me dire, *eh bien, soyons amis*, il me demande une promesse formelle d'être à lui: il me conjure de l'écrire, de la lui envoyer. Cette grace accordée tranquillifera son esprit, calmera son cœur agité, lui donnera la patience d'attendre son bonheur du tems & des événemens. Dans la dernière lettre, il me trace un

L. Partie.

T

plan de conduite où j'aimerois à m'arrêter ; je le suivrois , s'il m'étoit possible de l'exécuter sans son secours. Il me prie de choisir un Couvent , de m'y retirer avec Pauline & sa nièce. Il me visitera *souvent* si je le *permets* , *rarement* si je l'*exige*. Il insiste sur cette proposition , sur ma prompte sortie de l'Hôtel de Terville ; il frémit *des dangers où mon séjour ici m'expose* ; il en *craint d'une espèce dont je n'ai point d'idée*.

O , ma chere Hortence ! depuis l'instant fatal où j'ai perdu Madame d'Auterive tous mes vœux tendent vers cet azile qu'il me presse de choisir. Il me seroit bien doux d'y vivre , de m'y renfermer pour jamais , d'y consacrer le reste de mes jours. Au moment de mon éternel abandon du monde , j'oserois ouvrir mon

cœur à Monsieur de Germeuil, il connoîtroit le sentiment dont il se plaint, il ne me reprocheroit plus une *cruelle indifférence*.

Par quelle bifarrerie attachée à mon destin ne puis-je attendre d'un ami, si ardent à m'obliger, le seul bienfait que la décence me permettroit de recevoir de sa main : ah, je ne rougirois point de devoir au neveu de Madame d'Auterive le petit fond nécessaire à m'ouvrir l'entrée d'un Monastère, à m'y placer pour toujours. Dans les momens où je l'affligeois en refusant ses offres, j'ai voulu cent fois lui exprimer mes souhaits, la connoissance de son amour ma retenue, me retient encore. Seroit-il raisonnable, seroit-il généreux de lui demander l'unique grace qu'il ne pourroit m'accorder sans faire une

extrême violence à tous ses sentimens ?

Je reçois en ce moment deux de vos lettres. La dernière me chagrine en vérité. Quoi ! ma chère , un nouvel incident va peut-être reculer encore la décision dont on vous flattoit , qu'on assuroit prochaine ? Mais peut-on revenir sur des partages si anciens ? Cette injuste requête ne sera point admise , je l'espère. Vous m'occupez sans cesse : vos moindres peines me sont sensibles ; j'ai le cœur ferré , je partage votre inquiétude , vos craintes. Ah , si du moins une de nous étoit heureuse ! mais en le supposant , ne le serions-nous pas toutes deux ?



XXVII. LETTRE.

VOS premières lignes ont dissipé ma crainte ; j'apprends avec plaisir le succès d'une tentative révoltante ; vous l'emportez , c'est un second avantage , & les favorables dispositions de vos Juges me paroissent une preuve assurée de la bonté de votre droit.

Le goût de Cécile pour moi vous en inspire pour elle : son caractère vous plaît & vous fait desirer de la connoître plus particulièrement. Je suis fâchée de ne pouvoir satisfaire votre curiosité sur ce qui la concerne : on ignore ici sa naissance & sa fortune : avant d'habiter à l'Hôtel , elle vivoit dans un Couvent où Ma-

Madame de Terville avoit une nièce pensionnaire. Cécile , liée d'amitié avec la jeune parente de la Comtesse , s'offrit à ses yeux , lui plut , & consentit à remplacer auprès d'elle une complaisante amie , dont la perte récente caufoit du regret à Madame de Terville , & même de l'embarras.

A l'égard de sa figure , on ne peut en imaginer une plus jolie. Je ne sçai s'il me sera facile de vous en donner une juste idée. On diroit que les Graces ont pris plaisir à la former : ni petite , ni grande , une exacte proportion donne de l'aisance & de la noblesse à tous ses mouvemens ; assez d'embonpoint pour augmenter la fraîcheur naturelle de son teint , n'ôte rien à l'agrément de sa taille : ses traits sont moins réguliers que parfaitement

effortis ; elle a la phisionomie fine ; l'air mutin , le ton décidé , de l'esprit , de la vivacité , des connoissances acquises , une extrême pénétration. Elle observe avec attention , juge sans indulgence , & condamne sévèrement , au moins il me le semble : j'ai peine à croire les hommes capables des excès dont elle les accuse. Son empire sur l'esprit de la Comtesse soumet tout l'Hôtel à sa volonté ; elle domine , mais elle oblige ; sa faveur toujours employée à l'avantage des autres , n'est point enviée ; comme on s'étonne de sa durée , on en recherche le principe , & voici ce que j'ai recueilli , dans le dessein de vous le communiquer.

La Comtesse n'a pas toujours vécu en France. Pendant la vie de Monsieur de Terville , elle habita

Naples , Madrid , Vienne & Rome ; où il fut ſucceſſivement Ambaſſadeur. Elle a conſervé des correſpondances dans les différentes Cours où cet habile Négociateur s'étoit acquis la plus grande conſidération ; ſa maiſon eſt encore ouverte à tous les Etrangers préſentés chez elle par les Miniſtres de leurs Princes ; ils la mettent au nombre des raretés qu'ils ſe propoſent de voir en France. Cependant , aux yeux de ſes compatriotes , Madame de Terville n'offre rien qui leur paroiffe digne d'exciter la curioſité , encore moins d'attirer le ſuffrage des autres Nations. On lui accorde cette politeſſe , dont une perſonne élevée à la Cour prend aiſément l'habitude : on lui trouve de l'uſage du monde , aſſez de jargon , peu d'eſprit , beaucoup de préten-

tion , une insupportable vanité ;
 Mais au dehors du Royaume , on
 la nomme *une femme célèbre* ; on se
 croit heureux d'être en commerce
 avec elle ; ses lettres sont recher-
 chées , montrées , copiées , répan-
 dues , admirées ! vous dirai - je
 tout ? On assure , & peut-être est-ce
 une calomnie , on assure que jamais
 elle n'eut le talent d'écrire le plus
 simple billet , qu'elle ne sçait ni sa
 Langue , ni celle des Pays où elle
 a séjourné , qu'elle a du sa brillante
 réputation à la Dame dont Cécile
 occupe la place : à la vérité , cette
 jeune personne écrit continuelle-
 ment ; elle n'a point d'autre emploi ,
 & les jours de Couriers , Madame
 de Terville s'enferme avec elle. Si
 on se trompe , c'est sur bien des
 apparences.

Non , Monsieur de Germeuil n'est

point arrivé ; sa mere un peu malade le retient à Grançon. Il m'écrit souvent ; il se plaint toujours de moi , il s'en plaint même avec une forte d'aigreur. Je le prévois , il ne me fera pas possible d'éviter une rupture affligeante. Il est quelquefois si déraisonnable , il tient si fortement à ses opinions ! Hortence , les hommes veulent obstinément ce qu'ils demandent ; leur soumission est tyrannique ; ils pressent avec une ardeur indiscrete ; ils osent *exiger* ; ils osent *menacer*. Monsieur de Germeuil cessera , dit-il , de m'écrire. — Eh bien , qu'il cesse , qu'il me laisse ; que jamais je ne sois émue , troublée , agitée par ses injustes reproches. — Je voulois conserver son amitié , vous le sçavez , ma chere , mes desirs les plus étendus se bornoient à de légères marques

de son souvenir. Si elles me sont refusées , j'en gémirai sans doute ; mais assez foible pour les regretter , je n'aurai pas la bassesse de les rechercher ; je n'achèterai point la douceur d'être aimée par une complaisance criminelle à mes yeux. Ne pouvant , ne devant jamais être à Monsieur de Germeuil , je ne me mettrai point sous sa dépendance , je ne contracterai point volontairement des obligations ; je n'accepterai point des secours quand je suis en état de me soutenir sans en recevoir de personne.

Vous me demandez si Monsieur de Terville est aimable , en vérité je l'ignore ; je le vois pourtant une partie du jour chez sa sœur. Si j'en crois Cécile , c'est un jeune homme très-vain , très-étourdi , très-audacieux & fort impertinent. Elle peint le Mar-

quis de Moncenai sous des traits qui ne sont guères plus avantageux. Il m'a paru froid & morne ; elle le prétend *fou*. Son *extravance* est , dit-elle , *grave , profonde* ; il erre *méthodiquement* , il se croit *bel esprit* , *Philosophe , politique , capable de réformer tous les Ordres de l'Etat*. Ceux qui possèdent le mérite qu'il se donne dans sa propre imagination , le trouvent ignorant , entêté , souvent bavard , & toujours ennuyeux. Il ne faut pas s'en rapporter tout à fait au jugement de Cécile ; je vous l'ai déjà dit , elle n'est pas indulgente.

Adieu , ma chere , recevez mes tendres félicitations sur vos nouvelles espérances,



XXVIII. LETTRE,

QU'IL est fâcheux, ma chère Hortence, de se voir dans un état où nos premières habitudes ne nous préparoient point à vivre ; de ne pouvoir en imposer par ses dehors, de n'avoir, pour s'attirer des égards, que des qualités intérieures, souvent soupçonnées d'affectation, toujours peu considérables aux yeux de ceux qui ne les possèdent pas.

Monsieur le Marquis de Terville m'honore d'une attention particulière ; elle me devient très-importune & fort désagréable. Il est, dit-il, déterminé à me faire une cour régulière, puisque ma petite vanité

*L'exige. Depuis son retour, il se
précisément désespéré vingt jolies fem-
mes pour obliger une ingrate qui re-
marque à peine son assiduité, ou du
moins affecte de ne pas lui en sçavoir
le moindre gré. Il commence à s'é-
tonner, même à se fâcher de ma froi-
deur ; l'indifférence nuit à la beauté :
ma modestie, ma réserve, sont des
graces précieuses, il est vrai : ma
rougeur augmente encore l'éclat du
plus beau teint du monde, mais trop
de sévérité peut obscurcir mes charmes,
en affoiblir l'impression; elle me donne
l'air de n'être ni liante, ni sociable.
On lève les yeux, on regarde, on
écoute, on répond, le silence & le
dédain n'arrange rien, ne mènent à
rien ; la gravité de Minerve convient-
elle à la figure d'Hébé ?*

Ces fades propos me lassent, me
fatiguent, me révoltent. Madame

de Moncenai les entend, s'en amuse ; ne sçai *pourquoi ces plaisanteries me fâchent*. La hardiesse & l'impudence de son frere lui paroissent seulement une *charmante vivacité*. Si le hazard me fait rencontrer le Marquis de Moncenai , il m'arrête malgré moi , & me tient à peu près le même langage.

Cécile s'efforce en vain de me retenir ici ; cette maison me devient insupportable. Depuis l'arrivée de son mari , la Marquise reçoit beaucoup plus de monde. Quand elle ne sort point , elle me contraint à travailler tout le jour dans son grand cabinet , elle y entre à chaque instant ; on y vient admirer son ouvrage & le mien. Exposée aux regards de tant de personnes , j'éviterai difficilement d'être connue. Un parent , un ami de Madame d'Auterive peut

me voir, instruire Madame de Ter-ville de ma triste aventure : le malheur n'est point une recommandation auprès de cette Dame , & l'incertitude de mon état m'attireroit de sa part de nouvelles insultes.

Vous vous joignez à Monsieur de Germeuil ; vous pensez *que je devrois accepter un asile sûr , une retraite décente.* Vous me demandez si je suis bien sûre de ne pas mériter le reproche *d'une excessive fierté ?* En m'irritant des plaintes du Marquis , ne suis-je pas injuste ? Vous me pressez de *m'examiner sérieusement.* Si une personne distinguée par la noblesse de ses sentimens , attache de la honte à recevoir des secours généreusement offerts , vous me priez de vous apprendre *quel attrait excitera la bienfaisance , la fera naître , l'entreprendra dans le fond d'un cœur sensible ?*

fible ? En suivant mes principes , on ne pourra , dites-vous , obliger que la plus vile partie des humains ?

En m'engageant à partager un jour la fortune que vous attendez , en vous donnant ma parole de vivre avec vous , je crois avoir répondu , ma chere , à cette question. Vos offres m'ont attendrie , elles ne m'ont point humiliée ; j'ai promis de recevoir de votre main ces secours que je refuse *obstinement* de celle de Monsieur de Germeuil. Dans la position où je me trouve , j'accepterois , sans hésiter , la *protection* , les *bienfaits* d'une personne de mon sexe. Croyez-le Hortence , le malheur n'a pas *aigri mon esprit* , n'a pas rendu mon caractère *inflexible* ; je n'aspire point à me distinguer en affectant un désintéressement contraire à la nature ; on ne préfère

point par goût la peine au repos ; l'indigence au bien être , l'esclavage à la liberté : je n'ai point une *ame exaltée* , je ne me forme pas des *vertus chimériques* ; mais les circonstances ne nous permettent pas toujours d'adopter les maximes générales , & souvent elles nous imposent des loix particulières.

Souffrez , ma chère , que je vous fasse à mon tour une question. Quelle sera ma conduite avec Monsieur de Germeuil , si cédant à sa prière , je vais jouir dans la retraite d'une aisance dûe à sa libéralité ? Quelle preuve oserai-je lui donner de ma reconnaissance ? On s'acquitte , au moins en partie , des bienfaits reçus , par l'attachement , par la complaisance , par une continue attention à satisfaire , même à prévenir les desirs de ceux dont

on consent à recevoir des faveurs. Dans ma situation , forcée à m'opposer sans cesse aux vœux de l'homme qui répandroit l'agrément sur ma vie , il faudroit donc me résoudre à lui paroître peu sensible à ses bontés ? Il me rendroit paisible , heureuse ! & je ne pourrois , & je ne devrois rien faire pour lui ! Combien de fois , ma chere amie , vous dirai-je , vous répéterai-je , que je ne veux point contracter des obligations qu'il me seroit impossible de reconnoître , sans manquer à mon Bienfaiteur , ou à moi-même.


Ne ramenez plus , je vous en prie , un sujet qui se présente si différemment à nos yeux. Terminons pour toujours cette longue contestation. Je n'aime point à combattre vos idées ; je me croirois

plus sûre de la justesse des miennes ;
 si vous les approuviez. Vos réflexions me jettent dans le doute , dans l'incertitude ; je crains d'errer ; j'ai besoin de me rappeler à tout moment , que vous m'aimez trop , pour être absolument impartiale entre Monsieur de Germeuil & moi ; si vous desiriez moins mon bonheur , vous ne seriez pas si portée à blâmer mes refus. Adieu , ma chère , je ne suis pas *fâchée*. Eh bon Dieu ! puis - je jamais me fâcher contre vous ?





XXIX. LETTRE.

UEL long récit je vais vous faire , ma chere Hortence , à combien de mouvemens divers la courte durée d'un jour peut livrer notre ame ! ce matin humiliée , malheureuse , je m'abandonnois à de cruelles réflexions ; le monde ne présentoit à mes regards que des insensibles ou des méchants ; ce soir , consolée , attendrie , j'admire l'étonnante différence de l'esprit , du cœur , des sensations de ces humains , si semblables en apparence , & pourtant si distingués par la surprenante variété de leurs principes & de leurs mœurs.

Un peu avant midi , Madame de

Moncenai m'a laissée seule dans son cabinet pour passer chez sa mere, où la Marquise de Monglas l'attendoit : à l'instant où elle sortoit, son Valet de chambre ma présenté une lettre dont on venoit, disoit-il, de le charger. Trompée à la forme du paquet, croyant un seul homme en droit de m'écrire, sans examiner ni les armes, ni le caractère, j'ai promptement brisé le cachet. Comment vous exprimer ma colère, mon indignation ? La lettre étoit du Marquis de Terville !

L'insolent ! oser m'écrire, oser me demander une entrevue particulière pour m'entretenir *de son amour*, pour prendre *des mesures afin d'établir & de cacher notre secrète intelligence*. Mes yeux l'assurent que mon cœur est sensible, il en ressent une *joie véritable*. L'impudent croyoit

m'éblouir par d'insultantes offres ; il osoit se faire un mérite de la coupable intention de me placer au rang de ces femmes riches & méprisées , qui étalant sans pudeur les fruits de leur avilissement , font le jouet d'un sexe & la honte de l'autre.

Emportée par un mouvement rapide , j'ai couru , j'ai volé vers l'appartement de Madame de Ter-ville : Cécile sortoit de sa chambre , elle m'en a refusé l'entrée ; & m'entraînant dans un cabinet , elle m'a pressée de lui apprendre la cause de l'extrême désordre où elle me voyoit.

Oppressée , toute en larmes , incapable de m'exprimer , je lui ai donné cette odieuse lettre : elle l'a parcourue sans paroître surprise , en répétant : eh mon Dieu , il dit

toujours la même chose ! & me regardant d'un air tranquille ; si la sottise & l'impudence vous révoltent à ce point , vous affligent à cet excès , vous ne vous préparez pas une vie douce , m'a-t-elle dit : pourquoi ce trouble , ces pleurs ? que vous reprochez-vous ? J'ai reçu vingt lettres de la même main , toutes fort impertinentes : Monsieur de Terville ignore encore si je les ai lues. Montrer de la colère à un fat , ce n'est pas le mépriser assez ; il ne faut jamais lui laisser voir qu'il peut exciter un seul mouvement dans notre ame. La sagesse n'en impose pas toujours , mais le dédain éloigne sûrement. Et quel étoit votre dessein en allant chez la Comtesse , a-t-elle continué ? Lui portiez-vous cette lettre , vouliez-vous lui demander justice , attendiez-

Etes-vous une réparation de cet
 outrage ? Si vous l'espérez , vous
 connoissez bien peu le monde ! sça-
 vez-vous ce que Madame de Ter-
 ville verra dans ces offensantes pro-
 positions ? Le danger d'un attachement
 pour son fils , une grande dé-
 pense mal placée , l'éloignement ou
 la rupture d'un mariage projeté ,
 dont elle entretient actuellement sa
 nièce ; elle vous sçaura mauvais gré
 de plaire , vous craindra , vous
 haïra ; elle vous croira fine , adroite ;
 vous soupçonnera de vouloir l'é-
 blouir , la tromper , fermer ses
 yeux sur vos véritables sentimens ;
 elle traitera vos larmes d'artifice ,
 votre ressentiment d'affectation : vous
 serez heureuse si elle ne vous ac-
 cuse pas d'attirer , de séduire son
 fils : comme il ne peut avoir tort ,
 vous l'aurez certainement : cap-

Heure ici; forcée à vivre sous les yeux de la Comtesse, vous éprouverez mille chagrins, & si vous voulez fuir, vous échapper, peut-être prendra t-elle des moyens violens pour s'assurer de vous.

Eh ! d'où vient donc, Mademoiselle, me suis-je écriée, d'où vient donc m'avez-vous contrainte à rester dans une maison où l'innocence & le malheur ne peuvent espérer de protection ? Je veux en sortir à l'instant, en sortir pour jamais. Captive ici ! eh, qui oseroit m'y retenir ? Laissez-moi, laissez-moi, lui disois-je, en m'efforçant de dégager ma robe dont elle s'étoit saisie, Loin de céder à mes desirs, elle s'obstinoit à m'arrêter, à me prier de l'écouter, quand la porte s'ouvrant, une Dame est entrée en appelant Cécile, en lui

Reprochant de lui faire attendre un livre de musique qu'elle venoit de lui demander.

Frappée du son de sa voix, je l'ai regardée ; la douceur, les graces, la sérénité répandoient mille charmes sur des traits dont je me rappellois l'idée : attentive à les considérer, je cherchois à m'assurer si je voyois dans la nièce de Madame de Terville, dans la Marquise de Monglas, cette aimable Henriette d'Alby, autrefois notre compagne au Couvent, dont la triste, mais intéressante mélancolie nous touchoit si vivement toutes deux,

Un instant a dissipé mes doutes ; à peine Madame de Monglas a-t-elle jetté les yeux de mon côté, que poussant un cri de surprise & de joie, elle est accourue à moi les bras ouverts ; c'est Mademoiselle de Saint,

Aulay ; c'est ma chere Sophie , ré-
pétoit-elle en me pressant contre son
sein : quoi ! vous trouver ici , chez
ma tante , vous ? mon ancienne ,
ma bien-aimée compagne : ah , quel
bonheur ! que je me félicite de cette
heureuse rencontre !

Emue de son accueil , sensible à
ses tendres caresses , charmée de la
voir dans un état si différent du
fort qu'elle attendoit autrefois , &
pourtant interdite , retenue par la
distance que le tems & les événe-
mens mettoient entre nous , je n'o-
isois me livrer au mouvement de
mon cœur , je la serrois timide-
ment , je me taisois , j'avois peine
à retenir mes larmes , à cacher ma
confusion.

Elle s'est apperçue de mon em-
barras , & se méprenant à sa cause ,
quoi ! Mademoiselle , vous ne me
reconnaissez pas , m'a-t-elle dit ?

Vous ne vous souvenez plus de cette Henriette que vous consoliez autrefois avec tant de bonté ? que vous laissâtes si affligée de vous perdre , de vous voir quitter ce Couvent où elle devoit passer toute sa vie , à qui vous donnâtes , peu de jours après votre sortie , une preuve si marquée de la plus généreuse attention ? Je conserve encore cette jolie corbeille brodée de votre main , remplie de tant de bagatelles agréables. Mes parens me refusoient durement ces superfluités , qu'ils nommoient mondaines ; je les desirois avec passion : le plaisir de m'en parer me parut alors le bien suprême. On ne me permit pas de vous écrire , de vous revoir ; tout commerce au dehors m'étoit interdit ; ma reconnaissance ne vous fut point exprimée , je la renfermai dans mon cœur.

votre idée ne s'est jamais effacée de ma mémoire , & je l'avoue , je vois avec douleur le peu d'impression qui vous est resté de la mienne.

Ah , je vous ai reconnue ; Madame , me suis-je écriée , touchée de ce reproche , vos traits ne sont pas devenus étrangers à mes yeux ; le son même de votre voix a ému mon cœur : pardonnez cette réserve , dont vous paraissez blessée ; à une fille pauvre , malheureuse , qui n'a plus de compagnes , ni d'amies ; seule , abandonnée , sans asyle , sans appui ; en se montrant sensible , elle craint d'être trouvée familière ; daignez le croire , Madame , mes sentimens sont les mêmes , mais ma fortune a changé , elle ne me permet plus de les exprimer sans contrainte.

Pauvre , abandonnée , a répété

la Marquise : qui ? vous , mon aimable Sophie ! vous , l'héritière d'une fortune immense ! vous , adorée d'une famille si riche , si puissante par ses alliances ! l'ai-je bien entendu ? sans appui , sans asyle : ah grand Dieu ! & s'asseyant sur un sofa , me forçant à m'y placer près d'elle , donnez-moi l'explication de cet étrange discours , m'a-t-elle dit du ton le plus affectueux , ne me cachez rien , je mérite votre confiance , vous m'en trouverez digne ; ah ! ne vous croyez pas sans compagne , sans amie ; mon cœur réclame ces deux titres ; parlez , ma chère , parlez : sûre de m'intéresser , de me voir partager toutes vos peines , osez les répandre dans mon sein.

Hortence , que les expressions de la tendre humanité ont de douceur , quelles sont consolantes ! combien

je me suis sentie touchée des bontés de la Marquise ! la présence de Cécile n'a point retenu l'effusion de mon cœur ; il s'est ouvert sans peine : un court récit des événemens qui m'ont réduite à vivre auprès de Madame de Moncenai, a dévoilé mon sort aux yeux de Madame de Monglas ; je n'ai pas rougi devant elle d'être infortunée : plus humiliée des propositions du Marquis de Terville que de ma pauvreté, j'hésitois à lui montrer cette insolente lettre. En la remettant entre ses mains, je l'ai priée d'engager Madame la Comtesse à me laisser sortir à l'instant, sans m'obliger à m'expliquer sur les motifs de ma prompte retraite.

J'obtiendrai facilement cette grace de ma tante, m'a-t-elle dit d'un ton caressant ; mais, ma chère Sophie,

en quittant sa maison , il faut venir habiter la mienne. Je me trouve heureuse de pouvoir vous offrir un asyle , vous mettre à l'abri des dangers où votre situation , votre jeunesse & votre beauté vous exposent ; comme vous , j'ai connu le malheur de n'intéresser personne : indifférente à mes parens , destinée à la vie monastique , la tristesse habituelle de mon cœur l'a rendu sensible à la compassion. Le tems où je souhaitois en inspirer m'est toujours présent , & l'homme respectable , dont la bienveillance changea mon sort , dont la main libérale m'a comblée de faveurs , se plaît à me voir répandre mon bonheur sur tous les objets dignes de le partager. Venez augmenter ma félicité , le plaisir de vous voir paisible , contente , en redoublera les char-

mes; vous trouverez un protecteur ,
un pere , dans Monsieur de Mon-
glas , une sœur , une attentive amie
dans son heureuse femme.

Ah ! quel sentiment agitoit mon
cœur pendant que Madame de Mon-
glas me parloit , me pressoit de lui ré-
pondre ; il me sembloit entendre en-
core les douces inflexions de la voix
de Madame d'Auterive ; je reconnois-
sois sa bonté dans celle de la jeune
Marquise , la même candeur brilloit
sur son front. Surprise , attendrie ,
pénétérée , ma vive émotion ne me
permettoit pas de m'exprimer. J'ir-
rondois de mes pleurs ses mains qui
ferroient les miennes. J'accepte vo-
tre généreuse invitation , Madame ,
je l'accepte sans hésiter , lui répé-
tois-je avec ardeur ; pardonnez si
mes larmes sont le premier témoi-
gnage de ma reconnoissance : souf-

frez. Elle m'a interrompue & m'embrassant plusieurs fois, c'est moi, ma chere amie, c'est moi qui vous devrai de la reconnoissance, m'a-t-elle dit; depuis mon heureux mariage, je desire une compagne de mon âge, dont le caractère & les principes puissent convenir à Monsieur de Monglas, ne point troubler l'ordre établi dans sa maison & se prêter aux amusemens de son goût. Notre rencontre est un nouveau bienfait du hasard qui me favorise: après le plaisir de vous retrouver brillante & fortunée, je ne pouvois souhaiter que l'avantage de vous être utile. Je laisse à Cécile le soin de vous faire connoître Monsieur de Monglas; elle est instruite de tout ce qui nous concerne l'un & l'autre; mais l'heure me presse, a-t-elle ajouté, en se levant. Je vais

vous demander à ma tante. Comme son fils attend de Monsieur de Monglas un service important , je suis sûre de la trouver complaisante. Le Marquis de Terville vient à Versailles avec moi ; il y restera plusieurs jours : demain je ramènerai Monsieur de Monglas. Sans douter de son consentement , je dois le prévenir sur mes intentions : Dimanche au soir , tenez-vous prête , ma chere amie , je viendrai vous prendre , & vers la fin de la semaine , nous partirons pour Malzais , une Terre charmante , où nous devons passer une partie de l'été. Envain j'ai voulu parler de sa bonté , des sentimens qu'elle excitoit dans mon ame , elle m'a toujours interrompue par de douces caresses ; & me disant adieu , m'embrassant avec une tendresse inexprimable.

primable , après m'avoir recommandé aux soins de Cécile , elle est rentrée chez Madame de Terville.

Je me suis retirée dans ma chambre ; je voulois vous écrire à l'instant , mais j'étois trop émue.

Hortence , ma chere Hortence , quel heureux destin m'a offert aux yeux de Madame de Monglas ! comment a-t elle conservé le souvenir d'une légère attention effacée de ma mémoire depuis près de trois années ? — Vous ai-je dit qu'elle m'a parlé de vous ? qu'elle vous aime encore ? — Mais il est bien tard. J'ai retenu long-tems Cécile , je voulois apprendre d'elle les particularités de la fortune de Madame de Monglas : elle m'a confié que la Comtesse de Terville les lui avoit fait écrire pour une de ses amies alors absente , & m'a promis une

copie de son petit cahier. Je lui ai demandé la permission de l'insérer dans ma lettre, & je l'ai obtenu sous le sceau du secret. Il est bien juste de vous faire connoître les protecteurs que le Ciel envoie au secours de votre amie.

A dix heures du matin,

Madame de Terville consent à me laisser aller chez Madame de Monglas; j'avois oublié de vous le dire. Voilà le cahier de Cécile, vous me le renverrez quand vous l'aurez lu. Adieu, ma chère, partagez ma joie & mes espérances.

Cahier de Cécile.

Le Marquis de Monglas, né avec une grande fortune, se trouva doué par la Nature de ces heureuses dis-

positions qui conduisent à ne pas regarder la richesse comme un avantage capable de suppléer à ceux que l'on peut tirer de l'étude & de la réflexion. Maître de lui-même, après avoir consacré vingt années au service de son Prince, il voulut jouir du reste de sa vie. Guerrier dans sa jeunesse, Philosophe sur son retour, le desir de voir, d'apprendre, de perfectionner son goût, d'étendre ses connoissances, lui firent quitter la France, visiter les différentes Cours de l'Europe, traverser les mers, parcourir des contrées barbares, pénétrer partout où l'avidité d'intérêt osa se frayer un chemin, prodiguer le sang de tant de malheureux, pour ajouter au superflu des riches, & faire sentir aux pauvres de nouvelles privations,

Dix-huit années s'écoulèrent pendant ses voyages ; il approchoit de sa soixantième quand il revit les Côtes de la Fance. En les appercevant , il soupira , le tems devoit lui avoir enlevé des amis ; le peu d'espoir de retrouver les plus chers à son cœur lui faisoit craindre l'instant de son arrivée à Paris ; mais il eut le bonheur de se revoir au milieu de ceux qu'il préféroit ; de ce nombre étoit le Comte d'Alby , frere de Madame de Ter-ville , ancien compagnon des études , des campagnes du Marquis , des amusemens de sa jeunesse , & l'objet de sa constante amitié.

Marié depuis l'absence de Monsieur de Monglas , le Comte , devenu pere de plusieurs enfans , occupé de soins , de projets ambitieux , n'offroit plus à son ami ,
 paisible

paissible & défintéressé, les agré-
mens de leur première intimité.
Mais l'extrême indulgence du Mar-
quis, sa douceur naturelle le por-
toient à se prêter aisément à tous
les caractères. Le changement de son
ami ne l'éloigna point de lui. On
étoit alors au commencement de
l'automne, le Comte partoit avec
toute sa famille pour Chazel,
une de ses Terres, où il se plai-
soit : Monsieur de Monglas promit
d'aller l'y joindre quand il auroit
rempli des devoirs indispensables
& donné un peu de tems à l'arran-
gement de ses affaires.

Comme il avoit voyagé sans
suite & vécu sans éclat, plus des
deux tiers de ses revenus s'étoient
accumulés pendant ses courses. Il
pouvoit augmenter ses Domaines ;
mais son goût ne le portoit pas à

les étendre ; il destinoit ses épargnes à des usages plus satisfaisans pour un cœur sensible & généreux. Après un mois de séjour à Paris , il partit avec le dessein de passer une semaine ou deux à Chazet ; mais il se trouva retenu chez le Comte d'Alby par le mouvement d'une tendre compassion , & par le desir de soustraire une jeune infortunée au triste sort que ses parens lui préparoient.

Trois fils & une seule fille composoient la famille du Comte. Un de ses fils , que le seul avantage d'être né le premier distinguoit des autres , remplissoit tout le cœur de son pere , lui faisoit oublier qu'il devoit à ses cadets la même éducation & la même tendresse. L'un dans l'Ordre de Malte , l'autre destiné à l'Eglise , portoient déjà les marques

du sacrifice qu'exigeoit d'eux la fortune de leur aîné. Henriette d'Alby, à peine sortie de l'enfance, douce, sensible, douée de mille agrémens, de mille qualités aimables, devoit ensevelir sa jeunesse & ses charmes à l'Abbaye de Panthemont. Elevée dans cette Maison, elle ne connoissoit pas assez le monde pour sentir tout le poids des engagemens qu'on la forçoit de prendre ; cependant elle obéissoit à regret. Négligée, presque étrangère à toute sa famille, les rares & courtes visites de sa mere, de ses parentes, se passoient en représentations sur la nécessité de céder aux desirs de son pere ; chaque jour on l'en pressoit plus vivement, & son malheur paroissoit inévitable.

Déterminée enfin à subir sa triste destinée, Mademoiselle d'Alby de

manda avec instance à vivre un peu de tems chez son pere. Elle ne voulut point entrer au Noviciat avant d'avoir obtenu cette légère faveur ; on la lui refusa long-tems ; mais un heureux hasard présidant à sa fortune , inspira de la complaisance à ses parens au moment où ils partoient pour Chazet : ils consentirent à l'y mener. Ce voyage lui préparoit des chaînes moins pesantes , un assujettissement moins austère , des liens que les seuls sentimens de la reconnoissance & de l'amitié devoient serrer.

Monsieur de Monglas vit avec douleur les dispositions du Comte d'Alby sur ses enfans : il ne put observer , sans indignation , la cruelle différence qu'un pere osoit mettre entre des créatures confiées par la Providence , par les conven-

tions humaines à ses soins , à cette équitable impartialité , dont la Nature doit avoir placé la source au fond d'un cœur paternel. Il connoissoit trop les hommes pour s'étonner de leur inconséquence habituelle ; il sçavoit combien leurs mœurs & leurs principes se contrariaient ; par un mélange de sagesse & d'erreurs , ces hommes capables de dicter de justes loix , le sont aussi d'admettre des usages qui les violent sans cesse.

Monsieur de Monglas remarqua la profonde mélancolie de Mademoiselle d'Alby ; il en fut touché : la liberté de la campagne lui donnant de fréquentes occasions de l'entretenir ; il découvrit en elle des qualités rares ; chaque jour il la plaignit davantage : sa jeunesse , les graces de sa personne , la candeur

de son ame , la noble simplicité de ses expressions , la confiance qu'elle lui montra , son respect pour des parens sévères , dont la dureté faisoit couler ses larmes , des plaintes ménagées augmentoient à tout moment l'intérêt que le Marquis commençoit à prendre au sort d'une fille aimable & malheureuse. Un naturel sensible avoit souvent livré son cœur aux charmes séduisans d'une passion dont son âge & beaucoup d'application à l'étude le rendoient alors peu susceptible ; mais s'il ne cherchoit plus les femmes avec cette ardeur , que l'espoir d'être heureux par elles anime , entretient , il les chérissoit toujours , préféroit leur amitié à celle de son propre sexe , & rioit des vaines déclamations de ces Philosophes maussades , qui ont osé les nommer

l'écueil de la sagesse & de la tranquillité.

Une tendre pitié n'étoit jamais un mouvement passager ; encore moins un sentiment infructueux dans l'ame généreuse de Monsieur de Monglas ; en plaignant Mademoiselle d'Alby, il s'occupoit des moyens de la rendre indépendante & heureuse : il s'en offrit plusieurs à son esprit, mais aucun sans une sorte de difficulté dans leur exécution ; il craignoit de blesser son ami ; la fierté du pere d'Henriette pouvoit s'opposer à ses desseins ; l'orgueil gêne souvent la bienfaisance : le Marquis n'avoit point de parent à proposer pour elle ; absent depuis tant d'années, il ne connoissoit personne dont il put faciliter la recherche par des arrangemens aisés à prendre quand on est riche & libé-

ral. Cependant la saison s'avançoit, Henriette devoit bien-tôt retourner au Couvent ; l'esprit rempli du desir de l'obliger , Monsieur de Monglas s'arrêta enfin au seul projet que peu de tems auparavant il se croyoit sûr de ne jamais former. Il eut d'abord la pensée de le communiquer au Comte d'Alby , mais une attention délicate lui persuada de consulter Henriette : il voulut s'assurer des dispositions de son esprit , & ne rien entreprendre sans sçavoir si elle approuveroit ce projet. Il étoit si avantageux à sa famille , qu'un pere violent , absolu , employeroit peut-être à la retenir dans le monde la même autorité dont il abusoit pour la bannir de la société.

Un soir , que la jeune Henriette , d'une terrasse d'où l'on découvroit la mer , admiroit la beauté du soleil couchant ,

couchant , Monsieur de Monglas ; après un entretien assez indifférent , l'éloigna un peu des Femmes de sa mere , & parlant assez bas pour être entendu d'elle seule : oserai-je vous montrer , Mademoiselle , lui dit-il , combien votre sort m'intéresse , combien je suis touché de la position fâcheuse où vous êtes ? Depuis long-tems , je songe à vous affranchir d'une contrainte pénible , à vous rendre au monde , à vous-même. Pourquoi des idées reçues , l'usage , les bienséances , me forcent-elles à vous présenter un lien , quand je voudrois seulement rompre les vôtres ? Je l'avoue , ce lien ne vous procureroit pas tous les plaisirs qu'à votre âge il est naturel de se promettre en changeant d'état , mais il vous laisseroit l'avantage de ne pas prononcer le vœu d'une

éternelle retraite , & l'espérance de recouvrer un jour la liberté dont on veut vous priver pour jamais.

Une extrême rougeur se répandit sur le visage de Mademoiselle d'Alby , elle parut surprise , interdite , baissa les yeux ; accoutumée à regarder son sort comme inévitable , elle n'osoit livrer son cœur au premier rayon d'espoir dont il eut encore été flatté, Pressée de répondre , elle hésita , elle soupira , & d'un ton timide , inquiet , croyez-vous Monsieur , demanda-t-elle au Marquis , croyez-vous pouvoir changer les dispositions de mon pere ?

Oui , Mademoiselle , reprit Monsieur de Monglas , si les miennes ne vous révoltent pas. Ma fortune & son amitié m'assurent d'un

prompt consentement de sa part ;
 je l'aurois demandé , j'e l'aurois
 obtenu , mais j'ai douté du vôtre.
 Que viens-je vous offrir , mon ai-
 mable Henriette ? Un destin rigou-
 reux vous réduit au choix de deux
 états ; l'un est terrible , & l'autre
 peu satisfaisant ; une retraite aus-
 tère , éternelle , ou la main d'un
 vieillard que son âge & son goût
 éloignent de ces vains amusemens
 dont la jeunesse est avide. La liberté ,
 l'aisance & la paix , voilà les seuls
 biens qu'il est en mon pouvoir de
 vous promettre & de vous donner.
 Un petit nombre d'hommes sensés ,
 de femmes décentes , composeront
 votre société ; dans ce cercle étroit ,
 mais choisi , maîtresse de cultiver
 les dons que vous tenez de la Na-
 ture , d'étendre vos connoissances ,
 d'en acquérir d'utiles ; vous passerez

les années que l'on consacre ordinairement aux plaisirs , à vous préparer pour ce tems de la vie , où cessant de les goûter , ceux qu'ils séduisoient ne trouvent rien en eux-mêmes capable d'en remplacer la perte , d'occuper les momens qu'ils employoient à les chercher, souvent à les attendre , & rarement à les sentir.

Je ne connois pas ces plaisirs dont vous parlez , dit Henriette , mais si mon pere m'accordoit la faveur de vivre dans sa maison , les amusemens quelle peut m'offrir suffiroient à mon bonheur ; & si je changeois d'état , je n'en souhaiterois pas d'une espèce différente. Eh bien , Mademoiselle , reprit Monsieur de Monglas , je puis donc me flatter de vous voir heureuse , c'est le plus ardent de mes vœux ; ma

conduite vous prouvera combien il est désintéressé. Daignez régler mes démarches , me donner vos ordres : parlerai-je , Mademoiselle ? ou vous laisserai-je le tems d'examiner ma proposition , de vous consulter , de déterminer le choix qu'il vous paroîtra convenable de faire ?

La volonté d'Henriette étoit déjà fixée. Son extrême répugnance pour la vie monastique ne lui permettoit pas de réfléchir sur l'âge du Marquis ; son éducation & l'innocence de ses pensées voiloient à ses yeux les inconvéniens d'une union si disproportionnée ; sa réponse modeste , mais décisive , assura Monsieur de Monglas de son consentement & de sa reconnoissance. Dès le soir même , appelée dans le cabinet de son pere , elle y reçut avec joie l'ordre de se préparer à

donner sa main au Marquis de Monglas; la cérémonie de leur mariage fut annoncée pour le commencement de la semaine suivante.

Madame de Terville , & deux autres parentes du Comte d'Alby arrivèrent à Chazel au moment où il conduisoit sa fille à la Chapelle du Château. Ces Dames , surprises & charmées d'un événement qui leur annonçoit une journée amusante , s'empressèrent à féliciter Henriette , & la suivirent à l'Autel. Malgré la différence de leur âge , Monsieur de Monglas & sa jeune épouse n'offrirent point un spectacle ridicule aux yeux du petit nombre de témoins présens à leur union.

Le Marquis assez grand , parfaitement bien fait , joignoit à la noblesse de sa figure des traits doux & réguliers. L'égalité de son hu-

meur, une vie simple, uniforme, une conduite sage les conservoient dans toute leur beauté. On n'appercevoit point sur son visage cet affaïssement de la Nature, dont les traces prématurées se gravent de si bonne heure sur le front de ces jeunes imprudens, qui, avant d'avoir atteint le tems où l'on commence à jouir de la vie, paroissent déjà sur le déclin de leurs jours. Les regards du Marquis, fixés sur l'aimable fille qui devenoit sa compagne, exprimoient cette joie vive & pure qu'inspire le plaisir d'obliger. Mademoiselle d'Alby montrait cet air attendri que donne la reconnoissance. Ce sentiment émeut délicieusement le cœur dans l'âge heureux où l'orgueil ne l'étouffe point, où l'on ne sçait point encore diminuer le prix des graces reçues par d'hu-

philantes réflexions , ou par un rigide examen des motifs de la bienfaisance dont on est devenu l'objet.

Des amusemens champêtres & gais remplirent une partie du jour; mais vers le soir , une sombre tristesse se répandit sur le visage de la jeune Marquise ; elle s'étoit promenée seule avec Madame de Neuillant , une des parentes de son pere arrivée le matin ; cette Dame, veuve depuis six mois d'un vieux Militaire , infirme , impérieux dans ses volontés , d'un naturel amoureux , jaloux & bisarre , avoit acheté , par huit années d'ennui , de chagrin & de contrainte , la fortune dont elle jouissoit. Plus sensible que prudente , elle ne put se défendre de plaindre Madame de Monglas , de lui laisser voir une inquiète

compassion sur son sort à venir. Elle éleva la crainte & la curiosité de cette jeune personne, & fut assez indiscrete pour augmenter l'une en satisfaisant l'autre. Des détails trop circonstanciés troublèrent la Marquise ; tous les biens dont elle s'étoit cru prête à jouir dans le monde, disparurent à ses yeux, un triste assujettissement, ses suites fâcheuses, de continuelles importunités, d'inévitables querelles, d'odieux soupçons ; plus de repos, plus de tranquillité : quelle affreuse perspective ! pourquoi l'offroit-on si tard à sa vue ? Elle se repentit, pleura, s'affligea sans modération ; chaque instant redoubloit sa terreur. Madame d'Alby & Madame de Terville ne purent dissiper son effroi ; & quand elles la conduisirent à la chambre nuptiale, leurs

efforts pour calmer son esprit agité , ne parvinrent qu'à lui arracher une promesse de se contraindre , de renfermer sa douleur , de ne pas révolter Monsieur de Monglas en lui montrant d'inutiles & d'offensans regrets.

Madame d'Alby sortoit à peine , qu'Henriette oubliant la parole qu'elle venoit de lui donner , se levant avec précipitation , passant à la hâte une robe , se disposoit à quitter la chambre quand Monsieur de Monglas y entra. Elle tomba tremblante sur un siège ; il s'assit près d'elle , l'observa quelque tems en silence , & remarquant sa pâleur , appercevant du trouble & de la crainte dans ses yeux encore humides de pleurs , il prit une de ses mains , la pressa , la baïsa , & d'un ton mêlé de tendresse & d'émotion , rassurez-

vous, Madame, lui dit-il, rassurez-vous pour toujours. Vous n'acheterez point par de pénibles complaisances le sort que je viens de vous faire. En m'unissant à vous, je n'ai pas cédé au desir de posséder une fille charmante, mais à celui de rendre heureuse une fille estimable. Perdez vos craintes, j'oublie mes droits; votre bonheur, le mien, exigent que je les oublie. L'effort est violent sans doute; il m'est difficile de réprimer les mouvemens qu'élevent ce moment, vos attraits, un privilége acquis; mais en me livrant à ces mouvemens, je me préparerois de longs & d'amers chagrins. A mon âge, on aime avec inquiétude, avec douleur ! l'assurance de ne pouvoir plaire porte un cruel sentiment au fond du cœur, la défiance l'accom-

pagné & l'affreuse jalousie le suit.
Bien-tôt tourmenté par de tristes
soupçons, on afflige, on offense
l'objet de son amour, de ses peines ;
on le rend aussi malheureux, plus
à plaindre peut-être que soi-même !
non , mon aimable Henriette , le
titre d'époux , nécessaire à sanctifier
aux yeux des autres mon amitié
pour vous , à vous faire partager
ma fortune , ne m'engagera point à
troubler la douceur de vos jours :
voyez dans cet époux un tendre
pere , un indulgent ami ; je vous
ai défendue contre l'oppression &
la tyrannie ; regardez ma maison
comme un asyle où la paix & la
liberté vous attendent ; souvenez-
vous , quand vous l'habitez , du
motif désintéressé qui m'a conduit
à vous en nommer la Maîtresse ;
occupez-vous du soin de la rendre

agréable & pour vous & pour moi daignez semer quelques fleurs sur l'hyver de ma vie ; traitez avec égard un homme capable de vous préférer à lui-même , de vous épargner d'importunes preuves de tendresse , de résister à la séduction de ses sens , d'étouffer près de vous un feu , d'autant plus ardent peut-être , qu'il est plus prêt à s'éteindre. Oui , ma chere Henriette , je vous sacrifie mes desirs ; dès cet instant je prends pour vous des sentimens vraiment paternels , & je me sens heureux par la certitude qu'ils vous imposeront des devoirs moins gênans , des obligations plus faciles à remplir , & qu'ils éloigneront à jamais d'entre nous la mésintelligence & le dégoût.

Plus les confidences de Madame de Neuillant alarmoient Henriette ,

lui faisoient paroître son époux redoutable , plus un langage si capable d'en effacer la triste impression , excitoit en elle une agréable surprise : attendrie , charmée , des larmes de consolation & de joie inondoient son visage & son sein. Vous, mon pere , vous, mon ami , vous, Monsieur ! répétoit-elle , & se jetant dans les bras de Monsieur de Monglas , le serrant avec transport : ah ! s'écria-t-elle , puissent mes soins, mon attentive amitié, mon respect, ma reconnoissance , faire passer à chaque instant dans l'ame de mon généreux ami , le plaisir dont sa bonté vient de pénétrer la mienne.

Pendant le reste de la nuit, Monsieur de Monglas instruisit la Marquise du plan de vie qu'il s'étoit tracé. Tous les amusemens où l'honnêteté, le calme & la décence

président , entroient dans ce plan formé pour leur commun bonheur. Il lui fit comprendre avec ménagement , avec délicatesse , combien elle devoit craindre d'exposer au ridicule un homme qui , sans l'attrait d'un plaisir passager , sans passion , sans intérêt , lui confioit le pouvoir de le punir d'une démarche où l'estime & l'amitié venoient de l'engager.

Madame de Monglas garda le silence. Son embarras & sa rougeur ne lui permirent pas de répondre ; mais ses regards expressifs assurèrent le Marquis qu'elle l'avoit entendu. Ils se séparèrent content l'un de l'autre , & l'air satisfait d'Henriette surprit le lendemain sa mère , inquiète des dispositions où elle lui paroïssoit la veille. Cette Dame craignoit que Monsieur de Monglas

n'eût à se plaindre d'un éloignement déclaré si tard, qu'il ne montrât du regret des avantages faits à la famille où il venoit d'entrer, & ne se repentît douloureusement de ses nobles procédés pour une ingrate.

Madame de Monglas lui rendit un compte fidèle de ce qui s'étoit passé la nuit. La Comtesse admira la conduite du Marquis, elle la confia tout de suite à Madame de Terville. Après un mois de séjour à Chazel, les deux époux revinrent à Paris, & plus Madame de Terville examine sa nièce, plus elle la trouve charmée de son sort.

De Cécile à Mademoiselle de Cantelau,

L'intérêt de votre amie, doit vous faire desirer, Mademoiselle, de connoître l'intérieur d'une maison
son

son où son heureux destin lui prépare un asyle. J'ajouterai donc à ce récit , écrit à mon arrivée de Chazel , où j'avois suivi Madame de Terville , un détail succinct de ce qui peut exciter votre curiosité sur deux personnes aussi respectables par leur caractère , que distinguées par les avantages de la naissance & de la fortune.

Si l'éloignement du monde , le peu de connoissance de ses usages & de ses plaisirs , rendoient le séjour de Chazel agréable aux yeux de Mademoiselle d'Alby , accoutumée à plus de retraite & d'uniformité , les amusemens que lui offrirent la maison de son mari , eurent pour Madame de Monglas un attrait bien vif. Le Marquis aimoit la musique , & donnoit souvent des concerts. prompte à se conformer à ses goûts ,

I. Partie.

A a

la Marquise prit des Maîtres, se perfectionna dans l'art de marier les accens d'une voix flatteuse au son de la harpe & du clavecin. Une bibliothèque composée des meilleurs Ouvrages de toutes les Nations de l'Europe, lui fit naître le desir d'apprendre plusieurs Langues. Cette étude remplit une partie de son tems, lui donna de nouvelles idées, écarta toutes celles qui pouvoient altérer son bonheur, entretint sa joie & sa tranquillité. Plus on occupe son esprit, moins on sent le dangereux besoin d'occuper son cœur.

Madame de Monglas mariée depuis plus de deux ans, vit aujourd'hui comme elle vivoit dans les premiers momens de son union avec le Marquis. Elle n'a point une maison ouverte, où le rang & la

fortune admettent indifféremment une foule importune; on ne voit point à sa toilette un essain désœuvré de ces hommes inutiles & malheureux, qui le matin comptent avec ennui les heures du jour, s'effrayent de leur nombre, en employent deux à songer comment ils perdront les autres.

Levée de bonne heure, 'a Marquise étudie jusques à midi; elle s'habille ensuite; à une heure & demie l'entrée de son appartement est libre, sa famille, les restes éloignés de celle de Monsieur de Monglas, des amis d'un mérite reconnu, peuvent s'y présenter, sûrs d'une agréable réception. Le soin de faire les honneurs d'une table délicate où la gaieté s'assied avec elle, un jeu modéré, le spectacle, les devoirs qu'imposent la société, remplissent

ses momens & les promesses de Monsieur de Monglas : il s'étoit engagé à lui procurer des plaisirs tranquilles : il les a tous rassemblés autour d'elle : son cœur sçait en apprécier les charmes ; elle en jouit sans aucun mélange d'amertume.

Pour connoître tout l'agrément de sa situation , pour comprendre combien elle est heureuse , il faut , comme la Marquise de Monglas , conserver au milieu du monde cette innocence , cette pureté de cœur , source véritable du calme de l'esprit , cette disposition paisible qui porte à recevoir sans cesse les douces impressions de la joie.

Les femmes nées sensibles , mais élevées à modérer leurs desirs , ne sentiroient jamais une partie des peines de la vie , si la seule amitié les lioit à ce sexe violent , em-

porté , qui s'efforce cruellement de faire passer dans notre sein les passions tumultueuses dont il est agité. Foibles , tendres , trop compatissantes , en voulant calmer ces passions , nous les partageons ; elles détruisent notre repos , notre bonheur ; le trouble , l'inquiétude , la douleur & le regret s'introduisent avec elles au fond de notre cœur. Puisse un heureux destin en garantir les deux charmantes amies dont je desire ardemment la paix & la tranquillité.

XXX. LETTRE.

NON , mon aimable Hortence , rien ne sçauroit affoiblir vos droits sur un cœur accoutumé à vous

Chérir : qui, moi ? je vous *négligerois* ; je ne *trouverois plus le tems de vous écrire* ? Ah ! tous les momens dont je pourrai disposer seront employés à vous donner des preuves de ma constante amitié. La *reconnoissance* va m'*attacher* , sans doute , à Madame de Monglas ; mais ce juste sentiment n'effacera point de mon souvenir ceux que je dois à ma première amie. Vous ne perdrez point ce *titre* , & je me plairai toujours à vous le conserver.

Vous avez raison de le penser ; j'ai quitté l'Hôtel de Terville avec une extrême satisfaction. Cependant la Comtesse m'a très-bien traitée. La crainte du retour de son fils , le desir de ne plus voir Monsieur de Moncenai , m'engagèrent à feindre une indisposition ; Cécile obtint pour moi la permission de rester

dans ma chambre. Dimanche matin , étant sortie , on m'avertit , quand je rentrai , que Madame de Terville me demandoit. J'allai tout de suite à son appartement ; je la trouvai seule avec sa fille ; elle me fit asseoir , prit un air riant , un ton badin , me gronda d'avoir caché ma naissance , mes talens , *tout ce qui me distinguoit de l'état où je voulois paroître*. Je rougis , je n'osai répondre ; il ne me convenoit ni de détruire , ni de confirmer les idées que Madame de Monglas croyoit sans doute devoir donner de celle dont elle alloit faire sa compagne. Heureusement une visite interrompit cette embarrassante conversation ; je me levai dans le dessein de me retirer , la Comtesse me retint : un instant après , le Maître d'Hôtel parut , je voulus

sortir , elle saisit ma main , m'obligea de la suivre , & me pria de prendre à la table une place que j'y aurois *occupée plutôt* si je m'étois *fait connoître*. Pendant le repas , elle m'adressa mille complimens flatteurs ; elle sembloit me voir pour la première fois. Tant d'éloges prodigués à l'amie de Madame de Monglas , des remarques si tardives m'auroient appris , si j'avois pu l'ignorer , combien ce qui nous attire des égards , nous est souvent étranger.

Les caresses de Madame de Ter-ville n'ont point excité ma sensibilité ; je me suis éloignée sans peine de Madame de Moncenai , mais je regrette Cécile. Nous ne nous sommes point séparées sans répandre des larmes ; ma confiance n'a pas attiré la sienne , & j'ai craint d'être indiscrette

indiscrette en la pressant de m'a l'accorder.

Prévenue par elle sur le caractère de Monsieur de Monglas, j'espérois une favorable réception, mais je ne m'attendois pas à l'accueil qu'il a daigné me faire. En vérité, ma chere, il ne m'a point vu entrer chez lui comme une jeune personne qui venoit implorer son assistance, se mettre sous sa protection, mais comme une proche parente, élevée loin de ses yeux, dont il auroit long-tems souhaité la présence : il ne m'a point montré de la pitié; il ne m'a pas promis ses secours; il sembloit craindre de me laisser voir qu'il étoit instruit de mon infortune. La joie brilloit sur le front de sa charmante compagne : l'un & l'autre s'empres- sent à prévenir mes desirs; leurs attentions s'étendent sur les moi-

dres objets, leurs soins affectueux me replacent dans la situation où vous me laissâtes : tous les biens dont j'ai senti la privation, me sont rendus ; je devrois être tranquille, contente, heureuse ! mais cette position, si semblable en apparence à mon premier état, n'est pourtant pas la même. Ah ! ma chère, je suis changée, & tout est changé pour moi.

Avant la mort de Madame d'Auterive, je ne conoissois pas le sentiment de la douleur ; je n'avois jamais fait une triste réflexion, jamais porté ma pensée sur un effrayant avenir ; je me croyois née pour posséder, pour conserver les avantages dont je jouissois ; j'ignorois que pauvre, abandonnée avant de voir le jour, mon existence même m'imposoit déjà des obliga-

tions. — Ne m'accusez point de troubler mon bonheur par le mouvement de cette fierté, trop souvent reprochée ; je me haïrois si les bienfaits de deux personnes respectables m'abaissoient un seul moment à mes yeux. Leurs bontés me touchent, me pénètrent ; elle ne *blesse point mon orgueil* ; croyez-le, Hortence, mon cœur est tendre, il est reconnoissant, je sens tout le prix des faveurs dont on me comble ; mais le chagrin a laissé de si profondes traces au fond de mon ame, je suis devenue si inquiète ; j'ai si bien pris l'habitude de m'affliger, des idées si sombres entretiennent ma mélancolie, que je n'espère point recouvrer cette tranquillité, qui nous dispose à chercher les amusemens, à les goûter, à nous en faire des plaisirs.

Monsieur de Germeuil m'annonce son retour à Paris. Il doit s'arrêter sur sa route à la Terre d'un parent, où sa mere a promis de passer deux ou trois jours. Par un bisarre arrangement du hasard, je partirai peut-être pour Malzais à l'instant où il arrivera. Cette contrariété dans ses desirs, dans les miens. — Mais, pourquoi souhaiter de le voir ? qu'ai-je à lui dire ? d'où vient suis-je si sensible à ce petit événement ? je crains qu'il ne lui cause de la peine. Hier je lui écrivois, je l'instruisois des bontés de Madame de Monglas ; mais en relisant sa dernière lettre, une de ses expressions m'a fâchée, m'a fait déchirer cette réponse commencée. Malgré ses qualités aimables, l'extrême générosité de son cœur, Monsieur de Germeuil n'est pas exempt d'une

partie des défauts de son sexe ; tant d'impétuosité , une volonté si décidée , une si cruelle habitude de mal interpréter mes sentimens. — En vérité , je pourrois me plaindre de lui. Mon amitié ne le satisfait point ; la sienne est pour moi la source de mille inquiétudes , d'une continuelle agitation : est-il possible que je m'obstine à l'entretenir ? Je ne veux pas lui écrire : il apprendra par Pauline où je suis ; tranquille sur mon sort , peut-être cessera-t-il de s'occuper de moi.

Mon séjour à Malzais ne ralentira point notre correspondance ; j'y recevrai vos lettres deux fois la semaine. Adieu, ma chere, l'heure du concert approche : Madame de Monglas m'a prié de tenir sa place au clavecin. Je me trouve heureuse de posséder des talens qu'elle aime ;

de parler les Langues dont l'étude l'amuse : que ne dois-je pas à Madame d'Auterive, au soin qu'elle daigna prendre de mon éducation ? Chaque jour , chaque instant la rappelle à mon cœur ; dans tous les tems de ma vie je chérirai , je révérai sa mémoire. Mais éloignons s'il se peut ce souvenir trop attendrissant , je dois paroître contente , & je devrois l'être. Adieu , en arrivant à Malzais , mon premier soin sera de vous écrire.



XXXI. LETTRE.

POURQUOI me croyez-vous sévère , ma chère amie , pourquoi n'osez-vous me laisser lire dans un cœur foible ? Je vous ai refusé l'aven

de mon penchant pour Monsieur de Germeuil ? Refusé ! ce reproche me touche ; non , je ne le mérite pas. Je vous ai traitée comme moi-même , & si mes sentimens peuvent se nommer un *tendre penchant* , sans être coupable d'une réserve dont l'amitié seroit blessée , *mon obstination à le nier* est simplement la suite de ma propre illusion.

Eh ! d'où vient *ma courageuse résistance* vous engageroit-elle à *combattre* votre inclination , à vous *efforcer d'en triompher* ? Notre position dans le monde est trop différente , pour que mon exemple règle votre conduite. Quand la perte de ce long procès vous réduiroit à la plus étroite médiocrité , il vous resteroit une foule d'avantages dont je suis privée. Née de parens nobles , alliée à d'illustres Maisons , Made-

moiselle de Canteleu n'aura jamais les mêmes raisons *d'étouffer le penchant de son cœur*. Ouvrez-moi donc ce cœur , mon aimable , ma chere amie ; & s'il est *foible* , soyez sûre de toute l'indulgence du mien.

Nous sommes à Malzais depuis fix jours : Monsieur & Madame de Monglas ont été reçus dans cette belle & vaste Terre , comme des Maîtres bienfaisans , dont le retour desiré ramene l'abondance & la joie. Ils espèrent jouir pendant le reste de l'été , du plaisir d'être libres & paisibles ici : mais les freres de Madame de Monglas , la Marquise d'Alairac , le Comte de Montalaire , ses filles , Madame de Moulçon , sa sœur , & deux ou trois autres personnes sont attendues vers la fin du mois prochain.

Un Anglois , que sa santé , je

trois, oblige de passer une partie de l'année en France, vint hier prendre possession d'un pavillon, solitaire & charmant, élevé exprès pour lui entre quatre bouquets de bois qui en dérobent la vue. Il se nomme Mylord Lindsey. Depuis long-tems le Marquis & lui se connoissent : ils se rencontrèrent à Constantinople, & voyagèrent ensemble pendant huit années. Malgré la différence de leur âge, une parfaite conformité de principes leur fit contracter une sincère amitié. Mylord est bien plus jeune que Monsieur de Monglas ; il est sérieux, doux & mélancolique. La demeure habituelle de cet Etranger, quand il séjourne en France, est à trois lieues du Château de Malzais. C'est une maison isolée, dont les dehors ont peu d'apparence ; les jardins en

sont magnifiques , & sans cesse on travaille à les embellir , mais personne n'y est admis : on ignoreroit que cette Terre est habitée , si les libéralités de Mylord , répandues autour de sa retraite , n'y faisoient sentir sa présence. Sa bonté le rend cher & respectable , même à ceux qui blâment son éloignement pour la société.

Si j'étois vaine , je ferois assez mortifiée de l'impression que j'ai faite sur lui. Ma vue lui a causé de la surprise , de l'émotion , & presque de la terreur. Ces mouvemens ont été très-marqués , rien de flatteur ne s'y mêloit ; au contraire , il sembloit affecté d'un sentiment pénible en me regardant , & pourtant il me regardoit toujours. Madame de Monglas , qui voit pour la première fois cet ami de son mari ,

s'est apperçue de cette singularité ; elle a plaisanté tout le soir sur cet effet bizarre *de mes charmes*. Je ne sçai d'où vient je m'en suis fort occupée. Je me trouve portée à estimer cet Etranger ; son air noble , majestueux , m'inspire une sorte de respect ; je ne voudrois pas ressembler à une personne haïe de lui , je voudrois encore moins lui rappeler des souvenirs affligeans. Monsieur de Monglas l'a toujours vu pénétré d'une douleur secrète , d'une tristesse profonde ; mais comme Mylord sembloit s'efforcer de la lui cacher , il n'osa jamais l'interroger sur sa cause.

Je n'ai point de lettres de Monsieur de Germeuil ; son silence m'étonne. Pauline m'écrit qu'il n'est point encore arrivé : on l'attend incessamment , dit-elle ; peut-être

devois-je lui répondre , l'instruire de l'heureux changement de ma situation : mon procédé est impoli, il est dur : il mettra Monsieur de Germeuil en droit de me faire de justes reproches ; mais il est si accoutumé à se plaindre , à se fâcher , qu'en lui écrivant je n'aurois pas évité la querelle que j'attends. En vérité , je n'ouvre jamais ses lettres sans crainte , & le cœur me bat en songeant combien il va désapprouver ma conduite & blâmer la préférence que j'ai donnée aux offres de Madame de Monglas , sans examiner si l'exacte décence me permettoit d'accepter les siennes.

Adieu , ma chere , on m'avertit que la poste va partir ; il me reste à peine le tems de vous assurer que jamais je ne changerai pour vous.

XXXII. LETTRE.

A H , de quel trait mon cœur vient d'être blessé ! ma chere Hortence ; sçaviez-vous , n'osiez-vous m'apprendre le mariage de Mademoiselle de Sauve ? Sa mere en fait part à Monsieur de Monglas , Madame de Terville le lui écrit aussi. Lundi dernier , le contrat fut signé ; elle se marie à la campagne : j'ignore le reste. Mon saisissement ne m'a pas permis d'écouter la lecture de ces lettres ; dès les premiers mots , je me suis hâtée de sortir du Sallon ; j'ai eu peine à monter l'escalier , à regagner mon appartement ; tremblante , troublée , sans mouvement , sans respiration , je suis tom-

bée sur un siège, j'ai perdu l'usage de tous mes sens.

Virginie, une fille qui me sert, entrée par hasard dans ma chambre, me voyant pâle, les yeux fermés, me trouvant froide, inanimée, a crié, sonné, appelé; en un instant sa voix a rassemblé dix personnes autour de moi. Au bruit de cet accident, mes sensibles amis sont accourus à mon secours; les soins empressés de Monsieur de Monglas, les caresses de la Marquise, leurs regards inquiets, leurs tendres questions m'ont vivement touchée, mes pleurs se sont ouvert un passage; on a traité de vapeurs occasionnées par un long chagrin, l'anéantissement où l'on venoit de me voir, & l'abondance de mes larmes a paru la suite & la fin de cet accès de tristesse,

Madame de Monglas m'a fait mettre au lit ; pour la contenter , j'y suis restée tout le soir. Il est minuit , elle vient de se retirer ; j'ai renvoyé Virginie ; je me suis levée sans bruit : je vous écris ; j'ai besoin de répandre dans votre sein l'insupportable douleur qui déchire le mien.

Mais d'où s'élève mon agitation ? quel sentiment déraisonnable m'arrache ces larmes amères ? N'ai-je pas toujours regardé Mademoiselle de Sauve comme la compagne désignée de Monsieur de Germeuil ? — Mais comment , mais pourquoi me cache-t-il son mariage ? je l'ai tant de fois conjuré d'obéir à sa mère ! — Ah ! devait-il me répéter , me jurer dans toutes ses lettres , que jamais , jamais il ne consentirait. — Lui , ma chère , lui , me

tromper ! — Si près d'être à une autre , pouvoit-il me donner de si fortes assurances de sa tendresse , me prier avec tant d'ardeur d'approuver ses desseins , de partager ses vœux , son amour. — Bon Dieu ! si séduite par ses offres , assez vaine pour me livrer à de flatteuses espérances. — Il est consolant de ne point se reprocher une folle confiance , ou si l'on peut s'en accuser , d'en rougir seule & dans le secret de soi-même.

Mais quel intérêt Monsieur de Monglas prend-il à cet événement ? Connoit-il le Marquis de Germeuil ? Mademoiselle de Sauve est-elle sa parente ou son alliée ? Ces lettres lui ont causé de la joie. Serois-je condamnée au malheur de voir arriver ici la Marquise de Germeuil ? — Mais , je me le rappelle , le jour
que

que j'instruisis Madame de Monglas de ma triste aventure , elle se félicita de n'être liée avec aucuns des héritiers de Madame d'Auterive ; peut-être un autre s'unit à Mademoiselle de Sauve. — O , ma chere , serois - je assez heureuse ! — Hortence , où mes pensées s'égareront-elles ? Eh ! quel avantage oserois-je me promettre du mariage de Mademoiselle de Sauve avec un ami du Marquis de Monglas ? La douleur qui m'opprime est-elle excitée par une injuste jalousie ? ai-je nourri le desir de jouir d'un bien destiné à Mademoiselle de Sauve ? j'ai refusé de le lui ravir , aurois-je la bassesse de le lui envier ? Ah ! qu'elle le possède , que la joie & les plaisirs soient le partage de l'heureuse compagne de Monsieur de Germeuil , que l'agrément , que le bon-

heur marquent tous ses instans :
 —Non, je ne le croyois pas capable de cette inutile , de cette blâmable dissimulation : pourquoi ces prieres réitérées de quitter l'Hôtel de Terville , de me retirer à la campagne , ou d'entrer dans un Couvent ? Eh , que lui importe où mes jours infortunés s'écoulent , où je termine une vie agitée & malheureuse.

Mais je cède à mon accablement , mes yeux fatigués , appesantis , me contraignent de quitter ma plume. Je vais essayer de me calmer , de me rendre maîtresse de moi-même pour ne pas causer de l'inquiétude à des amis qui m'honorent d'une affection si vraie. Adieu , ma chère , puissiez-vous n'éprouver jamais le tourment où nous livre l'incertitude , & plus encore la crainte de la perdre.

XX XIII. LETTRE.

TOUT vient de s'éclaircir , ma chere ; ce n'est point Monsieur de Germeuil , c'est. — J'ai peine encore à me le persuader ; c'est le Marquis de Terville qui épouse Mademoiselle de Sauve. Avant de donner une parole positive , Madame de Sauve exigeoit que le jeune Marquis achetât une Charge à la Cour. Il s'en trouvoit une très-convenable à vendre , Monsieur de Monglas en demanda l'agrément , l'obtint , & voulut bien prêter à la Comtesse de Terville une partie de la somme nécessaire pour l'acquisition de cette Charge. Ce prêt étoit le service important qui rendoit Madame de

Monglas si sûre de la complaisance de sa tante , quand elle voulut bien me demander à elle.

Je rougis de mes soupçons ; j'ai honte de ma foiblesse , & plus encore de mon injustice. Je me repens de vous avoir communiqué mes fausses conjectures. Ai-je pu penser si mal de Monsieur de Germeuil ? oublier un instant sa noble franchise , l'aimable candeur de son ame ? Un cœur tel que le sien connoit-il la feinte ? Hélas ! son attachement pour moi n'est que trop sincère , trop tendre , trop constant. Où le conduira ce penchant fatal , à son repos , à son bonheur ? Il a refusé cette alliance désirée par sa mere , par tous les parens de Mademoiselle de Sauve. — Eh , mon Dieu , si cette mere irritée contre lui. — Hortence , quelle douleur de

me dire il m'aime ! ses sentimens me rendent, l'arbitre de son sort ; & je ne puis lui causer que des peines !

Ingénieuse à me tourmenter , je m'abandonne peut-être à de frivoles craintes. Depuis mon séjour à Malzais, Monsieur de Germeuil ne m'a point écrit. Pauline a passé plusieurs fois à l'Hôtel de Terville , sans y trouver de lettres pour moi. Qui l'occupe si fort à cette campagne ? — Il commence à me négliger ; sa raison lui conseille sans doute de m'oublier , de renoncer à ses projets , de vaincre une passion si contraire à sa tranquillité. — Eh ! pourquoi la conserveroit-il , quand je travaille moi-même à la détruire , quand l'honneur m'engage à faire mille efforts pour me bannir de son cœur ?

Madame de Monglas a reçu votre lettre avec une extrême sensibilité ; vous verrez par son obligeante réponse combien elle se souvient de ses premières affections. Je découvre tous les jours en elle de nouvelles qualités ; elle me devient bien chère , & Monsieur de Monglas m'inspire ce respect , cette vénération tendre & filiale que je sentoís pour Madame d'Auterive. L'agrément & la liberté regnent ici : la douce gaieté des Maîtres de la maison se communique à tout ce qui les environne ; ils se plaisent à faire des heureux , & la fortune a mis dans leurs mains le pouvoir de suivre un penchant si noble.

Vous voulez sçavoir si mon aspect chagrine toujours Mylord Lindsey : non , il paroît au contraire me voir avec beaucoup de

plaisir. Je le rencontre souvent dans mes promenades du matin; son entretien m'amuse & m'attache; j'espere profiter de l'étendue de ses connoissances - pour achever des études que Madame d'Auterive m'avoit fait commencer.

Je ne puis concevoir comment ce Lord , destiné par sa naissance , par des talens distingués à remplir les premieres places dans sa Patrie , s'en est banni volontairement , n'y fait encore que de rares & courts voyages ; il a vingt années de moins que Monsieur de Monglas , est maître d'une fortune immense ; sa figure est gracieuse , sa taille parfaite ; il possède tous les biens que l'on envie. Eh ! qu'est - ce donc qui l'afflige ? Ne vous peignez Mylord Lindsey ni *sombre* , ni *farouche* ; s'il a fui la société , c'est sans la haïr

& sans perdre aucun des agrémens qu'elle donne. Madame de Monglas, un peu prévenue contre une Nation trop souvent en guerre avec la nôtre, s'étonne de le voir attentif à lui plaire, à l'amuser, de ne point trouver en lui ces ridicules préjugés d'où s'élèvent des idées si fausses, & des antipathies si réelles. Il est facile de s'appercevoir qu'il n'est point heureux, mais son extrême politesse, son esprit, sa complaisance, rendent sa mélancolie intéressante; elle inspire le desir de l'en distraire, & jamais la crainte de s'attrister avec lui.

Monsieur de Monglas se fait un jeu de lui laisser deviner si je suis Angloise ou Italienne; il se prête à ce badinage, mais assurément je ne parle pas assez bien ces deux

Langues

Langues pour le mettre dans le doute où il feint d'être encore.

En retardant la confidence que vous me promettez , vous redoublez mon inquiétude. Malgré *l'austérité de principes* dont vous semblez me faire un reproche , soyez bien sûre , ma chere Hortence , que mon cœur partagera tous les sentimens du vôtre.



XXXIV. LETTRE.

EN quoi ! ma tendre amie , vous avez pu me cacher si long-tems le secret de votre cœur ? Vous *redoutiez ma raison !* je m'en croirois bien peu si j'étois capable d'aigrir vos chagrins par d'inutiles *représentations*. Je conçois vos peines ; je les sens ;

I. Partie.

Dd

je vous plains ; je pleure avec vous. Mais n'est-il aucun moyen d'adoucir, de changer une position si embarrassante, si fâcheuse ? un accommodement seroit-il impossible ? n'y avez-vous jamais pensé ? ne pourroit-on vaincre l'obstination de votre cousine , l'entêtement du vieux Comte de Melville ? ne connoissez-vous personne dont le crédit , l'adresse ou l'amitié pût concilier les esprits & rapprocher les cœurs ?

Mais , depuis quand le Marquis de Melville est-il à Rouen ? Où l'avez-vous vu ? Chez qui fites vous cette fatale connoissance ? comment s'est-il offert assez souvent à vos regards pour vous inspirer une tendresse si vive ? Avec tant d'assurances de son estime , n'en auriez-vous aucune d'une distinction plus flatteuse ? Vous n'êtes point aimée ! vous , ma

chere ? Je ne sçaurois me le persuader.

Si vous ne flattez pas Monsieur de Melville , s'il est tel que vous me le représentez , il ne peut être insensible à des charmes , à des qualités si capables de toucher un homme qui pense. Pourquoi vous chercheroit-il ? D'où vient le rencontreriez-vous sans cesse sur vos pas ? Il ne vous dit rien ; il baisse les yeux ; il n'ose s'approcher de vous ; il semble vous craindre , & vous le soupçonnez de vous haïr ? Il peut vous craindre , ma chere , mais assurément il ne vous hait pas. Les circonstances rendent sa conduite assez naturelle. Ayant tous deux les mêmes prétentions sur les biens contestés , il doit imaginer que vous le regardez comme un ennemi , comme un ardent persécuteur : tous

vos vœux tendent en apparence à lui enlever sa fortune. Comment pénétreroit-il au fond de votre cœur ? Un de vous *doit indispensablement ruiner l'autre* ; triste & cruelle certitude ! ah , qu'il est douloureux de n'espérer de bonheur qu'en détruisant celui d'une personne dont on préfère l'intérêt à ses propres avantages.

Mais , pourquoi ne profiteriez-vous pas du tems des vacances pour employer la médiation d'un ami ? Sans doute il ne vous *convient point* de paroître souhaiter un accommodement , quand *votre union avec Monsieur de Melville peut seule le faciliter* : j'approuve votre délicatesse. Que votre situation est pénible ! qu'elle me touche ! que mon cœur en est pénétré ! Hélas ! où est ce tems , cet heureux tems ,

où nous ne connoissions point ces inquiètes agitations , où chaque jour nous promettoit des amusemens , des plaisirs , où toutes les heures passaient sans être marquées par des craintes , par d'impuissans desirs , par de sombres réflexions ou de tristes regrets.

Mettrai-je sous vos yeux les motifs de consolation que j'adopterois dans les mêmes circonstances ? En supposant la perte de votre procès , les richesses réclamées pour vous resteraient à celui que vous craignez actuellement d'en priver ; ne sera-ce point un adoucissement à votre infortune ? Si la décision vous est favorable , quelle joie de vous voir maîtresse de lui en offrir le partage ! l'inimitié de son pere est un sentiment passager , excité par l'intérêt , vous ne devez pas la redouter. Le

Comte souhaite à son fils la possession assurée des biens que vous lui d mandez ; il lui importera peu de les tenir d'un Arrêt ou de votre main. Ne vous laissez point abattre , ranimez votre courage , l'événement est incertain , peut-être sera-t-il heureux. Puisse-t il remplir les vœux de l'ame sensible & généreuse de ma chere amie.

Je ne sçauois répondre à vos questions sur Monsieur de Germeuil ; il ne m'a point écrit. Je l'avouerai , son silence m'étonne. J'ai dû souhaiter , & peut-être ai-je vraiment désiré de l'occuper moins , mais je n'ai jamais pensé sans peine à me voir entierement oubliée : je croyois qu'une amitié née avec notre raison — Je ne veux point examiner la conduite de Monsieur de Germeuil : peut-être se plaint-il de la

mienne ; peut-être aussi n'a-t-il point remarqué mon peu d'exactitude. Eh , pourquoi songeroit-il à moi , pourquoi conserveroit-il une passion inutile ? Quelle douceur répand-t-elle sur sa vie ? Les assurances rares & ménagées de mon estime , peuvent-elles lui être chères ? Tenir une place parmi tant de dissipations , de plaisirs , que son âge , son rang & sa fortune lui permettent de goûter ? Il faut être triste , il faut avoir besoin de consolation pour se faire un bonheur de recevoir des lettres d'un ami , de les parcourir , de s'attendrir en les lisant , de les relire mille fois ! Je serois bien cruelle si je souhaitois Monsieur de Germeuil dans une situation d'esprit qui le rendît incapable de se livrer à des occupations plus satisfaisantes.

Non, je n'ai point changé d'idée sur Mylord Lindley. Il est toujours fort obligeant pour moi ; plus son cœur s'ouvre , plus son caractère se développe , plus on le trouve digne d'inspirer une solide , une constante amitié. Il s'amuse à m'instruire de la propriété des plantes. Cette étude emploie les heures du matin que Madame de Monglas donne au soin de sa maison. Adieu , ma chère , je dis comme vous , pourquoi sommes nous séparées ? Il est des momens où l'on aimeroit tant à pleurer ensemble !



XXXV. LETTRE.

NON, ma chere, non ; jamais je ne recouvrerai cette paix intérieure qui me rendoit si heureuse pendant la vie de Madame d'Auteville ; tout sembloit me la promettre ici, mais mon attente se dissipe : je commence à craindre de fâcher, de révolter mes obligeans amis, en leur montrant combien je suis éloignée de goûter les projets dont ils s'occupent en ma faveur, combien il me seroit impossible d'adopter leurs idées, & de trouver mon bonheur dans l'état brillant qu'ils envisagent & désirent pour moi.

Depuis quelques jours, Mylord Lindsey est devenu le sujet d'une

En l'instruisant de ma triste situation , je ne songeois point à lui rien déguiser , mais je ne sçais quelle honte secrète arrêta sur mes levres le nom de Monsieur de Germeuil ; ne devois je pas le séparer de ceux dont j'avois éprouvé la dureté ? Pourquoi me taire sur la noblesse de son caractère ? Pourquoi ne pas parler de ses offres généreuses ? Si la crainte de paroître ou trop vaine ou trop crédule , me forçoit à garder le silence sur ses intentions , falloit-il cacher aussi ses soins , son amitié , ses efforts réitérés pour me faire accepter ses dons ? Comment ai-je été si peu reconnoissante , comment ai-je rougi de ses bontés , d'où vient n'ai-je osé les avouer ?

Cette imprudente réserve me laisse sans réponse , sans objection raisonnable aux suppositions de Ma-

-dame de Monglas ; elle rendroit ma conduite fort étrange à ses yeux , si les dispositions de Mylord Lindsey m'obligeoient à déclarer mes sentimens. Un rang , des richesses , pourroient-ils m'éblouir ? Ah ! ma chère , la main que Monsieur de Germeuil a daigné demander , ne fera jamais donnée. Je lui ai promis de vivre sans engagement ; ni fortune , ni grandeurs ne me feroient manquer à cette promesse volontaire : eh ! que sont tous les biens du monde si nous ne les désirons pas ?

Une modique portion de ces biens enviés suffiroit à combler les vœux de mon cœur. Depuis longtemps je me suis décidée sur l'état où je voudrois vivre : je ne puis me le procurer sans secours ; j'espérois devoir cet état aux bontés de Madame de Monglas : cent fois prête à

lui parler de mes desseins ; son aversion pour le Cloître m'a fait différer ma priere ; j'ai crainc ses représentations , même ses reproches ; demander à m'éloigner d'elle , ne seroit-ce pas reconnoître bien mal tous les soins qu'elle daigne prendre pour me rendre heureuse ?

Le petit débat qu'éleve Mylord Lindsey entre la Marquise & moi , n'altère point ma première amitié ; la conduite de cet homme estimable n'annonce point le changement que l'on croit remarquer en lui ; sa mélancolie n'est point diminuée , souvent des soupirs lui échappent , quelquefois je vois des larmes prêtes à tomber de ses yeux ; il me montre , il est vrai , l'affection la plus attentive , mais elle est sans inégalité , sans trouble , sans passion ; ma chère , je la nommerois

une affection paternelle si je con-
noissois la force & l'étendue d'un
sentiment que mon malheur m'a
condamné à n'inspirer jamais.

Vous me priez de vous *entretenir*
de moi seule , de ne point vous rap-
peller la confiance que vous m'avez
faite , vous ne voulez plus *parler de*
Monsieur de Melville ; en vous im-
posant cette contrainte , pensez-vous
le bannir de votre cœur ? Croyez-
moi , ma bonne amie , il est difficile ,
il est impossible d'effacer une flat-
teuse impression ; on peut taire ses
sentimens , mais les détruire , mais
le tenter seulement — Ah ! c'est un
effort bien cruel & bien inutile,



XXXVI. LETTRE,

Deux heures du matin

LE calme profond qui regne autour de moi, m'invite en vain à goûter les douceurs du sommeil. Il ferme tous les yeux dans cette charmante & paisible demeure ; pourquoi suis-je la seule que le trouble & l'inquiétude y font veiller ? Pourquoi ne puis-je partager le repos dont la Nature entière semble jouir.

O , ma chere ! ma propre imprudence me livre à d'amers regrets. L'auriez-vous pensé ? Monsieur de Germeuil ose abuser des égards que j'ai cru devoir au neveu de Madame d'Auterive : depuis long-tems ses plaintes m'affligent, ses reproches

ms

me blessent. — Eh bien , il se *modé-
roit* , il évitoit , dit-il , de me *dé-
plaïre* , de *m'offenser* , ma *dureté* ne
lui permet plus de se *contraindre* , &
assurément il ne se contraint pas :
il s'emporte , il menace , il s'aban-
donne à une impétuosité. — Que
son naturel est changé !

J'ai mérité la mortification que
j'éprouve ; une basse complaisance
pour moi-même m'a fait craindre de
perdre l'amitié de Monsieur de Ger-
meuil , m'a conduite à entretenir un
commerce qu'il falloit rompre : l'in-
térêt ne m'a point séduite , l'ambi-
tion ne m'a point éblouie ; j'ai re-
fusé de grands avantages , & je n'ai
pu me priver d'une dangereuse cor-
respondance. Ah ! je voudrois n'a-
voir jamais écrit à Monsieur de Ger-
meuil.

Par la méprise d'un Valet , &
I. Partie, Ee

lettre datée de Bayeux , est restée
douze jours à l'Hôtel de Terville ;
si je vous l'envoyois , cette lettre ,
si vous la lisiez. — Il a voulu m'o-
ublier , dit - il , m'oublier , obtenir *ces*
effort de sa raison , accoutumer son
cœur à ne plus chérir des senti-
mens *que je me plais à rendre si dou-*
loureux : cette pénible , cette inutile
tentative , l'avertit de n'en plus faire ;
né pour m'adorer , *il ne vivra point*
sans moi , il ne renoncera jamais à
moi. Il veut me voir , il veut me
parler. Je ne le priverai point d'un
plaisir si long-tems désiré. Il recom-
mence à me proposer tous les partis
que j'ai si souvent rejettés : si je m'ob-
tiens à rester chez Madame de Monce-
nai , il viendra m'y trouver ; il l'inf-
ruira de son amour pour une ingrata ,
il cessera de cacher ses desseins ; lui-
même en informera sa mère , ses parens ,

ses amis ; il prévoit les suites de cet éclat , mais il les envisage avec tranquillité. En renonçant volontairement aux biens que j'ai voulu lui conserver , il dissipera mes vaines terreurs ; je ne le tiendrai plus dans une cruelle incertitude. Que lui opposerois-je quand ses sentimens seront connus ? Après tant de preuves de ma tendre , de ma généreuse amitié , il rougiroit de croire un instant que son bonheur ne m'intéresse pas , que je ne suis pas disposée à combler les vœux d'un homme dont la passion la plus vive est de répandre l'agrément sur ma vie , de me devoir sa félicité , de s'occuper sans cesse de la mienne.

Dans une cruelle incertitude , que cette expression m'a surprise ! Hortence , ai-je tenu Monsieur de Germeuil dans l'incertitude ? Il rougiroit de penser. — Je dois être dispo-

Sa. — Qu'ose-t-il donc croire ? O ; ma chère , je me sens humiliée ; je ne sçaurois me pardonner. — Je rougis moi-même. — Et pourtant , qu'ai-je à me reprocher ?

Quatre heures du matin.

J'essaye en vain de me calmer : mon imagination erre sur mille objets attristans. Je reprends ma plume , c'est un soulagement pour mon cœur de répandre ses peines dans le vôtre. Ah ! vous avez bien raison , ma chère , de cacher soigneusement à Monsieur de Melville la vive émotion que sa présence vous cause ; les hommes abusent de notre sincérité , de nos complaisances , de notre amitié. Quel droit Monsieur de Germeuil a-t-il sur moi ? Comment suppose-t-il qu'en *déclar-*

rant ses desseins, il levera tous les obstacles que j'oppose à ses desirs ? Cette amitié *généreuse* me soumet-elle à ses loix, m'affervit-elle à ses volontés ? Il *ne redoute point les suites de l'éclat* dont il me menace. L'imprudent ! il ne voit, il ne considère que lui. A-t-il pu former le projet inhumain de me bannir de l'Hôtel de Terville, de m'exposer au ressentiment de sa mère, de ne me laisser dans ma misère que l'avilissante ressource de vivre de ses bienfaits, ou d'oser, par une démarche hardie, téméraire, prendre avec le titre de Marquise de Germeuil celui d'une fille intéressée, assez ingrate pour porter la douleur dans une maison où elle se vit chérie, pour oublier que Madame d'Auterive l'éleva, lui donna des principes capables de lui rendre à

jamais respectable tout ce qui tient à elle , tout ce qui la représente à ses yeux.

Mon Dieu , quelle eut été ma terreur en recevant cette lettre à l'Hôtel de Terville ! craindre à chaque instant de voir entrer Monsieur de Germeuil dans le cabinet de Madame de Moncenai , de l'entendre me réclamer comme un bien à lui , comme une fille inconstante , légère , qui vouloit se soustraire à l'empire qu'elle-même avoit donné sur elle. Que répondrois-je à cette lettre violente , emportée ? — Ah ! c'est bien lui qui me traite avec dureté. — N'importe , je n'enfreindrai point la loi que je me suis imposée ; je me tairai ; je ne désobligerai point volontairement le neveu de Madame d'Auterive ; un éternel silence lui prouvera que mon dessein n'est

pas de le tenir dans une *cruelle incertitude.*

Sept heures du matin.

Je viens de relire cette étrange lettre , & peut-être avec trop d'indulgence. L'impétuosité de Monsieur de Germeuil me fâche , mais ses sentimens me touchent , & ses intentions m'inspirent de la reconnaissance. Si nos fortunes étoient égales , ses expressions passionnées , sa vivacité , son ardeur , me paroïtroient plus propres à séduire qu'à révolter. Mais tant de malheureuses circonstances nous séparent ; il a sur moi de si grands avantages ! — Ne m'en doit-il pas plus de ménagement , plus d'égards ? Falloit-il me menacer d'un éclat , me livrer au reproche de mon cœur ? Puis - je

supporter l'idée de le voir se flatter. — Quoi ! les assurances d'une innocente amitié lui persuadent-elles. — Il me croit *disposée*. — Lui, ma chère, lui me dire. — Mais j'abuse de vos bontés ; mes longues & tristes lettres vous fatiguent. Pardonnez-moi l'ennui qu'elles vous causent. Votre tendre complaisance m'a trop accoutumée à chercher de la consolation en vous écrivant : n'avez-vous point assez de vos chagrins ? Comment suis-je assez injuste pour vous forcer à partager les miens ?



XXXVII. LETTRE.

DE quelle douce joie vous pénétrez mon cœur ! quoi, ma chère, ce digne Magistrat dont votre cousine vouloit faire votre époux, cause innocente de vos querelles avec elle, est actuellement dans la confidence du Marquis de Melville ? *Il vous sert !* j'admire son noble désintéressement. Eh bien, ma chère Hortence, vous connoissez enfin le peu de justice que vous vous rendiez à vous-même en doutant du cœur de votre Amant. Le crédit du Président d'Arclai sur l'esprit du Comte de Melville, va terminer cette longue procédure.

I. Partie.

F f

un facile accommodement, & l'union des deux héritiers est si convenable, que votre cœur peut se livrer aux charmes de l'espérance.

En répondant au tendre article qui termine votre lettre, je crains de vous fâcher; je crains plus encore de mêler un sentiment de tristesse aux mouvemens flatteurs dont vous devez être agitée : mais, puis-je vous dissimuler les véritables dispositions de mon ame, vous entretenir dans une trompeuse attente ? O, ma chere, quand je vous *promis de vivre avec vous*, d'accepter *un asyle auprès de vous*, c'étoit à l'Abbaye de Panthémont où vous me proposiez de partager votre retraite : les circonstances ne sont plus les mêmes ; pardonnez-moi si je vous dis qu'à présent il m'est impossible de remplir cet *engagement*, remis

sous mes yeux avec tant de chaleur & de bonté.

La situation de mon esprit m'éloigne plus que jamais de cette société brillante où je ne tiens par aucun lien. L'état où je me vois convient-il à ma fortune ? Cet éclat emprunté attire trop les regards , excite trop de curiosité ; tous mes goûts , tous mes penchans , tous mes desirs me portent vers la solitude. *Vous ne sentirez votre bonheur qu'en recevant de ma main la confirmation de ma promesse.* Ah ! laissez-moi me flatter que vous le sentirez par l'assurance de faire le mien , de fixer mon sort , de me rendre indépendante , de bannir à jamais la crainte & l'inquiétude du cœur de votre amie.

Si le succès des soins de Monsieur d'Arclai répond à ses desirs,

F f ij

avant que le Marquis de Melville
 soit maître de votre fortune , j'ose-
 rai vous demander , attendre de
 vous un bienfait. . . . Votre cœur
 sensible gémissait peut-être en me
 l'accordant ! je vous prierai , ma
 chère , de m'ouvrir les portes de
 cette Abbaye , où depuis la mort
 de Madame d'Auterive j'aspire à con-
 sacrer mes jours , à chercher cette
 paix , cette tranquillité que je ne
 puis recouvrer dans le monde. Ne
 vous attristez point , mon aimable
 Hortence , ne soyez point blessée
 de ma résolution ; je ne l'ai pas
 prise précipitamment : si vous exa-
 minez sans partialité tout ce qui a
 pu me déterminer à former ce des-
 sein , vous conviendrez que mon
 état & mes réflexions devoient natu-
 rellement m'inspirer le desir d'une
 éternelle retraite ; mais je ne veux

pas peser sur ce sujet , il sera tems de le reprendre quand vos intéressantes affaires seront terminées.

Vous ne me croyez point *assez indulgente* pour Monsieur de Germeuil ; vous le plaignez ! hélas , je le plains aussi. J'ai reçu trois lettres de lui : elles sont bien différentes de la première : il me conjure de lui pardonner des expressions *échappées à l'amertume de son cœur* ; il prie ; il presse ; il *implore mes bontés* ; mon silence *le désespère* ; il demande à *genoux une ligne , une seule ligne de ma main*. Eh ! comment l'écrire , cette ligne , sans m'attirer encore ses reproches , ou sans m'exposer à de nouvelles instances ? Je ne voudrois pas lui donner des espérances , je ne voudrois pas l'affliger. — Que ses dernières lettres sont touchantes ! qu'elles m'ont arraché de

soupirs , de larmes ! — Il est des momens où ces larmes ne coulent point avec effort , où je me plais à les répandre , où les sentimens passionnés de Monsieur de Germeuil charment toutes les douleurs de mon ame , où je la sens s'ouvrir à je ne sais quel plaisir , triste , mais doux : son impression flatteuse éloigne pour un tems le souvenir de tout ce qui nous sépare. Ma chere , que la naissance , que les richesses sont de grands , sont de réels avantages ! ah , si je les possédois , qu'il me seroit facile d'écrire à Monsieur de Germeuil !

Je reçois à l'instant un billet de Pauline ; il me cause une extrême inquiétude. Elle m'apprend que Monsieur de Germeuil doit être actuellement chez un ami , à huit ou dix lieues de Malzais : il ne m'en

dit rien ; pourquoi ce mystère ? Auroit-il dessein de venir ici , m'exposerait-il à la surprise , à la confusion où me jetteroit sa vue & le secret que j'ai gardé sur nos liaisons ? Jamais son séjour dans le voisinage de Malzais ne seroit plus capable de m'alarmer ; un bruit sourd commence à se répandre parmi la noblesse des environs , que Mylord Lindsey doit épouser la pupille de Monsieur de Monglas. En me donnant ce titre , le Marquis a laissé prendre une assez grande opinion de ma fortune , pour m'attirer la faveur d'une Dame qui veut établir son fils. A la première ouverture de son projet , Madame de Monglas ne voulant entrer dans aucun détail , lui a dit que j'étois promise & contente du choix de *mon tuteur*. Sans doute les attentions de Mylord au

ront fixé sur lui les soupçons de cette Dame , &c comme elle aime , à paroître instruite de tout ce qui se passe autour de ses Terres , elle aura donné ses conjectures pour une réalité.

Bon Dieu , si cette supposition parvenoit jusques à Monsieur de Germeuil ! s'il pensoit un seul moment. — Ah ! rien ne me consoleroit d'élever un mouvement jaloux dans son cœur. Quoi ! je le livrerois au tourment affreux que j'ai senti ? Il pousseroit des cris , des gémissemens ; son sein seroit déchiré par ces traits aigus , que l'idée de son mariage avec Mademoiselle de Sauve. — Cet aveu vous surprend , ma chère , vous m'avez souvent reproché de vous *le refuser* ; mais , soyez - en bien sûre , quand je vous cachois mes sentimens , je ne les connoissois

pas. Pendant le cours d'une seule nuit, mes cruelles douleurs m'apprirent à séparer de l'amitié un trouble, des agitations qu'elle ne peut exciter; je découvris au fond de mon ame, cette dangereuse, cette violente passion dont vous m'aviez peint tant de fois la force & les effets. En m'avouant ma foiblesse, pourquoi vous la dissimulerois-je ? Loin, loin de moi toute affectation, toute réserve volontaire. Monsieur de Germeuil m'est cher, je l'aime, je l'aimerai toute ma vie. J'ose le dire à mon indulgente amie, peut-être un jour oserai-je davantage. Quand des liens sacrés, indissolubles, m'ôteront à jamais la crainte de céder aux prières de Monsieur de Germeuil; je lui dirai, oui, je lui dirai, ce n'est point une *ingrate*, une *fille inflexible* que vous aimez;

c'est une infortunée , dont le cœur sensible & tendre partageoit vos sentimens , vos vœux , vos desirs ! ne la plaignez point de quitter le monde , de renoncer à tous les biens , à tous les plaisirs , mais plaignez-là de n'avoir pu vous rendre heureux !



XXXVIII. LETTRE.

MADAME de Monglas vient de me faire une prière bien étonnante. J'ai peine à me remettre du trouble qu'elle m'a causé. Des raisons *très fortes* engagent , dit-elle , Monsieur de Monglas à me demander la permission d'instruire Mylord Lindfey de tout ce qui me touche. Il *n'exige pas cette complaisance de*

ma part , mais il la souhaite vivement ; il sera reconnoissant de cette preuve de mon estime pour un ami que le plus tendre intérêt porte seul à vouloir connoître ma fortune. Afin de mieux l'en éclaircir , on souhaite lui lire le petit cahier de Madame d'Auterive , & même l'extrait de ses lettres à Monsieur Smitz.

Ma position à l'égard de Monsieur & de Madame de Monglas , me laisse-t-elle la liberté de résister à leurs desirs ? Me demander , ma chère , en vérité , c'est exiger. Prompte à satisfaire le Marquis , j'envoie un exprès à Paris ; il porte mes clefs à Pauline & l'ordre d'aller prendre ces papiers à l'Hôtel de Monglas pour les lui donner.

Mais , d'où vient Monsieur de Monglas veut-il confier à son ami les tristes particularités qui me con-

cernent ? Pourquoi mettre sous ses yeux des malheurs qui lui sont étrangers , une aventure plus horrible qu'intéressante ? Pourquoi lui dévoiler mon état , ma misère , me rendre l'objet de sa compassion , changer en pitié l'estime , les égards. — Quel vain orgueil agite encore un cœur abattu ? que m'importe les suites de cette confidence ? J'ai pu rougir d'être pauvre , d'être inconnue , quand instruite des desseins de Madame d'Auterive sur moi , sur son aimable neveu , j'ai regardé mon abaissement comme une barrière insurmontable entre Monsieur de Germeuil & moi. Ah ! sans lui , sans son amour , moins sensible à l'infortune , plus raisonnable , plus soumise aux décrets de la Providence , j'aurois supporté sans murmure , peut-être sans douleur , l'hum-

ble condition où je me voyois placée ; mais, comment ne pas en gémir quand elle me mettoit à tant de distance de lui, quand elle me contraignoit à lui cacher tous les sentimens d'un cœur. — On m'interrompt. — C'est une lettre de vous. — Vous me surprenez, ma chere Hortence, vous me causez la plus vive inquiétude. Monsieur d'Arclai vient de partir, dites-vous, pour le Château de Melville ; sa premiere lettre vous apprendra le succès de sa négociation, & vous attendez sans beaucoup d'impatience une nouvelle si importante ? Votre plus douce espérance est anéantie, & vos idées de bonheur sont à présent renfermées dans un cercle trop étroit pour satisfaire votre cœur.

Eh, bon Dieu, ma chere amie, d'où naît cette indifférence si subite,

si étrange , si peu naturelle dans une occasion qui va décider de si grands intérêts ? Je n'ose former des conjectures sur un changement où je ne reconnois ni votre caractère , ni vos sentimens. Après un assez long silence , pourquoi ma tendre amie m'écrit - elle avec un dessein prémédité de n'être point entendue ? Plus je relis cette courte , cette chagrine lettre , moins je puis concevoir. — Au nom de cette sincère , de cette vive amitié , qui unit toujours nos esprits & nos cœurs , qui est devenue l'unique consolation de ma vie , expliquez-moi la cause de ce procédé : il m'afflige plus qu'il ne m'est possible de vous l'exprimer.



XXXIX. LETTRE.

LA vue de votre lettre m'a vivement agitée ; j'espérois , je craignois , ma main trembloit en rompant le cachet : le plaisir le plus pur a bien-tôt dissipé mon inquiétude. Mais , quelle surprise de vous voir passer avec tant de rapidité sur un sujet si touchant pour vous, si flatteur pour votre amie. Cette singularité m'a frappée. Eh, quoi ! me suis-je dit, ma chere Hortence n'ose-t elle m'entretenir de son bonheur ? Un *heureux mariage assure dans deux mois son sort* ; ses souhaits sont comblés, elle me l'écrit ; *elle se hâte de me l'écrire*, & c'est en trois lignes ; c'est comme d'un événement où je prendrois

peu de part , qu'elle me parle de sa félicité. J'ai relu plusieurs fois ces premières lignes ; étonnée , interdite , mille idées confuses m'arrêtoient , je ne pouvois poursuivre. Que la suite m'a causé d'émotion , d'attendrissement , de tristesse !

C'est donc moi qui trouble votre joie ? qui *obscurcit la riante perspective où vos regards commençoient à se fixer* ? O ma compagne ! ô ma sœur ! ne me dites point , ne me dites jamais que ma retraite *répandroit une éternelle amertume sur vos jours*. Ai-je besoin de vous rappeler tout ce qui la rend nécessaire , indispensable ? Comment nommez-vous ce choix *un triste sacrifice* ? Eh ! qu'est-ce donc que j'immole ? qu'ai-je à prétendre dans cet Univers ? quel bien l'avenir me promet-il ? Destinée en naissant à la dépendance ,

dance, à l'humiliation, le Cloître m'offre au moins les apparences de l'égalité : mes yeux n'y seront point blessés par de choquantes comparaisons ; plus de titres, plus de distinction dans la vie Monastique ; elle éteint l'ambition, anéantit les espérances, détruit & l'amour de nous-même, & sans doute le goût de ces liaisons, si pénibles à entretenir, si difficiles à rompre.

Vous me demandez si je pense à Monsieur de Germeuil. *Au trait mortel dont cette cruelle démarche percera son cœur !* quelle question, Hortence ! ah ! j'y pense assurément : Monsieur de Germeuil m'est bien cher : le trait qui *percera son cœur* déchirera le mien. Mais, puis-je éviter de lui causer une violente douleur, ou de longs chagrins ? Dans cette position, le parti qui

I. Partie,

G g

n'entraîne aucunes suites fâcheuses pour lui , me semble préférable. Il *sera sensible à ma perte* , elle lui *coûtera des larmes* : je le crains ; mais le tems adoucira ses regrets : le voile , comme la mort , nous plonge dans l'oubli ; mon souvenir s'effacera de son idée , il recouvrera cette paix dont je l'ai trop long-tems privé ; peut-être moi-même aux pieds des Autels , où mes vœux la demanderont pour lui , me sentirai-je plus calme par l'assurance d'avoir tenté tous les moyens de la lui rendre.

Quand vous me représentez combien ma situation seroit agréable dans le monde si je consentois à vivre avec vous , ou du moins à *me partager entre Madame de Monglas & vous !* je pourrois vous répéter votre question , ma chère , vous

dire pensez - vous à Monsieur de Germeuil ? Vous ne connoissez point l'inexprimable tourment de rejeter sans cesse les prieres d'un homme dont on aimeroit à combler tous les souhaits , de s'opposer continuellement à ses desirs , de consentir à lui paroître *dure , inflexible , ingrate !* de lui laisser attribuer à l'*obstination* , à la *froideur* , à l'*indifférence* , tous les sacrifices faits avec effort à ses intérêts , à son avancement , à sa gloire : de se dire celui que j'aime n'est point heureux , &c c'est moi qu'il accuse de toutes les peines de son cœur. Croyez - le , Hortence , cet état est violent , il afflige , il accable ; une ame tendre ne peut le supporter.

Non , ma généreuse amie , non ; je ne vous presserai point sur la faveur que vous m'accordez avec

tant de répugnance & de noblesse : j'attendrai pour vous rappeler votre consolante promesse, le tems où Madame de Monglas sera prête à quitter Malzais. Je suis bien éloignée d'envisager sans chagrin l'instant où je me séparerai d'elle.

Il semble qu'un hasard contraire à mes desirs , préside à tous les événemens où je suis intéressée. Si la décision de vos affaires eût précédé la rencontre & les bontés de la Marquise , un lien de moins m'attacheroit au monde. Comment n'aimerois-je pas Madame de Monglas ? comment penserois-je sans douleur à ne plus la voir ? comment ne craindrois-je pas de lui causer de la tristesse , d'interrompre un seul moment la douce tranquillité de son ame , le bonheur véritable dont elle jouit ? J'ai mille fois souhaité

qu'elle ne m'honorât point d'une affection si tendre. — Hélas ! ma chère , mon sort est de paroître ingrate à tous ceux dont je suis aimée.

Pardonnez-moi *cette constante opposition à vos conseils* , dont vous vous plaignez. Un malheureux enchaînement de circonstances ne m'a pas permis de suivre vos avis ; j'ai du me défier de votre tendre partialité : cette raison que vous nommez *austère* , a pu seule me guider dans la route difficile où l'abandon & la pauvreté m'ont forcée de marcher , le soin de conserver ma propre estime a déterminé toutes *mes* démarches ; & jusques au dernier instant de ma vie , je m'applaudirai de n'avoir point préféré des avantages passagers à la durable satisfaction de ne trouver jamais au